@

TING TCHAO-TS'ING

LES DESCRIPTIONS DE LA CHINE PAR LES FRANÇAIS

(1650-1750)

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur bénévole,
Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

Les DESCRIPTIONS de la CHINE par les FRANÇAIS (1650-1750)

par TING TCHAO-TS'ING

Thèse présentée à la Faculté des Lettres pour le Doctorat ès-Lettres

Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1928, 114 pages.

Police de caractères utilisée : Verdana, 12 et 10 points.
Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5''x11''

[note : un clic sur @ en tête de volume et des chapitres et en fin d'ouvrage, permet de rejoindre la table des matières]

Édition complétée le 15 décembre 2006 à Chicoutimi, Québec.

TABLE DES MATIÈRES



L'idée première de ce travail a été donnée par
Monsieur D. MORNET,
professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Je le prie d'agréer ici mes hommages reconnaissants.

PRÉFACE

@

p.5 *La Chine a été autant à la mode en France au* XVIII[e] *siècle que de nos jours, grâce aux missionnaires jésuites ; et l'on a souvent étudié l'influence que leurs descriptions de la Chine, de son histoire, de son gouvernement, de sa religion, de sa philosophie, ont exercé sur les écrivains français de ce temps. Mais on n'avait pas encore songé à s'occuper de la genèse même de ces ouvrages, à rechercher à quelles conditions particulières chacun d'eux, ou du moins les principaux d'entre eux, doivent le jour. Leur histoire en France, depuis le jour où ils y furent publiés, est bien connue. Leur histoire en Chine, pendant la période obscure de la composition, ne l'est pas. Et cependant celle-ci n'a pas moins d'intérêt que celle-là : elle aussi marque les étapes des influences réciproques des idées françaises et chinoises les unes sur les autres. Comment a réagi le monde chinois envers ces étrangers qui lui apportaient, avec des connaissances scientifiques dont on admit bientôt la haute valeur, des idées religieuses par tant de points contraires à la Doctrine orthodoxe, c'est-à-dire au Confucianisme ? Quelle fut d'autre part l'état d'esprit des missionnaires quand ils virent de près cette civilisation si éloignée de la leur, en ce début de la dynastie Ts'ing qui fut peut-être l'époque où elle eut, sinon le plus d'éclat, du moins le plus de puissance ? Comment les idées et les goûts personnels de chacun ont-ils influé sur sa conception de la société chinoise, dans quelle mesure ont-ils dirigé le choix nécessaire parmi les innombrables faits de toute espèce qui se*

présentaient ? Un pareil sujet, où les choses de Chine et de France se mêlent à tout instant, était bien fait pour tenter un étudiant chinois : nul ne s'étonnera de l'intérêt dont M. Ting s'est pris pour lui.

La première question qui se pose est de savoir où les missionnaires ont puisé les éléments de leurs ouvrages sur la Chine. Pour ce qui était sciences naturelles, et même géographie et cartographie, ils n'avaient guère besoin des documents chinois, et ils pouvaient faire des observations directes. Il y avait bien des recueils chinois sur les pierres et les plantes, mais les méthodes de classement et de description sont si différentes des nôtres que ces livres n'ont guère d'intérêt que pour l'histoire des sciences ; de même il a été fait des cartes géographiques en Chine dès avant le temps des Han, mais elles sont toujours restées des dessins rudimentaires, sans proportions définies entre les diverses parties, sans mesures d'angles, et ce sont les Jésuites qui, en même temps qu'ils enseignaient aux Chinois les éléments de géométrie et de géodésie, ont fait la première triangulation de l'empire et en ont donné les premières cartes mathématiques précises.

Mais pour l'histoire, la religion, la philosophie, où ont-ils puisé ? A vrai dire, ils n'eurent la liberté du choix que dans une mesure très restreinte. p.6 *S'ils avaient dû ensuite commencer par tout lire et tout étudier pour pouvoir faire ensuite un choix raisonné, ils n'auraient jamais rien écrit. Il est évident qu'ils devaient se laisser guider par les lettrés au milieu desquels ils vivaient à la cour des empereurs mandchous. Aussi, ce qu'ils traduisirent ou résumèrent, ce furent les ouvrages qui étaient le plus couramment acceptés par la société lettrée de leur temps.*

Si pour l'histoire ils ont pris le petit manuel assez médiocre qu'est le T'ong kien kang mou*, c'est parce que c'était à peu près le seul ouvrage d'histoire qui fût entre les mains des lettrés, et qu'aucun de ceux-ci, même des meilleurs, n'avait lu l'énorme collection des histoires dynastiques, à peu près inaccessibles d'ailleurs jusqu'à l'édition collective qu'en fit faire l'empereur K'ien-long en 1739, presque à la fin de la période dont s'occupe M. Ting. Si parmi les écoles de philosophie chinoise ils ne connurent guère que l'école confucéenne, c'est encore pour une raison analogue : combien de personnes à la cour de K'ang-hi ou de K'ien-long savaient de Mo-tseu ou de Yang-tseu autre chose que les critiques de Mencius ? Ce n'est que de nos jours que (en grande partie sous l'influence personnelle de M. Leang K'i-tch'ao) la curiosité s'est éveillée pour tous les systèmes de philosophie antique non orthodoxe. Mais de l'école confucéenne ils ne voulurent pas qu'on ignorât rien, et ils traduisirent, soit en français, soit en latin, tous les Classiques (sauf le* Yi king*) : ce n'est pas leur faute si la traduction du* Che king *ne fut publiée qu'en 1831, et si celle du* Tch'ouen ts'ieou *ne le fut jamais. Et dans ce souci de faire connaître à fond toutes ces œuvres, il y a bien encore un reflet des idées des lettrés du temps, pour qui les Classiques représentaient le summum de la sagesse humaine. Cette influence du milieu s'est exercée avec beaucoup de force : isolés dans une cour étrangère, reliés à l'Occident par le lien ténu des correspondances, ils se sont laissés en quelque sorte imbiber d'esprit chinois dans tout ce qu'il avait de compatible avec leurs idées de prêtres chrétiens.*

Ces milieux chinois où évoluaient ces quelques Jésuites, M. Ting les connaît et les comprend naturellement mieux que les

missionnaires eux-mêmes : ceux-ci il les représente d'une manière quelque peu conventionnelle, leur état d'esprit lui échappe parfois, et il y aurait certaines réserves à faire sur les motifs qu'il attribue à leurs actes. C'est la rançon inévitable : un Français aurait eu évidemment le défaut inverse. Mais le choix même d'un pareil sujet est significatif. En réalité ce livre est bien autre chose que l'histoire des descriptions de la Chine par des Français pendant un siècle : c'est peut-être le premier où un Chinois ait tenté sérieusement de comprendre et juger l'effort des Européens pour comprendre son pays. Aussi mérite-t-il d'avoir sa place parmi ceux qui auront aidé les deux grandes civilisations contemporaines, Occident et Extrême-Orient, à se pénétrer mutuellement.

Henri MASPERO

Professeur au Collège de France



INTRODUCTION

@

p.7 Le sujet du présent ouvrage a trait aux anciennes relations intellectuelles entre la France et la Chine à une époque déterminée. Sujet aussi intéressant que vaste, qui embrasse une grande partie des œuvres des premiers sinologues, exige certainement une étude attentive, méthodique et rigoureuse ; c'est ce qui devrait être notre but idéal. Cependant en constatant la diversité des documents, et puisqu'il s'agit ici d'une thèse de Lettres, nous n'avons choisi que ceux qui se rapportent au sujet d'une manière directe, et nous avons laissé de côté les descriptions ayant un caractère particulier, qui les ferait plutôt considérer comme scientifiques ou techniques.

En ce qui concerne le contenu de cette étude, l'intérêt n'est pas, croyons-nous, de recueillir tout simplement les vieux renseignements des auteurs français sur la Chine ; la vraie tâche est bien d'essayer de mettre en lumière l'intérêt historique et psychologique de ces auteurs après avoir examiné leur goût, leurs idées, leurs époques, et même leur situation sociale pour savoir de quel côté ils se sont placés pour observer, afin de pouvoir en tirer une opinion juste sur ce qu'ils ont rapporté, de 1650 à 1750, sur la Chine.

Mais dans une étude critique telle que nous l'entreprenons, la restriction de la liberté de se placer à un point de vue trop subjectif doit être strictement observée, car nos sympathies et nos antipathies sont souvent des puissances trompeuses, qui nous conduiront dans l'erreur si nous ne savons pas les vaincre.

En raisonnant ainsi, les inspirations et les imaginations, même si elles étaient bonnes et merveilleuses, doivent céder la place aux documents authentiques. Seulement le sentiment personnel est indispensable dans toutes les branches d'étude, il faut donc le réduire jusqu'à tel point qu'il se transforme en clairvoyance et non en parti-pris ; à plus forte raison, notre étude étant avant tout une critique des points de vue des auteurs français sur la civilisation d'un pays pour lequel nous nous permettons p.8 de supposer que nous avons plus de compréhension que les étrangers : notre qualité de Chinois est une raison de plus pour ne pas garder en cette question la neutralité absolue, mais, comme font les bons juges, pour rendre justice, de notre mieux, à ce que les premiers sinologues ont écrit. L'intérêt de notre travail est donc là.

Notre ouvrage ainsi présenté, avec la ligne de conduite bien établie, serait peut-être unique dans son genre ; puisque c'est un originaire de la Chine qui apprécie ce qu'on avait écrit autrefois, dans une langue étrangère, sur son pays. Ouvrage où nous ne cachons pas notre admiration pour les auteurs qui ont bien compris la Chine.

Les auteurs que nous avons cités dans ce livre sont pour la plupart des missionnaires, dont quelques-uns nous paraissent n'avoir pas possédé une connaissance suffisante de la langue du pays pour propager ses idées. C'est ainsi qu'ils se trouvèrent souvent dans l'embarras non seulement pour la traduction, mais encore pour écrire clairement. Comme la situation qu'ils occupèrent à la Cour de Pékin les gêna pour dire à leurs correspondants de France ce qu'ils ignoraient, ils furent bien

forcés d'écrire les choses les plus sérieuses avec les plus futiles, soit recueillies de la part des amis chinois, soit tirées de quelque livre chinois. Ainsi on doit se rendre compte des inconvénients que peut comporter le fait de voir toutes sortes d'écrits pêle-mêle sans plan préalable. Cela constitue une grande difficulté aussi bien pour nous que pour nos prédécesseurs, qui ont voulu démêler et classer ces documents pour les mettre en ordre. Néanmoins, nous croyons être parvenus à établir un plan sinon parfait, du moins distinct, avec lequel nous classons ces documents dans un certain ordre en les accompagnant d'une appréciation personnelle qui résume le résultat d'une étude approfondie. Et on peut diviser ainsi notre travail en trois parties, dont chacune porte en soi un caractère particulier qui ne perd pourtant pas son enchaînement avec les deux autres.

I. — Commencement de notre étude



En commençant notre étude, il est nécessaire d'exposer sommairement les premières périodes des relations entre la France et la Chine. Il semble, en premier lieu, qu'il n'y eût pas de grand événement à ce sujet avant l'entrée des missionnaires à Pékin, et que la France doive avoir pour sa part, l'obligation à Marco-Polo qui fut, historiquement parlant, le plus p.9 connu de ceux qui ont rapporté l'existence réelle du grand Empire de l'Extrême-Orient, mais loin de nous la pensée d'enlever la part de mérite qui doit revenir à chacun des anciens voyageurs ayant visité la Chine, nous rétablissons les liens que les premiers

voyageurs français ont noués entre nos deux pays, et qui furent, sinon avant, du moins vers la même époque, ce qu'on a attribué généralement au célèbre Vénitien.

Il est certain que l'envoi de missionnaires à Pékin [1] par Louis XIV a donné à la France le privilège des études chinoises vis à vis des autres pays de l'Europe. Seulement n'oublions pas que les Russes et les Hollandais, malgré les ambassades envoyées en Chine à la même époque, n'ont pas eu autant de connaissances que les Français sur la Chine, son histoire, sa géographie, sa littérature, ses sciences et ses arts.

Puisque tous les mouvements littéraires résultent de circonstances sociales ou politiques, cet engouement pour la Chine pendant une longue période en France ne pouvait donc être différent. Il est certain que les missionnaires français, en leur qualité d'hommes de science au service de la Cour de Pékin, étaient mieux placés que n'importe qui pour observer et comprendre la portée réelle de la civilisation chinoise ; il est encore plus certain que l'esprit français si large et si pénétrant savait bien assimiler les meilleurs éléments d'une autre civilisation, mais il faut tout de même souligner que les cinq jésuites envoyés par le Roi de France auprès de l'Empereur de la Chine tenaient la clef de voûte des discussions religieuses. Depuis longtemps, les missions en Extrême-Orient furent longtemps patronnées par les Portugais. Les cinq Jésuites apportèrent un caractère de délégation pour leur enlever cette

[1] Le P. Bouvet, l'un de ces cinq jésuites envoyés à Pékin, donna en 1697 à son retour en France un recueil de 19 planches représentant les costumes chinois de toutes les classes sociales, sous le titre : *L'État présent de la Chine.*

place et agirent plutôt sous la conduite diplomatique de Paris que sous la conduite ecclésiastique de Rome ; dans cette lutte, les Jésuites, grâce à leurs fonctions avaient aisément occupé les meilleures positions, ce qui ne faisait qu'accroître la jalousie et la haine de leurs concurrents : Jésuites d'un côté, Franciscains et Dominicains de l'autre, s'acharnèrent sur une question sur laquelle ils ne pouvaient se mettre d'accord et dont les cérémonies chinoises furent l'objet [1] ; vieille discussion renouvelée depuis la dynastie des Ming.

p.10 Les missionnaires des deux camps ont eu la délicatesse de dissimuler la véritable figure de leur différend. Tandis que les Jésuites continuèrent une apologie retentissante en faveur des Chinois, espérant obtenir l'appui de l'Empereur, leurs adversaires, d'un geste plus habile, s'adressèrent au Pape en les accusant d'être athées. Le Pape, dans l'intention d'étendre son autorité à l'Empire Chinois, envoya deux fois des légats à Pékin. Mais l'Empereur K'anghi n'avait pas voulu reconnaître cette souveraineté divine et repoussa l'ordre pontifical. Cette histoire des querelles religieuses entraînait officiellement la défaite de la Compagnie de Jésus, mais moralement celle de tous les missionnaires ne sera désormais pas moindre.

II. — Développement de notre étude

Cet album servit de point de départ à cet engouement pour l'art chinois en France au XVIIIe siècle.

[1] Ce sont des cérémonies toutes simples qu'il faut regarder pourtant comme un point essentiel de la morale chinoise. Il est vrai dit-on, que ces cérémonies ont trompé les premiers Prédicateurs de l'Évangile, *Histoire de l'Édit de l'empereur de la Chine* par le P. Le Gobien.

@

Ce que nous avons relaté ne sont que les raisons fondamentales, grâce auxquelles les missionnaires français ont tant écrit sur les Chinois. En saisissant cette trame, il sera facile d'expliquer pourquoi la Chine était devenue un pays idéal dont leurs livres étaient témoins. Que ce soient les descriptions historiques, littéraires et philosophiques, tout dépendait de ce principe : montrer que la Chine n'est en aucune façon, comme ont dit les autres missionnaires, un pays d'idolâtrie, mais au contraire, une civilisation merveilleuse ainsi que les livres le prouvent, mieux que toutes les paroles vaines.

Dans cette partie de notre étude, nous rejetons certainement ce qui touche la politique et la religion pour ne parler que des œuvres elles-mêmes. A cet effet, nous groupons les auteurs aussi bien religieux que laïques [1] pour donner ensuite une appréciation d'ensemble. En examinant tous ces ouvrages, nous avons montré point par point, en différents chapitres, les parties qui nous semblent justes, comme les parties encore discutables, et fait la comparaison des traductions avec les textes chinois. Si toutefois nous n'avons pas voulu partager, en certaines matières, leurs opinions, ce n'est sûrement pas par manque de déférence. C'est qu'il y a vraiment des erreurs, que nous avons d'ailleurs pris le soin de relever et le rectifier. Cette rectification fera ressortir davantage ce que les autres passages ont traité avec esprit et intelligence. Jamais nous n'avons voulu donner absolument tort aux écrivains sans avoir les documents sous les yeux.

---

[1] Tels que le Gentil, Fourmont, Mairan, de Guignes par exemple.

p.11 Si ces auteurs avaient des opinions personnelles sur le sujet, de même si c'était pour une raison de goût ou de style (comme ce fut le cas fréquent dans les traductions) qu'ils étaient obligés de ne pas respecter trop le texte original au cours d'une traduction, ils ne devaient pas aller jusqu'à changer le sens du texte. Il n'était sûrement pas permis de le transcrire en un français plein de contre-sens et de non-sens ; telles ne devaient pas être, nous en sommes certains, les conséquences de la différence d'opinion, encore moins de l'intention de se conformer au goût et au style français pour se mettre à la portée des lecteurs non Chinois. Dans des cas pareils, tout autorise à supposer que la seule cause était une incompréhension de la part des auteurs et des traducteurs.

III. — Conclusion de notre étude

@

Ces longues propagandes des Missionnaires pour les Chinois devaient laisser des empreintes dans l'esprit français. Vers 1750 les connaissances sur l'Empire chinois furent pour ainsi dire à peu près complètes [1]. La Chine des Jésuites devenait déjà celle

---

[1] C'est une erreur de croire que vers la deuxième moitié du XVIIIe siècle, l'étude sinologique était encore plus avancée que pendant les époques antérieures. Il est vrai que les « Mémoires concernant les histoires, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois par les missionnaires de Pékin et publiées par les soins du P. Grosier » parurent en 1776, et furent une œuvre scientifique des Jésuites plus importante que tous les écrits des missionnaires. Mais dans cet ouvrage, la plupart des pages ont été écrites avant 1750. Puis l'« Histoire Générale de La Chine » du P. de Mailla fut publiée en 1783 aussi par Grosier, mais le P. de Mailla fit passer son ma-

des philosophes qui, enchantés de trouver les idées laïques confucéennes conformes à la raison humaine, en prenaient comme une excellente arme contre l'autorité de la politique et celle de l'Église. Cette introduction de la morale chinoise en France ressuscita la tradition épicurienne toujours vivante à travers le XVII[e] siècle. Telle est l'origine de l'idéalisation de la Chine. Les « beaux esprits » s'intéressaient tous aux études chinoises et introduisaient toutes sortes de réflexions sur ce pays dans leurs œuvres. Voltaire, grand admirateur des Chinois, se signala comme un de leurs défenseurs. Montesquieu, savant et plus modéré, se contenta d'insérer dans ses œuvres quelques traductions des livres chinois tirées de recueils du P. Du Halde pour donner ses appréciations sur les institutions des Chinois et la sagesse de l'empereur. Rousseau, connu pour avoir du mépris à l'égard des Chinois, en dit pourtant quelquefois du bien, et décerna de beaux éloges à l'administration et à la justice chinoises ; et Diderot et Helvétius, tous parlaient des Chinois. Le mouvement fut tellement étendu que les milieux politiques s'en inquiétèrent. Il y eut même des œuvres prohibées sur ce sujet. Cette tendance sera encore plus manifeste vers la deuxième moitié du XVIII[e] siècle. Nous nous bornons à signaler ce qui importe à notre sujet.

En terminant, il nous reste à faire remarquer que nous n'avons pas la prétention de penser que notre étude, en si peu de pages, puisse contenir tous les détails désirables sur les écrits

---

nuscrit en France en 1737 et il fut conservé dans la Bibliothèque du Grand Collège de Lyon.
L'auteur mourut à Pékin le 28 Juin 1748.

innombrables d'un siècle. Nous nous estimerons heureux si nous avons pu apporter une contribution, si modeste soit-elle, mais efficace, à l'examen d'une question qui intéresse à un égal degré les historiens de nos deux pays.



CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES CONNAISSANCES DE LA CHINE QU'AVAIENT LES FRANÇAIS AVANT 1650

I. — Connaissances préliminaires de la Chine en France avant l'arrivée des Missionnaires à Pékin.

@

p.13 Si les relations entre la Chine et l'Europe remontent à une époque assez reculée, les renseignements vagues sur l'existence de ce pays, en Occident, datent de plus loin encore. Il est hors de doute que la Chine était déjà connue avant la fin du XVIIe siècle, grâce aux récits des voyageurs ou des missionnaires, résidant pour un long séjour en Extrême-Orient. En effet la découverte de la stèle chrétienne du Si Ngan-Fou nous certifie que cette religion étrangère avait été introduite en Chine sous la dynastie des T'ang [1] ; dès cette époque, la Chine était liée à travers les siècles avec l'Europe par les marchands et les missionnaires.

Vers le XIIIe siècle, le fameux voyageur vénitien Marco-Polo fut longtemps hôte et ambassadeur de Koublaï-Khan. A son

[1] En 1685, en creusant les fondations d'une construction à Si-Ngan-Fou on arriva à rencontrer une plaque en pierre qui fut reconnue suivant l'inscription qu'elle comporte comme un stèle chrétienne datée de la dynastie des Tang. — Le P. Henri Hauret a fait un ouvrage important sur cette découverte, avec les documents chinois et européens : La Stèle chrétienne de Si-Ngan-Fou, Changhaï 1897.

retour il montrait aux peuples d'Europe, d'une façon plus précise que jusque là, la vraie figure de la Chine [1]. Ses écrits marquent vraiment une date p.14 historique, à partir de laquelle les relations des deux continents se multiplient de jour en jour.

Jean de Plan Carpin, de l'ordre de St-François pénétra en Chine au douzième siècle [2], d'après les uns, au treizième siècle [3] d'après les autres. Enfin l'histoire est que le Pape Innocent IV écrivit au prieur des dominicains à Paris pour lui annoncer la résolution prise dans le concile, et lui donner le soin de choisir, parmi les religieux, plusieurs frères qui pussent être chargés de la mission de Tartarie. Il fut décidé que quatre dominicains partiraient pour la Perse et que trois autres religieux de l'ordre de St-François iraient en Tartarie, Jean de Plan Carpin était le chef de cette ambassade

Puis, le frère André de Lonjumel, né au diocèse de Paris, est allé en Orient deux fois ; la première en 1238, la seconde en 1245. Il fut reçu à la Cour du grand Khan et fut chargé des lettres que le Pape échangea avec les généraux et les princes Tartares.

Ensuite une autre ambassade en Tartarie fut celle de Guillaume de Rubrik, plus connu sous le nom de Rubruquis, choisi par Saint-Louis pour aller engager le grand Khan des

---

[1] Le livre de Marco-Polo rédigé en français sous la dictée de l'auteur en 1295 par Rusticien de Pise revu et corrigé par Marco-Polo lui-même en 1307, publié par A. J. H. Charignon en 2 tomes, chez Albert Nachbaur, éditeur, Kang-Yu-Hu-tung, Pékin 1924, d'après la traduction de G. Pauthier en 1867, en français moderne et annoté d'après les sources chinoises.

[2] *Les Chinois*, par H. de Chavannes de la Giraudière, 1845, p. 378.

[3] *Le Christianisme en Chine*, par Huc, t. I, p. 181-182 et suiv. D'après Huc, les deux ambassadeurs partirent en 1246.

Tartares à embrasser le christianisme. Il partit en 1253 [1], mais n'eut pas autant de succès que Lonjumel. Il a laissé des manuscrits en latin dont l'Abbé Prévost a donné des extraits en français dans l'*Histoire des voyages* t. 26. La relation de Rubruquis a répandu beaucoup de jour sur la géographie des parties septentrionale de la Tartarie.

L'examen de ces anciens voyageurs français a été peut être superficiel et rapide, mais cela montre que la France a bien été une des premières nations de l'Europe qui eut ses relations avec la Chine vers le XIII[e] siècle. Puis encore, d'après les sources chinoises, des bateaux commerciaux français sont arrivés à Canton en 1518. Voici le récit du vice-Roi de cette Province :

> « Dans la douzième année Tchengte (1518), des étrangers venus de l'Ouest, nommés Fa-lan-Ki (Français), dirent qu'ils apportaient un tribut et ils entrèrent brusquement dans la rivière, et, avec leurs canons terriblement retentissants, ils ébranlèrent au loin la place. Il en fut rendu compte p.15 à la Cour, et un ordre fut reçu qui enjoignait de les repousser immédiatement et de suspendre le commerce. Après cela, peu de tributs furent apportés à Canton ; ils se rendaient dans le Fou-Kien. Le gouverneur de Canton écrivit ensuite à la cour, et il obtint la permission de rouvrir le commerce [2].

---

[1] Huc, *livre cité*, t. I, p. 7.

[2] Histoire des relations des nations étrangères avec la Chine tirée d'un essai topographique sur Canton publié par le Vice-Roi de cette Province en 1819 ; traduite et insérée dans *la Chine* 1838 par Pauthier, première partie p. 472.

Si le voyage de Marco-Polo était plus connu en Europe c'est grâce à sa fonction dans la cour de Pékin (Khanbalik) [1]. Koublaï Khan l'envoyait auprès du Pape en qualité d'ambassadeur. Ensuite, son livre a un intérêt international : les lecteurs du temps en tirèrent non seulement une idée claire sur la Chine, mais encore sur tous les empires de l'Orient dont les richesses passaient pour presque fabuleuses. Cette connaissance seconda tout d'abord le mouvement de l'Occident vers l'Orient dont les croisades furent une des nombreuses manifestations ; et en second lieu, ce fut en allant à la recherche de ce pays merveilleux « Cathay » ou « Khitai » de Marco-Polo que Colomb, par les fausses données géographiques de Ptolémée, découvrit l'Amérique. En réalité le Khitai de Marco-Polo n'est autre chose que le Khitain, nom d'une des tribus mongoles dont les Russes, par une mauvaise habitude qui remonte à l'antiquité, se servent de nos jours encore comme dénomination de la Chine. C'est donc une grosse erreur de confondre ce nom avec Tsin, mot identique à celui de Tchina chez les Indiens, et ensuite répandu dans l'Europe entière. On sait maintenant que ce nom est celui d'une brillante dynastie de l'antiquité (221-206 av. J. C.), dont l'empereur Che-Hoang-Ti s'illustra dans le monde entier en faisant construire la Grande Muraille contre l'invasion tartare. Les autres suppositions sur la dénomination de l'Empire du Milieu par le mot de Chine nous paraissent trop douteuses et ne pourraient être admises.

---

[1] Voir le récit détaillé de sa vie à la Cour de Koublaï Khan dans l'ouvrage de Huc, t. I, p. 368.

La Chine, dans l'antiquité, était célèbre en Europe comme le pays producteur de la soie, et de la porcelaine chinoise connue au moyen âge. Les Portugais ont rouvert la route de la Chine à la fin du XVe siècle, et les Hollandais pénétrèrent à leur tour dans l'Asie et firent un trafic considérable. Officiellement, la France n'inaugura son commerce avec la Chine qu'après la fondation des Compagnies françaises des Indes p.16 (1660 [1], 1664-1697) et elle ne se développa complètement que vers 1719, après la création de la Grande Compagnie.

Quant aux missionnaires il y a longtemps, comme nous l'avons dit plus haut, que la Chine fut visitée par des Français, mais c'est en 1685 que sont arrivés à Pékin les cinq Jésuites envoyés par Louis XIV pour établir une mission française rivale de la mission portugaise. Nous possédons assez de documents pour nous permettre de faire une histoire complète des missions depuis le temps de Marco-Polo jusqu'à nos jours, mais comme le sujet de notre étude se rapporte à une époque déterminée nous nous bornerons à le traiter sans remonter plus loin.

II. — Fondation de la première Église à Pékin, en 1650. Les Empereurs K'anghi, Yong-Tcheng, Kien-Long et les missionnaires



[1] C'est une date importante vu que non seulement la *France* établit son commerce à cette époque avec l'Extrême-Orient mais que la société des Missions Étrangères se constitua et commença son œuvre ; en outre, les Dominicains et les Franciscains disputaient déjà aux Jésuites la place en Asie, particulièrement en Chine.

Le choix de la date de 1650 pour notre étude n'est point arbitraire ; car c'est en cette année que le P. Adam Schall [1], Président du Tribunal des mathématiques de l'empereur Chouen-Tche posa la première pierre pour la fondation d'une grande Église sur un vaste terrain dont l'Empereur lui fit la concession, au centre de Pékin [2]. Dès lors, le christianisme introduit depuis longtemps en Chine, déformé, mal compris, reprenait un caractère véritable, ou du moins s'en rapprochait assez sérieusement. Et l'arrivée successive des missionnaires, de différents ordres : Jésuites, Dominicains, Franciscains, Français ou d'autres nationalités, agrandissait de jour en jour l'œuvre des missions.

Il va sans dire qu'avant cette construction grandiose, il existait déjà, dans différentes localités de l'empire, un certain nombre d'Églises. Mais c'étaient plutôt des maisons particulières où l'on avait arrangé des chapelles et des oratoires décorés dans le goût de l'Extrême-Orient. Tandis que celle qui fut construite sous la direction du P. Adam Schall était un p.17 monument qui dominait tous les autres par sa hauteur, ayant la forme d'une croix latine, en un mot, tous les détails architecturaux et même les ornements étaient purement européens. Au dessus du portail, il y avait une grande plaque en marbre où on lisait une inscription conçue en ces termes, en Chinois et en mandchou :

> « La foi ayant été d'abord apportée en Chine par l'apôtre St-Thomas, fût propagée de nouveau dans l'Empire, sous la dynastie des T'ang ; sous la dynastie

---

[1] Son nom en chinois est *T'ang Jo-Wang.*
[2] *Le Christianisme en Chine,* par Huc, t. II, p. 426.

> des Ming, Saint François Xavier, Mathieu Ricci et plusieurs religieux de la Société de Jésus prêchèrent la religion par la parole et par des livres écrits en chinois. Ils travaillèrent avec grand zèle ; mais les fruits furent peu abondants, à cause de l'instabilité de la nation. L'empire étant échu aux Tartares, et les religieux de la même Société ayant corrigé et publié le Calendrier de l'Empire, ce temple a été élevé publiquement et consacré au Dieu très bon et très grand. L'an mil six cent cinquante, la septième année de Chun-Tche [1].

Il serait peu utile d'exposer l'histoire complète des relations de la Cour de Pékin avec les missionnaires de 1650 à 1750. Ce qui nous intéresse le plus, c'est de pénétrer la vraie psychologie de ces monarques à l'égard des prêtres ; car, durant de si longues années, les empereurs de Chine n'avaient jamais voulu traiter les missionnaires, fonctionnaires à Pékin avec les mêmes égards que ceux qui prêchaient la foi dans les provinces. Cette espèce de jeu où on rivalisait de psychologie avait produit beaucoup de conséquences graves. D'un côté, les missionnaires espéraient éperdument que leur présence à la cour et surtout les importants services qu'ils avaient rendus à l'Empire pourraient leur valoir les sympathies de la masse, dont ils ont constamment attiré la pensée sur les intérêts qu'elle pourrait avoir à embrasser la foi chrétienne, puisque l'Empereur lui-même, comme ils prétendaient, était leur admirateur. De l'autre côté, les Empereurs, de père en fils, suivaient toujours la même politique ; tout en accueillant bien leurs hôtes étrangers venus

[1] Huc, *livre cité*, p. 426 à 428.

de l'autre extrémité de l'Univers, attirés, selon leur conception et selon la parole des missionnaires, par leur sagesse et leur renommée pour devenir leurs sujets, ils savaient à merveille mettre au service de l'utilité publique, leurs connaissances scientifiques et techniques et ne cessaient jamais de surveiller leurs actions dans la politique.

p.18 L'Empereur K'anghi était bon avec les missionnaires. Yong-Tcheng était peut être un peu dur envers eux ; mais Kien-Long, dont le grand désir était d'égaler son illustre aïeul K'anghi, aimait et admirait ces derniers à la façon de son grand-père. C'est-à-dire qu'il utilisait volontiers leurs talents sans se trop préoccuper de leur doctrine, sans même trop s'inquiéter de leur propagande religieuse. Il les laissait faire et les couvrait avec bonté de sa protection, tant que les accusations n'étaient pas trop pressantes et que les Tribunaux suprêmes de Pékin ne poussaient pas les hauts cris. Il sut entretenir, comme K'anghi, les missionnaires dans de perpétuelles illusions en leur accordant toutes sortes de faveurs pour leurs savoirs scientifiques. C'est pourquoi on n'est pas étonné de voir à Pékin que les missionnaires hauts dignitaires dans de différents tribunaux : mathématique, astronomique ou d'affaires étrangères, sont considérés comme des sujets chinois [1]. Tantôt, ils étaient classés à la suite de l'escorte de l'Empereur dans les parties de chasse en Tartarie, tantôt ils étaient nommés ambassadeurs pour traiter avec les Russes. Et hélas ! leurs confrères des provinces ne

[1] Les PP. Pereyra (*Su Méou-té*) et Gerbillon (*Tchang-Tch'eng*) Jésuites avaient été adjoints aux plénipotentiaires chinois envoyés à Sélinga en 1688, pour conclure la paix avec les Moscovites et délimiter les frontières respectives des deux empires.

profitaient en rien de leur distinction pour la propagande de la religion. Ils pouvaient exercer leur fonction d'apôtres à condition qu'ils ne feraient rien qui fût susceptible de porter atteinte aux cérémonies chinoises, et au respect des lois de l'Empire ; et la désobéissance à ces obligations pouvait susciter des accusations de lettrés contre eux et les faire charger de chaînes et de fers.

Il semble que ce soit bizarrerie ou manque de droiture de la part des Empereurs de Chine d'employer les missionnaires dans des fonctions, alors qu'ils n'eurent aucune idée de favoriser le christianisme. Cela vient, nous en sommes certains, de l'esprit même de la civilisation chinoise que les Jésuites du temps avaient fort bien compris.

Lorsque Ts'in Che Hoang-Ti voulut éloigner des emplois tous ceux qui n'étaient pas du royaume de Ts'in, son ministre Li-Sse, originaire du Royaume de Tch'ou, qui l'avait aidé à devenir maître de l'Empire, fit à ce prince en faveur des étrangers une remontrance pour empêcher le renvoi de ces derniers. Le P. du Halde publia dans son œuvre cette pièce en première page des traductions de Kou-Wen Yuen-Kien, avec le commentaire de K'anghi ; cela prouve que les Jésuites qui avaient envoyé cette $_{\text{p.19}}$ pièce à du Halde auraient jugé important de faire savoir aux Européens les sentiments de K'anghi à leur égard. Nous donnons ici le commentaire de K'anghi, traduit par les missionnaires.

> « Dans l'antiquité, dit le feu Empereur K'anghi, quiconque avait de la sagesse et de beaux talents était estimé. Les Princes prévenaient ces sortes de gens par des présents et leur donnaient toujours de l'emploi s'ils en voulaient prendre. Ils étaient fort éloignés de les

> chasser ou de les rejetter précisément pour n'être pas naturels du pays. Profiter des talents qu'on trouve est une maxime de sagesse [1].

N'est-ce pas ici toute la politique de K'anghi vis-à-vis des missionnaires ? Et comme cette fameuse pièce de Li-Sse est dans le Kou-Wen, pièce classique que tous les écoliers doivent connaître et qui leur est souvent donnée comme sujet de dissertation pour faire l'éloge de cet ancien ministre de la Chine, les missionnaires n'ignorent rien de ce qui est plus important dans la morale chinoise, à savoir de ne garder jamais la haine des races et de savoir profiter des talents qu'on trouve en un homme quelle qu'en soit l'origine. Voici quelques fragments des parties plus importantes de cette remontrance d'après la traduction dans le livre du P. du Halde.

> « Grand Prince : j'ai ouï dire qu'aux Tribunaux suprêmes on a minuté un arrêt pour éloigner des Emplois tous les Étrangers : qu'il me soit permis de vous faire sur cela une très humble remontrance : un de vos ancêtres en usa tout autrement : attentif à chercher des gens capables il reçut tous ceux qu'il put trouver, de quelque côté qu'ils vinssent. Cette partie de l'Occident qu'on appelle Yong lui fournit Jeou-Yu. De l'Orient lui vint Pé-li-Ki, originaire de Ouen, Pi-bon et Kong-Sun-Tchi, tous étrangers. Il leur donna à tous de l'emploi et ils le servirent si bien que ce Prince s'était soumis vingt petits États, termina son glorieux Règne, par la conquête de Si-Jong.... S'il suffit de n'être pas né

[1] Du Halde, t. II, p. 321.

dans l'État de Ts'in pour en être exclu, quelque mérite ou quelque fidélité qu'on ait, il faudrait, ce semble, pour agir conséquemment, jeter hors de votre Palais ce qu'il y a de diamants, de meubles d'ivoire, et d'autres bijoux. Il faudrait éloigner de votre Palais les beautés de Tchin et de Ouéi. Si l'on admet cette conséquence et si l'on prétend qu'absolument rien d'étranger ne doit trouver place à votre cour, a quoi bon vous offre-t-on chaque jour $_{p.20}$ ces ornements de perles et d'autres pierreries semblables qui parent la tête des Reines ? Pourquoi ces gens si ennemis de tout ce qui est étranger ne commencent-ils par leur réforme pour bannir de votre cour tout ce qui en fait l'ornement et par vous imposer la Loi de renvoyer à Tchao la Reine même votre épouse ? Enfin la musique de Ts'in consiste en deux ou trois instruments dont un est en poterie, un autre d'os et dont l'union ne produit qu'un son assez triste ; voudrait-on vous y réduire et vous engager à préférer ce son lugubre, aux agréables concerts des musiciens de Tchin et de Ouei ? Quand il s'agit de votre pur plaisir, ce qui se présente de meilleur en chaque genre, il vous est libre d'en user de quelque pays qu'il vous vienne ; et vous n'aurez pas cette liberté quand il s'agira du choix des hommes ? Il faudra que sans examen et sans distinction, quiconque n'est naturel du pays, vous le rejetiez ? C'est vouloir que vos simples divertissements l'emportent sur le bonheur de vos peuples.

Les Empereurs de Chine ont toujours suivi ces conseils sages et logiques de ne pas rejeter ceux qui ne font pas partie du pays ; puisque le nom de Fils du Ciel leur inspire la dignité qu'ils ont en leur personne de bien représenter la bienveillance du Ciel, qui gouverne tous les êtres créés. Les missionnaires comprirent fort bien cette mentalité chinoise et ils en profitèrent. Bien entendu, leurs fonctions auprès des Empereurs leur donnaient une considération dont ils pensaient user pour la propagande religieuse. C'est pourquoi, malgré leur compréhension bien nette des sentiments des souverains, ils persistèrent à faire croire en Europe à leurs succès éclatant de propagande de la foi auprès des grands.

> « Les grands mandarins, les officiers généraux d'armée, et les premiers magistrats ont de l'estime pour le Christianisme. Ils le regardent comme la religion la plus sainte et la plus conforme à la raison. Ils honorent ceux qui la prêchent, ils leur font amitié, etc... » [1].



[1] Du Halde, t. IV, p. 89.

CHAPITRE DEUXIÈME

SOURCES DE RENSEIGNEMENTS. MISSIONNAIRES

I. — Querelles religieuses

@

p.21 En Chine vers la fin de la dynastie des Ming, il s'était formé chez les missionnaires deux écoles : celle du P. Ricci et celle du P. Longobardi. Plus tard les Jésuites et particulièrement les PP. Adam Schall et Verbiest persistèrent à vouloir tolérer les rites pratiqués en l'honneur de Confucius et des ancêtres, regardèrent toutes ces cérémonies comme purement civiles et pouvant être tolérées selon leur mot « en conscience », à condition que, en y participant, on protestât d'avance contre toute tendance idolâtrique ou superstitieuse qui pourrait s'y rencontrer. C'est la théorie du P. Ricci [1]. Dans l'école de Longobardi se groupèrent les Dominicains, Franciscains, religieux de la Société des Missions étrangères, parmi lesquels le combattant le plus en vue était Monsieur Navarette. Tous, voyant, paraît-il, une superstition dans le culte qu'on rendait au Ciel, à Confucius et aux ancêtres, le condamnaient sévèrement. Leur raison est que si l'on tolérait toutes ces cérémonies, on n'aurait jamais que des néophytes chrétiens de nom et idolâtres de fait.

---

[1] Son nom en chinois est *Li-Ma-t'eou.*

La première réunion des Missionnaires pour s'entendre sur cette importante question remontait à 1628. De réunion en réunion, les deux groupes se firent une guerre de plus en plus acharnée et menaçante, et la déplorable division fut inévitable. Cette discussion durant plus d'un siècle (de 1628 à 1742) sur les rites chinois ne sera plus renfermée dans les limites p.22 de la Chine, elle deviendra pour l'Europe une controverse pleine d'aigreur et de passion. On répandra avec profusion des brochures, des volumes, des traités, des lettres, des mémoires. La plupart étaient extrêmement violents.

Les Dominicains et les Franciscains, aveuglés par une haine farouche contre les Jésuites, n'eurent plus d'autres pensées que de ruiner leur œuvre en les accusant de « flatter les athées de la Chine ». Comme dit Voltaire, il serait trop long de rapporter ici les détails de ces querelles religieuses. En résumé, les Jésuites s'adressaient à K'anghi et leurs rivaux au Pape pour décider sur le sujet où ils ne pouvaient s'entendre. Le Pape qui voulait faire acte d'autorité jusqu'à la cour de Pékin comme il avait l'habitude de le faire auprès des souverains de l'Europe, avait envoyé le Cardinal de Tournon en 1705 avec le titre de légat. L'Empereur, étonné déjà de ces querelles, ne pouvait s'empêcher de poser une question aux Missionnaires :

> « Comment voulez-vous, dit-il, non sans raillerie, que nous ajoutions foi à ce que vous nous prêchez comme la vérité, lorsque vous-mêmes, vous ne vous accordez pas entre vous ?

Puis, irrité de voir venir l'envoyé d'un souverain spirituel étranger dans son empire pour condamner des coutumes

pratiquées depuis la haute antiquité, alors, il dit au Cardinal de Tournon après avoir lu le mémoire qui lui était présenté : « Ce ne sont là que des demandes frivoles ; le patriarche n'a-t-il rien autre chose à négocier ici ? » [1]. L'Empereur, bien qu'il fût animé de sentiments défavorables envers le Pape, continuait à bien traiter les missionnaires comme érudits et savants. Quelques années plus tard, un autre légat parut (1721) c'était Monseigneur Mezzabarba. Cette fois-ci, K'anghi ne put plus contenir sa colère. Au cours d'une somptueuse réception qu'il donna en l'honneur du légat, il le pria de faire savoir à Sa Sainteté qu'il ferait tout ce qui pourrait lui donner satisfaction et, en effet, deux jours après, le légat reçut de la cour une dépêche scellée du sceau impérial. C'était la constitution apportée de Rome et traduite sur l'ordre de l'Empereur par les P. P. Maillac, Régis, Griampriamo, Jésuites et Monsieur Riha, Lazariste, au bas de laquelle on lisait l'annotation suivante écrite par Kanghi lui-même en caractères rouges.

> p.23 « Cet espèce de décret ne regarde que de vils Européens ; comment y déciderait-on quelque chose sur la grande doctrine des Chinois, dont ces gens d'Europe n'entendent pas même la langue ? Il paraît assez par cet acte, qu'il y a beaucoup de ressemblance entre leur secte et les impiétés des bonzes et des Tao-Sse, qui ont avec eux des disputes si violentes. Il faut donc défendre à ces Européens de prêcher leur loi en

[1] *Lettres édifiantes et curieuses,* t. 40.

> Chine ; c'est le moyen de prévenir les évènements fâcheux. [1]

Monseigneur Mezzabarba [2] partit avec l'angoisse dans le cœur le 3 Mars 1721, car la constitution de Clément XI était considérée comme annulée. Cette légation, loin d'avoir ramené la paix parmi les missionnaires, fournit au contraire une occasion de renouveler les troubles plus violemment que jamais. En Europe évidemment on attribuait l'insuccès de la légation aux intrigues des Jésuites. Ainsi la révolte de ces missionnaires à la cour de Pékin contre l'autorité pontificale devint un thème à la mode, Saint-Simon dans ses « Mémoires » en parlait dans les termes suivants :

> « En ce temps-ci parut une bulle du pape qui décida très nettement toutes les disputes des missionnaires et des Jésuites de la Chine sur les cérémonies chinoises de Confucius, des ancêtres et autres ; qui les déclara idolâtriques, les prescrivit, condamna les Jésuites dans leur tolérance et leur pratique là-dessus, approuva la conduite du feu Cardinal Tournon, dont les souffrances, la constance et la mort y étaient fort louées, et les menées de la désobéissance des Jésuites fort tancées. Cette bulle les mortifia moins qu'elle ne les mit en furie ; ils l'éludèrent, puis à découvert la sautèrent à

---

[1] Il existe plusieurs traductions de ce texte ; ce que nous citons est pris dans *La Chine* par Pauthier, première partie p. 418, Voir aussi *Le Christianisme en Chine* par M. Huc, t. III, p. 339.

[2] Voir les détails sur ce légat dans l'*Histoire Générale de la Chine* traduite par le P. Maillac (ou Mailla) t. XI p. 337 et suiv. — *Christianisme en Chine,* par M. Huc, t III, p. 312-356.

> pieds joints. On a tant écrit sur ces matières que je n'en dirai pas davantage. » [1]

Ces querelles prirent fin par une bulle promulguée par Benoit XIV en faveur des Dominicains en 1742, et par la défaite de la Compagnie de Jésus.

Maintenant, nous voyons que le point de départ de ces discussions soutenues par les autres missionnaires contre les Jésuites, était de défendre $_{p.24}$ le vrai but des Missions. La Chine est-elle vraiment idolâtrique ou non ; c'est une question secondaire, pour mieux dire un prétexte, car, les missionnaires étaient allés à l'Empire du Milieu uniquement pour l'évangéliser non pour admirer sa civilisation, encore moins pour en faire la propagande en Europe. Peu importe que la grandeur de la civilisation chinoise consiste dans le travail des philosophes et des moralistes des divers États, que cette civilisation soit une œuvre perpétuellement perfectionnée et moins homogène que toutes les autres. Le Christianisme a comme principe de ne jamais consentir que, hors de lui, il y ait encore d'autres vérités qui existent, quelle que soit leur valeur, puisque cette religion est faite pour l'emporter sur toutes les autres. C'est pour cette raison que les Dominicains ont soutenu que leur cause était juste et reproché aux Jésuites leur trahison envers la religion. Les pauvres Jésuites, fous de douleur d'être traités par l'Empereur, à cause des disputes entre leurs confrères, comme des gens qui ne méritent pas sa considération, en Europe accusés d'être athées et traîtres à l'Église chrétienne, ne savaient vraiment que faire. Mais ils voulaient encore soutenir leur cause et continuer la lutte.

---

[1] *Mémoires* du Duc de Saint-Simon, t. XVI, p. 133.

Dire du bien des Chinois était toujours leur préoccupation : ce peuple civilisé possède une morale excellente et sublime qui pourrait être considérée comme un bon modèle pour les autres peuples. Quand à la religion des Chinois, le terme Chang-ti dans le Che King dans le Chou King et que Confucius lui-même répétait si souvent, était en tous points conforme au Dieu Chrétien. Puisque l'univers est un et qu'il n'y a qu'un seul Dieu, comment voulait-on que ces hommes fussent des idolâtres lorsqu'ils avouaient qu'un seul Dieu existe !

A travers toutes ces querelles, la Chine tirait beaucoup de profits. Elle était bien connue en Europe grâce à la propagande des Jésuites. Mais il faut avouer qu'au point de vue de leur qualité de prêtres, ils n'avaient pas bien rempli les devoirs envers l'Église. Ils sont devenus, chose assez curieuse, philosophes chinois ayant des idées laïques tout en étant religieux.

II. — Examen des meilleurs ouvrages

p.25 Les ouvrages parus en France à cette époque furent nombreux. Il y en eut quelques-uns qui ont une importance capitale tant dans le domaine littéraire que dans le domaine historique parmi lesquels nous citons : *Les Mémoires sur l'État présent de la Chine* (1696) et *Lettres sur les cérémonies de la*

Chine (1700), de Louis le Comte[1], *Les lettres édifiantes et curieuses* (1702) écrites par les missionnaires de la Compagnie de Jésus et les *Descriptions de la Chine*, *etc.* (1735) du P. Du Halde.

Louis Le Comte, savant et astronome français, séjourna assez longtemps à la cour de Pékin. Parmi les missionnaires fonctionnaires auprès de l'empereur K'anghi, nul n'avait fait plus que lui de voyages dans les provinces de l'Empire. Mais les besoins des Missions engagèrent ses supérieurs à le renvoyer en Europe ; d'abord à Rome où il instruisit le Pape de l'état des choses et ensuite en France où il fut nommé confesseur de la Duchesse de Bourgogne. Ses mémoires, parus en 1696, eurent un grand succès et bientôt plusieurs éditions. C'était l'époque la plus âpre des querelles religieuses. Et les *Cérémonies de la Chine* complétèrent sa gloire et provoquèrent un grand bruit. Ces ouvrages intéressants et instructifs sur les choses de l'Extrême-Orient furent reconnus aussitôt publiquement comme les meilleures sources sur la Chine ; et c'est justement à cause de cela que l'auteur fut accusé d'exalter beaucoup trop ce peuple, lequel d'après les Mémoires de Le Comte[2] « avait conservé pendant deux mille ans la connaissance du vrai Dieu et avait sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers » et enfin « c'est le Chinois, dit-il, qui avait pratiqué les plus pures leçons de morale tandis que le reste de la terre était dans l'erreur et la corruption ». Ces idées qu'il a soutenu dans

[1] Son nom trouvé dans les livres chinois est Li Ming et son surnom Fou-tchiou.

[2] On trouve ainsi le passage suivant dans le livre de Huc, t. III, p. 270.

ses divers écrits se trouvent particulièrement dans sa lettre au Duc de Maine [1].

Cette façon de plaider la cause de la morale chinoise ne plaisait guère au Supérieur du « Séminaire des Missions Étrangères » à Paris, qui jugea à propos de déférer ces livres à Rome et à la Faculté de théologie de Paris le 1er Juillet 1700. Ces écrits après avoir été examinés par les huit p.26 députés, désignés particulièrement pour cette affaire, furent censurés par la Faculté le 18 Octobre [2]. Il en fut de même bien entendu du côté du Pape [3], à Rome, malgré les éclaircissements sur les points censurés par ses confrères, malgré ses propres sollicitations. Le Comte attendit vainement d'être entendu devant la Congrégation comme il l'avait demandé. Il fit donc des efforts sans résultat contre le parti-pris et les idées préconçues de ses adversaires. Lui, mathématicien de l'Empereur de Chine, spécialiste de la langue chinoise et longtemps missionnaire en Extrême-Orient, écrit des choses que les gens qui ne connaissaient pas la Chine jugèrent fausses et mensongères. On lut ses ouvrages, on les conjectura scandaleux, alors on les condamna comme si les éloges des vertus d'un autre peuple, dont l'auteur eut l'idée d'enseigner le bilan aux Européens, avaient quelque chose d'horrible et d'immonde, susceptible d'outrager les bonnes mœurs. D'après ces juges, ces Chinois, tels que les décrivent les voyageurs du temps, petits, laids, au visage jaune avec un nez en accent circonflexe à l'envers, prenant le thé avec de petites

---

[1] Lettre à Monsieur le Duc de Maine sur les cérémonies de la Chine — 1700 — voir également la biographie universelle, au mot Le Comte.
[2] Voir *L'Orient dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècles,* par Pierre Martino, Paris, 1906, p. 126-128.
[3] Censure du Pape en 1704.

tasses, ne doivent jamais être bons et vertueux. Ils ne veulent pas qu'ils soient ainsi. Celui qui ose les représenter autrement est impardonnable, peu importe que ce soit la réalité.

Le Comte avait certainement tort de ne pas suivre le goût de ses contemporains. Il avait comme défaut — aux yeux de ses adversaires — non seulement de peindre la vraie physionomie morale des Chinois, mais encore d'avoir l'audace de critiquer, avec dédain et ironie, le mauvais goût des lecteurs lorsqu'ils se trouvaient en présence d'un livre de voyages dans de lointains pays ; pour lesquels, dit-il dans ses *Mémoires* : « Si on ne les réveille pas des aventures inouïes et des prodiges continuels, ils s'endorment sur les histoires les mieux écrites et les plus raisonnables : de sorte que pour leur plaire, il faudrait ce semble, faire des peuples d'une nouvelle espèce et créer exprès pour eux un nouveau monde ». Et ensuite, il faisait des reproches sévères, d'ailleurs très justes, aux voyageurs de décrire leur impression de voyage sans avoir une méthode pour étudier le pays où ils viennent de mettre les pieds. Il montrait quel ridicule il y a quand on enseigne aux autres des choses qu'on ignore soi-même.

> p.27 « A peine sont-ils débarqués qu'ils courent de toutes parts, comme des gens affamés ramasser avec avidité tout ce qui se présente et charger indifféremment leur recueils des contes publics et des discours populaires. Ce qui aurait fait dire fort plaisamment à un Espagnol qu'un certain auteur, au lieu d'intituler son livre : Relation de ce qu'il y a de plus considérable dans le nouveau Monde, eût beaucoup mieux fait de lui donner

> pour titre : Relation de ce que toute la canaille des Indes, les Mores, les Cafres, les Esclaves, etc... m'ont fidèlement rapporté dans les entretiens que j'ai eus régulièrement avec eux.

Dans ses Mémoires, Le Comte expose à ses amis de France tout ce qu'il avait vu au cours de ses voyages dans l'Empire chinois de Canton à Hang Tcheou, du Chan-Si à Pékin et il les informa de la vie qu'il menait auprès de ses confrères à la Cour (t. I, p. 66, t. II, p. 4-303) en un mot, la vie des Princes et des Bourgeois jusqu'à celle des campagnes (t. I, p. 287 ; t. II, p. 256 etc.). Et dans *Les Cérémonies de la Chine*, il parlait un peu particulièrement de ce que le titre comporte, c'est-à-dire le culte des ancêtres, celui des philosophes. A la manière de ses confrères, il y soutenait que c'est simplement du respect et de la reconnaissance envers les anciens, qu'il n'y a pas du tout de superstitions.

Enfin, ses descriptions de la Chine, dans tous les détails, sont assez exactes. On y trouve certains points qui sembleraient être inventés ou exagérés. C'est la traduction des livres ou des discours des Chinois. Mais dans la traduction, il est toujours permis au traducteur de bien interpréter une langue étrangère. Cela est même indispensable si on veut obtenir une œuvre ayant un haut intérêt littéraire. Cette méthode n'est pas moins pratiquée aujourd'hui par de bons traducteurs quand ils veulent faire ressortir davantage le génie et la beauté d'une autre langue dans la leur, et faire sentir son charme et son harmonie dans la transcription. Ce n'est donc pas une invention ou une exagération. C'est même la condition essentielle pour bien

traduire, au surplus, on y appréciait la technique et la recherche patiente des termes propres de l'écrivain. D'ailleurs sur ce point, Le Comte a dit lui-même dans l'avertissement de ses Mémoires :

> « Quelques-uns ont cru que les discours que font les Chinois dans mes Mémoires sont plus de mon invention que de la leur : je suis bien aise qu'on sache qu'en ce point comme en tous les autres, j'ai tâché de dire exactement la vérité. Ce sont pour l'ordinaire de pures versions et si je n'y conserve pas toujours le style serré et obscur des Chinois, ce p.28 n'est que pour tâcher de faire mieux sentir en notre langue toute la force et toute la délicatesse que j'ai moi-même senties dans la leur.

Voilà une méthode pratique pour la traduction du chinois en Français que tout le monde doit suivre. Le style serré et obscur dans un texte chinois tout comme dans le texte latin exige beaucoup d'intelligence et d'érudition pour le comprendre à fond. Le Comte dans ses traductions a souvent transmis le sens général du texte entier, et non mot à mot.

C'est ainsi que dans les *Mémoires sur l'état présent de la Chine,* Tome I, p. 85, l'édit rendu par l'empereur à la mort du P. Verbiest se trouve rapporté de la façon suivante :

> « Je considère sérieusement en moi-même, que le Père Ferdinand Verbiest a quitté de son propre mouvement l'Europe pour venir dans mon Empire et qu'il a passé une grande partie de sa vie à mon service. Je lui dois rendre ce témoignage, que durant tout le temps qu'il a pris soin des Mathématiques, jamais les prédictions ne

se sont trouvées fausses ; elles ont toujours été conformes au mouvement du Ciel. Outre cela, bien loin de négliger l'exécution de mes ordres, il a paru en toutes choses exact, diligent, fidèle et constant dans le travail jusqu'à la fin de son ouvrage, et toujours égal à lui-même. Dès que j'ai appris sa maladie, je lui ai envoyé mon Médecin, mais quand j'ai su que le sommeil de la mort l'a enfin séparé de nous, mon cœur a été blessé d'un vive douleur. J'envoie deux cents écus d'or et plusieurs pièces de soie pour contribuer à la dépense de ses obsèques, et que je veux que cet édit soit un témoignage public de la sincère affection que je lui porte.

Or le texte de l'édit, inséré dans le *Recueil des Edits de K'ang-hi,* page 17, peut se traduire comme suit :

« DECRET :

Moi, empereur, considérant que Verbiest, venu d'une contrée lointaine, a rendu des services depuis de longues années pour l'organisation du calendrier conformément aux données astronomiques et la surveillance de la fabrique de canons dans l'intérêt des opérations militaires, qu'il s'est acquitté de ses fonctions avec une activité, un zèle et une attention sans défaillance, que son caractère était d'une sincérité sans mélange, sans changement du début à la fin de sa carrière, je n'ai cessé de me louer de lui. Ayant appris qu'il était malade au lit, j'espérais encore que les soins médicaux le rétabliraient et que sa guérison était

> possible. p.29 Maintenant sa mort soudaine me donne une émotion profonde. Je fais don spécialement de deux cents onces d'argent et de dix pièces de satin supérieur pour témoigner mon regret tout particulier pour la mémoire de ce sujet venu de loin. Décret spécial.

Ce que nous reprochons à Le Comte, comme nous avons déjà fait à ses confrères, c'est l'inexactitude de ses écrits quand il est question de la religion. Il voulait que l'estime de l'Empereur pour les missionnaires signifiât qu'il avait l'idée de favoriser le catholicisme, selon l'expression de Le Comte : « pour payer les services que ces pères tâchent de lui rendre » [1]. On sait que les adversaires des Jésuites guettaient toujours en silence leurs gestes dans l'espoir de saisir un mot ou une phrase comme document pour les attaquer. C'est ainsi que M. Cousin, dans le *Journal du Lundi* 21 Janvier 1697, insérait un article contre eux au sujet du dernier écrit du P. Verbiest :

> « Le P. Verbiest étant à l'extrémité de la vie, laissa un écrit pour lui être présenté, (à l'empereur) : « Je meurs content puisque j'ai employé tous les moments de ma vie au service de votre Majesté. »
>
> « L'auteur, dit Le Comte, passe sous silence tout ce qui suit, touchant les vues que ce Père avait dans le service de ce Prince et ajoute ensuite cette réflexion : Les deux apôtres qui moururent à Rome n'en auraient pas pu dire autant à Néron ».

[1] *Mémoires*, avertissement.

Le Comte, avec raison, reprochait à M. Cousin de n'avoir pas été de bonne foi dans l'extrait, de manquer de charité dans la réflexion en comparant K'anghi, le protecteur déclaré des missionnaires, avec Néron, le plus cruel persécuteur des Chrétiens. Pour prouver cette calomnie, il complétait ainsi le texte du P. Verbiest :

> «.... Mais je la prie (Sa majesté) très humblement de se souvenir après ma mort, qu'en tout ce que j'ai fait, je n'ai eu d'autre vue que de procurer en la personne du plus grand Prince de l'Orient, un Protecteur à la plus Sainte Religion de l'Univers. [1]

En réalité cette traduction de Le Comte n'est pas plus vraie que le texte tronqué de M. Cousin, qui est absolument faux, publié dans l'idée de polémique contre les missionnaires. Nous jugeons nécessaire d'en donner p.30 une nouvelle traduction d'après le texte chinois intitulé *Hi-Chao-Ting-Ngan ;* cela veut dire : Les Édits de Kanghi.

> « Le Président du Tribunal de l'Astronomie, chargé de la confection du calendrier avec les titres d'Attaché de première classe au Ministère des Travaux Publics et de Mandarin de deuxième classe.
>
> « Votre sujet respectueux Nan-Houai-Jen (Verbiest) présente ce Mémoire, profondément reconnaissant pour la haute et profonde bienveillance du Prince, à l'instant de mourir où le chant de l'oiseau [2] devient triste, je prie

[1] *Mémoires,* t. I, p. 75.
[2] Image littéraire chinoise.

humblement votre majesté de jeter les regards sur ce qui suit :

Si votre sujet Verbiest, lettré d'Occident, depuis ses premières années, élevé dans la modestie et le respect, est venu de si loin, c'est dans une intention [1] que votre Majesté connaît parfaitement, et que je n'ose développer. Pour ses faibles connaissances dans l'Astronomie, il a eu l'honneur pendant les années de Chun-tche d'être appelé à Pékin par Che-tsou-Tchang-Hoang-ti [2] où il fut nourri pendant plusieurs années par l'ordre de l'Empereur. J'ai rendu de modestes services dans la confection du Calendrier et j'ai reçu en retour plus que je ne méritais avec les titres du Président etc..., malgré mes refus qui n'ont pas été agréés par Sa Majesté. Peu de temps après j'ai eu le titre d'Attaché de première classe etc... par une faveur extraordinaire et une accumulation sans fin, et de plus, j'ai été honoré de tant de bienfaits qu'il serait impossible de les énumérer jusqu'au bout.

Quand j'ai réfléchi au peu de services que j'ai rendus depuis trente ans, il me semble que votre Majesté a été bien mal payée de ses bienfaits. Je reçois la nouvelle que sa Majesté l'Impératrice douairière est montée au ciel et que votre Majesté montre la sincérité de son affection filiale par un deuil et une affection qui dépassent la nature. La maladie m'a empêché de me

---

[1] Voilà la finesse du P. Verbiest. En Chine, on fait comprendre à un Supérieur ce qu'on sollicite de lui, mais on ne le dit jamais manifestement.

[2] Titre posthume de Chun Tche.

> rendre au Palais pour prendre le deuil, j'en ai éprouvé un profond regret et un cuisant chagrin. Atteint d'une maladie incurable, j'attends la mort d'un jour à l'autre, et viens maintenant faire mes adieux à votre Majesté. Je ne puis m'empêcher de me comparer à un animal domestique dévoué à son Maître, et sur mon lit je me prosterne en signe de reconnaissance pour les bontés de votre Majesté. Je ne puis retenir mes larmes, ma p.31 gratitude est extrême, c'est ainsi que je présente avec respect le présent mémoire.

Voila ce que contient réellement ce Mémoire du P. Verbiest, qui a été l'objet des discussions à travers les siècles.

Il semble qu'en parlant des écrits de Le Comte, nous ayons oublié les « Lettres édifiantes par les missionnaires » et les Descriptions du P. du Halde.

Des lettres édifiantes, la plus ancienne date de 1545 : c'est une lettre de François Xavier ; la collection véritable commence en 1702 jusqu'en 1776. Puisqu'il y eut en tout 34 volumes et une autre réédition en 24 volumes. (1878) il est difficile de parler sur l'ensemble de ces lettres. De même pour le livre du P. du Halde qui est aussi riche de détails sur les Chinois que les Lettres édifiantes, mais du Halde a mis plus d'ordre dans son livre que les Lettres édifiantes n'en possèdent ; c'est parce que du Halde a ajouté aux mémoires de ses confrères le soin de les classer pour former en 4 volumes qui furent dès lors considérés comme la meilleure description de la Chine qu'on ait dans le monde.

CHAPITRE TROISIÈME

LA CHINE D'APRÈS LES VOYAGEURS : MISSIONNAIRES ET LAÏQUES.

@

p.32 Au XVIIe et au XVIIIe siècle, les missionnaires français en Chine étaient assez nombreux ; y vinrent au surplus des voyageurs laïques, qui étaient presque tous embarqués sur des navires marchands. Parmi ces voyageurs laïques, quelque grand que fût le nombre de ceux des autres pays, on trouvait très peu de Français [1]. Ce n'est sûrement pas la difficulté du voyage qui les retenait ; de même « la seule curiosité et la passion d'apprendre » comme dit Thévenot en 1684 dans son « Voyage » ne nous paraissent pas des raisons suffisantes pour les autres voyageurs de différents pays, qui ont quitté leur patrie pour aller dans des contrées lointaines.

Pour avoir, aujourd'hui, une opinion assez juste sur les œuvres de ces voyageurs, aussi bien missionnaires que laïques, l'important est de chercher dans leurs œuvres mêmes les motifs pour lesquels ils ont entrepris des randonnées aux confins de l'Asie, afin de pénétrer leur psychologie pour juger ce qu'ils disent de vrai et de faux.

---

[1] Voltaire rapporte dans *Le Siècle de Louis XIV,* t. II, p. 257 (édition de Garnier Frères), qu'un bourgmestre de Middelbourg nommé Hulde, guidé par sa seule curiosité, alla en Chine vers l'an 1700. Il apprit si parfaitement la langue qu'on le prenait pour un chinois. Enfin il sut parvenir au grade de Mandarin et revint ensuite en Europe avec un recueil de trente années d'observations ; elles ont été perdues dans un naufrage : c'est peut-être, dit Voltaire, la plus grande perte qu'ait faite la république des lettres.

Les missionnaires, les uns à cause de leur vocation religieuse, et les autres en qualité de mathématiciens, d'astronomes pour la plupart, se p.33 rendirent en Chine, soit sur l'ordre de leur Mission, soit sur l'ordre du roi Louis XIV, dans l'unique but de répandre la foi chrétienne. Ce dernier cas fut celui des Pères Louis le Comte, Fontaney, Bouvet, Gerbillon et Visdelou. Ils traversèrent d'abord le Siam, puis se dirigèrent vers le Nord. C'est ainsi qu'ils voyagèrent à travers une grande partie de la Chine. Après avoir longtemps séjourné à la cour de Pékin, ils entrèrent souvent en contact avec la société. Ce qui leur permit tout de même d'avoir une vue assez générale sur l'ensemble de la civilisation : en prêtres, ils ont vu ce qui s'est passé chez le peuple, en fonctionnaires, ils ont observé la finesse et la noblesse chinoise chez les aristocrates. Cette double occupation occasionna souvent des difficultés ; ce qui explique bien comment ils n'eurent pas le temps de faire un livre complet sur un sujet. C'est ainsi qu'on leur reproche souvent leurs ouvrages qui sont, cela est vrai, une collection de notes qu'ils ont rangées tant bien que mal, sans méthode, dont les sujets sont les plus divers. Ils ne les traitent point comme des réductions régulières et complètes ; on pourrait presque donner tout ce qu'ils ont publié durant deux siècles sous le même titre : « Ce qui concerne l'empire Chinois ». Ce sont pour ainsi dire des mémoires qui peuvent servir à d'autres pour les classer en différents livres [1] sur la Chine à titre documentaire.

---

[1] C'est avec cette méthode que l'abbé Prévost a fait l'« *Histoire Générale des voyages* » en 1749, dont la partie concernant les voyages faits par les Européens en Chine est prise dans les documents des missionnaires.

Parmi les livres des Missionnaires, après les « Mémoires » du P. Louis le Comte, les écrits du P. Gaubil sont très utiles. Il fit le voyage de Chine en 1721 avec le P. Jacquet. Une grande partie de son journal a été publiée dans le recueil du P. Etienne Souciet [1]. On y trouve divers extraits des auteurs chinois, concernant leur astronomie, leur histoire etc., illustrées par les notes du P. Gaubil, qui a pris soin d'expliquer les termes et d'éclaircir la géographie de Marco-Polo, de Rubruquis et de plusieurs autres voyageurs en Tartarie, au Thibet et en Chine. Aucun missionnaire n'avait eu l'idée de cette entreprise avant lui, et n'aurait été capable d'y réussir. Il faut ajouter de même que le P. A. de Rhodes [2] avait bien écrit ses voyages et que l'ouvrage du P. Philippe Avril [3] a été aussi beaucoup lu ; il y en a encore bien d'autres. Mais tout p.34 cela ne peut pas dépasser la valeur du P. Gaubil, parce qu'il avait une intelligence remarquable, connaissait à fond la langue parlée et littéraire de la Chine, et savait chercher les sources dans l'histoire même du pays pour confronter ce qu'il avait vu de ses propres yeux.

Le siècle de Louis XIV a été l'un des plus brillants dans l'Histoire de la France, de même que l'époque de K'anghi a été la plus remarquable dans l'histoire de la Chine moderne. Les deux monarques protecteurs des belles-lettres et des Arts, méritent bien les éloges des Jésuites, qui trouvent en eux bien des ressemblances étonnantes. Ayant le même caractère inflexible et un goût marqué pour la philosophie et la littérature, Louis XIV et

---

[1] *D'observations mathématiques géographiques,* etc... publiées par le P. E. Souchet, Paris chez Rollin, 1729.

[2] *Divers voyages de la Chine et autres royaumes de l'Orient,* par Alexandre de Rhodes, 1682.

[3] *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie*, 1692.

K'anghi avaient une mutuelle estime l'un pour l'autre. La manifestation de l'amitié qu'avaient ces deux grands princes a favorisé les relations de la France avec la Chine, et a fondé la tradition du libre échange beaucoup plus dans les sciences et dans les arts que dans la diplomatie. L'intérêt de la France était, d'une part, de répandre en Chine par ses missionnaires l'utilité des sciences de l'occident, et par contre, celui de la Chine était de charger ces missionnaires, à leur retour, de faire connaître aux écrivains français les idées philosophiques de Confucius, de Lao-tseu, de Tchouang-Tseu etc. Il est indiscutablement vrai que ces idées laïques chinoises une fois importées, ont exercé une influence sur les philosophes du XVIIIe siècle, qui prêchèrent la « religion naturelle », grâce à laquelle la pensée française a admis des réformes, et s'est peu à peu détachée des traditions religieuses.

Les missionnaires, en général, avaient la bonne intention de ne prendre que le bien chez le peuple chinois, mais, pour ne pas critiquer trop manifestement leurs pays, ils avaient l'adresse d'exagérer un peu ce qu'ils faisaient de louanges à la Chine. Ils n'avaient pas prévu que ces louanges pourraient tourner en mal contre eux. Lorsque les discussions sur les cérémonies éclatèrent, les Jésuites ne purent contredire ce qu'ils avaient soutenu de la loi chinoise fondée sur la tolérance ; pourtant leurs actes ne furent plus tolérés par K'anghi. Néanmoins ils eurent toute raison de dire que les Chinois sont civilisés, que les mœurs chinoises sont fondées sur l'honneur d'autrui et les affections d'une vie collective dans la famille. Quant à la religion, disaient-ils, les chinois ne sont sûrement pas catholiques de nom, mais Chang-ti est le créateur de toutes choses ; il n'a pas de forme, il

n’est nulle part, mais il est partout, donc c’est Dieu. En un mot, les missionnaires ont rendu à la France dans le domaine des Études $_{p.35}$ sinologiques des services appréciables. L’intention de leur publication fut bonne, parce qu’ils ont voulu instruire ceux qui n’ont pas le moyen de voyager, d’étudier de près une autre civilisation. Grâce à eux, les Français sont parvenus à acquérir des connaissances diverses sur la Chine.

Quant à la deuxième catégorie de voyageurs (laïques), ce sont des gens pour lesquels les aventures ont été la première cause qui les a fait se déraciner de leur propre sol. Vers le commencement du XVIIIe siècle, l’extension du commerce en Extrême Orient était déjà marquée par l’apparition des aspirations colonisatrices des pays de l’Europe. Dans les œuvres des voyageurs on trouvait en première ligne des descriptions d’une Chine dont la richesse est inouïe et dont l’immensité en territoire, l’esprit pacifiste donnent l’envie et l’occasion de profiter. Un peuple ignorant et lâche mériterait bien qu’on le traitât en maître. C’est la Chine presque foncièrement différente de celle des Jésuites. Le *Voyage autour du monde* du Docteur Jean François Gemelli Careri a eu plusieurs fois les honneurs de la réimpression en Italie. En Angleterre, il a été de même pour l’Amiral Anson [1] qui a été traduit et lu dans l’Europe entière. En France, Le Gentil [2] a obtenu une grande faveur auprès du public par son « Voyage ». Ces voyageurs dont la mentalité est absolument la même, ont exposé des thèses analogues. Mais

---

[1] *Le Voyage de l’Amiral Anson*, 1745, traduction française pas Elie de Joncourt, revue par l’abbé de Gua de Malois ; Paris, 1750.

[2] *Voyage autour du Monde*, par Le Gentil, 1731.

pour le public c'était de la nouveauté, parce que le style en est facile, plutôt banal, une espèce de « lecture pour tous ».

Les voyageurs, fraîchement descendus dans un pays, ont recueilli de ci, de là, partout avec empressement, des récits racontés par les gens qu'ils ont rencontrés. Et leurs soi-disant « Études de mœurs » ne sont autre chose que celles qu'ils ont ramassées dans les bas-fonds. « Pour si avisés qu'ils furent, dit un auteur, les voyageurs à cette époque ne pouvaient vraiment comprendre des gens qu'ils entrevoyaient à peine, et dont ils savaient aussi peu la langue que ceux-ci ne connaissaient la leur ». C'étaient donc là de fort mauvaises conditions pour bien observer. Il en résulte qu'ils voulaient à tout prix, donner une signification précise ou un sens spécial de leur invention à une chose ou un fait auxquels ils n'avaient rien compris. Et par dessus le marché, ils aimaient souvent se faire passer pour des savants et à saisir une scène de vie particulière pour p.36
l'appliquer à toutes les contrées d'une Chine immense qu'ils n'ont point parcourue :

> « Qu'un vaisseau européen abordât à un port de la Chine et y passât quelques mois, aussitôt les gens de l'équipage recueillaient avec avidité et jetaient sur le papier non seulement ce qui s'offrait à leurs yeux, mais encore tout ce qu'ils pouvaient ramasser dans les entretiens qu'ils avaient avec une populace assez peu instruite. De retour dans leur patrie, ils s'applaudissaient de leurs découvertes ; et c'est sur des

> mémoires si peu fidèles qu'ils composaient leurs relations... [1].

Evidemment, Le Gentil était un des auteurs qui avaient écrit leurs mémoires de cette façon. Les Chinois dépeints par lui sont des hommes très polis, mais très faux, qui ne songent qu'à vous tromper. Il parlait quelquefois de leurs manières ridicules et de leur lâcheté. Comme ses collègues d'autre nations, il se plaignit d'être dupe des marchands des ports maritimes de la Chine. Il leur reprochait d'être malhonnêtes et de ne penser qu'à gagner de l'argent ; alors que lui il a oublié dans quel but il s'était embarqué pour aller si loin et dans quelles conditions il était forcé d'avoir des relations avec ces gens qu'il détestait. Ces descriptions des Chinois peu favorablement tracées par Le Gentil ainsi que les autres voyageurs, bien qu'elles aient été corrigées par des écrivains scrupuleux, n'en causèrent pas moins, chez les lecteurs une prédisposition ; même jusqu'à présent, le peuple en a conservé encore l'habitude de ridiculiser les Chinois. Ayant peu de connaissance sur la Chine, Le Gentil était vraiment audacieux de faire des critiques très personnelles. Il dit notamment, à propos de la langue chinoise, « qu'il n'y a aucune langue qui soit plus pauvre en expression », que la peinture est exécutée par des mains « qui ne savent point mélanger les ombres d'un tableau, ni mêler ou adoucir les couleurs », et que « la sculpture n'a ni ordre ni proportion » etc. En outre, notre voyageur juge la philosophie ainsi :

> « La philosophie chinoise ne mérite point non plus, à mon avis, tous les éloges que certains auteurs lui

---

[1] *Description de la Chine, etc.* Du Halde, *Préface.*

> donnent. Elle n'a rien d'extraordinaire, et que de peuples moins policés que les Chinois n'eussent pu facilement imaginer.

A son avis, encore, il est extraordinaire que les Chinois aient préféré la mort plutôt que d'accepter de se faire couper les cheveux à la manière $_{p.37}$ des Mandchous, parce qu'ils sont, dit-il, superstitieux. Alors qu'il n'avait pas compris que c'est à cause de l'amour pour la patrie et la fierté nationale que les Chinois n'ont pas voulu accepter de suivre la mode des Mandchous. Chose plus singulière encore, l'auteur a vu dans un temple, vingt-quatre statues de bronze doré, qui représentent d'après lui, vingt-quatre philosophes, anciens disciples de Confucius [1].

Les récits continuèrent et quelques-uns rappellent les romans feuilletons. Il habitait dans un pagode assez longtemps et était avec les prêtres boudhistes en bons termes. Pour récompenser cette hospitalité et cette amitié, voici ce qu'il imagine devoir s'être passé dans ce temple et comment il juge ces bonzes.

> « Nous avons souvent visité les bonzes de cette pagode, et ils nous ont toujours reçu avec plaisir. On peut entrer dans leurs temples en toute liberté. Néanmoins il ne faut pas chercher à satisfaire entièrement sa curiosité, ni entrer dans les appartements où ils ne vous introduisent pas eux-mêmes, souvent lorsqu'on est mal accompagné ; car, les bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit

---

[1] *Voyage* par le Gentil, t. 2, p. 125. Il est absolument impossible que dans un temple bouddhique, culte religieux d'origine hindoue, introduit en Chine cinq siècles après la mort de Confucius, on place les statues de ses disciples. Du reste on en compte communément soixante-douze, mais pas vingt-quatre.

> sous des peines rigoureuses, et qui en gardent souvent dans des lieux secrets, pourraient, dans la crainte d'être accusés, se venger d'une curiosité trop indiscrète [1].

C'est par haine contre une religion qui n'est pas la sienne que Le Gentil ridiculise les bonzes sans preuve ni raison. Comme le goût des lectures de récits exotiques était très vif au XVIII[e] siècle, le public a dû accueillir chaleureusement les livres de voyages qui les divertiraient par des racontars. Il est évident que les esprits cultivés ne crurent pas à ces choses futiles dont ils n'avaient aucun profit à tirer. Mais le peuple ne pouvait pas ne pas se laisser influencer par cette sorte de contes. C'est ainsi que se formèrent deux conceptions différentes sur la Chine dans des esprits différents ; l'une est celle de la Chine plus civilisée peut-être encore que l'Europe, dans le domaine de la philosophie ; c'est la Chine des érudits présentée par les missionnaires ; l'autre est celle de la Chine absolument barbare ou ridicule ; c'est la Chine dépeinte au public par des voyageurs laïques et commerçants.



---

[1] *Livre cité,* t. 2, p. 175. Ici, c'est manifestement un des récits tirés des contes ou des chansons populaires ; car, en Chine, il existe cette sorte de contes sur les amours des prêtres comme dans tous les pays.

CHAPITRE QUATRIÈME

HISTOIRE DE LA CHINE

Les différents ouvrages parus en France sur l'Histoire de la Chine
Traductions et Compilations, et Ouvrages originaux

@

p.38 Pour comprendre le sens de ce qui s'offre aux yeux, ou de ce qui se passe dans la vie quotidienne, lorsqu'on se trouve dans un pays étranger, il est indispensable d'étendre ses efforts pour connaître, tout d'abord, son histoire. En effet, l'histoire d'un pays a un lien étroit avec la vie sociale de ses habitants.

Mais pour entreprendre des études historiques, le goût du travail ne suffit pas ; la méthode et les enseignements donnés par les grands maîtres fournissent beaucoup plus de précisions à des recherches trop vastes et embrouillées. Fourmont après des années de travail et d'études chinoises a dit ceci de l'histoire de la Chine :

« *Les Annales Chinoises* ne sont pas de ces lambeaux d'histoires épars ça et là, et à rejoindre à la façon des histoires Latines et Grecques : c'est 150 volumes au moins qui, sans la plus petite interruption, présentent de suite 22 familles et toutes ont régné 3, 4, 8, 10 siècles, etc... » [1]. Les missionnaires, comme nous l'avons dit, les uns hauts dignitaires à la cour de Pékin, les autres présidents ou fonctionnaires dans les tribunaux de mathématiques et d'astronomie étaient bien placés

---

[1] *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples,* par Fourmont, 1735.

pour avoir des relations avec toute l'élite de l'Empire ; entre autres, les académiciens p.39 (Han-lin) par exemple. Ils avaient donc les occasions d'enrichir leurs connaissances dans les belles-lettres si tel était leur désir.

En France, dès le début du XVIIe siècle, l'une des tendances de la littérature fut bien l'introduction de l'exotisme dans les œuvres des romanciers, des conteurs et des dramaturges. Mais malgré le nombre des ouvrages parus dans ce genre, bien peu d'écrivains avaient réellement vu les pays dont ils parlaient. Leur unique source d'information vient assurément des relations des missionnaires et des voyageurs ; relations qui n'avaient souvent aucun fondement et qui marquait une prédilection pour les sujets futiles et sans importance. Les écrivains, pour mettre de l'hyperbole dans leurs récits, se contentaient d'y ajouter comme véritable ce qui pouvait sortir de leur imagination. Ce qui fait que tout les récits qu'ils ont écrit sur les pays étrangers soi-disant authentiques, portaient le caractère des fables extravagantes. Ainsi une petite ville de Chine, dit Michel Baudier, a « de diamètre ou de longueur ce qu'un homme à cheval peut faire en un jour et sa longueur est la moitié de cela ».

Vers la fin du XVIIe siècle, en raison du développement des relations avec l'Extrême Orient, l'esprit cultivé eut déjà son opinion faite d'après les récits des missionnaires. On se rendit compte de la fantaisie dans les récits de bien des écrivains, qui décrivaient de créatures étranges qui ne sont faites ni sur leur propre modèle, ni sur celui des autres et qui ne sont que des espèces humaines conjoncturales sortant de leur esprit. Il devint tout naturel que les écrits des missionnaires sur les chinois

eussent plus de succès et fussent plus lus et appréciés par les intellectuels français. Il va sans dire que ces missionnaires eurent leur méthode de travail et leur but à atteindre. Ce but fut d'obtenir la sympathie des Européens pour les Chinois chez qui ils comptaient répandre l'Évangile. Ainsi, ils furent obligés de dire beaucoup de bien des Chinois auprès desquels, ils avaient leurs propres intérêts à défendre. C'est d'ailleurs toujours dans cette même intention qu'ils parlaient des Chinois avec admiration. Le mot de stratagème nous semble un peu fort ; mais c'est bien une bonne méthode, dans la grande collection des *Lettres Édifiantes, «* d'entretenir l'estime qu'on a conçue pour cette nation et d'augmenter le zèle de ceux qui s'intéressent à la conversion d'une peuple si policé et si raisonnable ».

Les *Lettres Édifiantes* étaient une revue encyclopédique sur la Chine ; il y avait aussi d'autres voies de publicité. Mais une civilisation tant vantée par des lettres ne suffisait pas ; elle devait avoir des preuves incontestables $_{\text{p.40}}$ et des faits reconnus. Leur confirmation ne consiste pas comme le pensent certains voyageurs à répandre un tas d'anecdotes où l'on amplifie dans un sens moral selon la manière de penser d'un Européen, mais d'étaler aux yeux de ceux qui cherchent à le savoir comment et pourquoi un peuple peut acquérir réellement l'estime des missionnaires qui ont voulu opiniâtrement qu'on partageât leur appréciation et leur admiration. Les documents sont là. Ces histoires vieilles de quatre mille ans ne sont point quelque chose de fabuleux. Il s'agit de les montrer en traduction. Ces monuments inébranlables démontrent que quelque peu une

étonnante civilisation pour effacer les doutes et pour confirmer la vérité de leurs écrits.

L'histoire qui a été traduite fut celle du P. Martini, Supérieur de la Mission à Hang-Tcheou. Il avait fait, en se servant comme bases des anciennes cartes chinoises, un atlas de la Chine, et la description qui s'y trouve, suivant toute apparence fut tirée du Kouang Yu Ky. On y remarque également un opuscule de Golius sur le Catai. Ce texte a été inséré sans les cartes dans le deuxième tome de la collection de Thévenot en 1659 sur « l'Histoire de la Chine », dont la première partie a été traduite en français par l'Abbé Pelletier en 1692.

C'est un des premiers ouvrages imprimés en Europe dans lequel on ait gravé des caractères chinois, et il a été longtemps le seul ouvrage traduit du chinois [1]. Le P. Du Halde, dans la première partie de ses fastes, n'a donné autre chose que la traduction de l'ouvrage de Martini. « Jusqu'au P. Maillac, dit un critique moderne, on n'avait rien de mieux ni même d'aussi bon que Martini ».

En outre, de l'important ouvrage du P. Martini, il faut noter la traduction du P. Parrenin, qui, homme de sciences, a acquis l'estime de l'empereur Kanghi.

Son « Histoire de la Chine » était loin comme tant d'autres, d'être une histoire complète. C'était un petit recueil des époques

---

[1] Il est bien entendu que l'*Histoire Universelle de la Chine* du P. Alvarez Semedo publiée en Français à Lyon en 1667 est aussi un des anciens ouvrages sur l'histoire de la Chine mais cet ouvrage ne contient que des observations sur les mœurs et les coutumes des chinois, et malgré son titre, elle ne donne aucun détail sur l'histoire de la Chine, antérieur aux évènements contemporains de l'auteur.

reculées. Le mot de traduction ne nous semble pas exact ; mais c'est plutôt une version p.41 littéraire en français de l'histoire depuis Fou-hi jusqu'à l'empereur Yao [1] dont Mairan a publié un fragment.

L'Histoire complète de la Chine en traduction, à proprement parler, n'existait pas à cette époque et elle n'aurait jamais existé jusqu'à nos jours, car malgré l'érudition d'un Bouvet ou d'un Gaubil, la traduction directe leur aurait paru presque impossible tant par les allusions littéraires que par la particularité du génie de la langue chinoise. Une compilation d'après les documents tirés de bonnes sources leur semblait plus facile et plus sûre du succès. Cette méthode d'adaptation était vraiment le seul moyen pour que leur écrit fut conforme à l'esprit occidental non sans y glisser quelques lignes qui pouvaient favoriser leur propagande de la religion.

Parmi les histoires concernant l'Empire Chinois, celles du P. Gaubil eurent plus de valeur dans le domaine documentaire. « L'histoire abrégée de l'astronomie chinoise », parue en 1732, montre bien son érudition et ses minutieuses recherches dans l'étude des livres chinois. C'est un petit résumé, comme son titre l'explique bien, et qui donne seulement quelques notions sur ses travaux de science. Les dissertations qui suivent cette histoire composent le Tome II des « Observations » rédigées et publiées par le P. Etienne Souciet. En 1739, Gaubil publia l'« Histoire de

---

[1] Nous donnons ici une liste des principaux ouvrages concernant l'histoire de la Chine : l'Histoire de la Cour du roi de Chine, par Michel Baudier, 1662. Histoire des conquêtes Tartares, par d'Orléans, 1688. Histoire de la Chine, par Martini 1692. Portrait de l'empereur de Chine, par Bouvet 1697. Histoire de l'Édit de l'Empereur de la Chine, par le Gobien, 1698. L'Etat présent de La Chine, par Bouvet, 1697. Histoire de Gentgiskan, par Gaubil, 1739, etc.

Gentchiskan », ouvrage très important et très savant, dont les sources étaient tirées pour la plupart des anciens livres chinois. L'influence du P. Gaubil était tellement grande que de Guignes écrivait plus tard en 1757 au *Journal des Savants* qu'« il est le plus grand savant des missionnaires ».

Les plus précieuses histoires sur la Chine ne sont, pour nous, en aucune façon ces petits recueils en traduction ou en compilation ; mais celles qui ont été composées à neuf [1] ou les petites anecdotes semées ça et là dans les lettres des missionnaires. Les documents pourraient en effet, compléter les lacunes de ce que les historiens eux-mêmes voudraient tant savoir. Ainsi p.42 dans les « Observations » de Gaubil, nous trouvons un passage curieux mais authentique puisque lui seul a eu le privilège de savoir cette histoire d'une relation diplomatique de la Chine avec le pays des Tourgouts, d'après les mémoires du seigneur de la Cour nommé Toulichen, de qui le P. Gaubil a appris les récits en personne. Cette histoire a une portée importante dans la diplomatie de K'anghi à l'égard des Petits États aux environs de Thibet. Toulichen fut au nombre des seigneurs chinois qui, sur l'ordre de K'anghi, accompagnaient Karapoutchour dans le pays des Tourgouts. Voici l'histoire.

> « L'an 1703 Karapoutchour avec la princesse sa mère vint au Thibet pour rendre ses devoirs au Grand Lama. Dans le temps qu'il était au Thibet, Ayuki et le roi des

[1] Par exemple celles de plusieurs missionnaires européens tels que Martini et Magaillans qui furent les témoins oculaires de la fin de la dynastie des Ming et au commencement de la dynastie tartare mandchoue. — « Guerre des tartares contre la Chine », par Martini, traduction française de 1667. « Nouvelle relation de la Chine, etc.,., par Magaillans, traduction française, Paris 1688.

> Eleuths Tse Vang Raptan se brouillèrent. Karapoutchour n'osa pas s'exposer à revenir dans les États de son oncle en passant par le pays des Eleuths, il eut recours à l'empereur K'anghi. L'empereur lui donna des terres près de Kia-Yu Koan, à l'ouest du Chensi, le déclara Pei-tse ou Régale de 4e ordre. Ce fut quelque temps après, avec permission de l'empereur, Karapoutchour revint dans son pays accompagné des seigneurs chinois [1].

On croit lire ici toute une méthode de colonisation du XIXe siècle : semer des discordes en de petits États, recueillir un prince pour le faire puissant, ensuite envoyer ce prince dans son pays entouré des officiers chinois qui sont réellement les résidents ou gouverneurs ayant pour mission d'exercer les droits de protectorat. Finalement c'est sous le règne de Kienlong (1736-1795) que ces petits États des Turcs de Kachgar, d'Akson, de Yerkiyang et jusqu'aux Khasaks auront définitivement passé sous la domination chinoise.

L'histoire nationale de la Chine, Ton-Hoa-lou et d'autres, souvent rédigées sur l'ordre des empereurs, est loin d'être complète et sincère à cause des censures prises contre les auteurs. Durant les règnes de Chountche, de K'anghi, et surtout de celui de Kien-long, les procès politiques furent assez fréquents. Nombreuses les œuvres prohibées, nombreuses les têtes tombées. Les auteurs furent condamnés cruellement parce qu'ils ont été soupçonnés de mener la campagne contre le régime mandchou. Le P. Bouvet et ses compagnons, en leur qualité d'étrangers, furent considérés p.43 sinon comme hors de

[1] *Observations*..., par le P. Gaubil, p. 149.

contrôle, du moins comme n'étant pas classés au rang des Chinois qui attendaient, ce qui était vrai, le moment favorable pour chasser les Mandchous. De plus, un éminent missionnaire comme le P. Gerbillon, envoyé par Louis XIV, et maître des sciences de K'anghi eut non seulement plus d'occasions de se présenter dans la Cour, mais encore, il eut dans l'enceinte du Palais une résidence et une église construites par l'ordre de l'empereur, lesquelles furent achevées en 1702, il était pour ainsi dire toujours auprès de K'anghi.

Cette situation particulière lui permit, ainsi qu'à tous les missionnaires de la Cour, d'observer tout ce qui se passait dans la vie quotidienne du Palais, de suivre de près toutes les décisions prises pour les grands événements de l'État, et de savoir à fond la méthode avec laquelle un souverain de l'Extrême Orient pouvait gouverner un pays dont les territoires sont si immenses : de la Corée jusqu'à l'Indo-Chine, et de Formose jusqu'au Thibet. Ainsi le « Portrait historique de l'empereur de la Chine » par le P. Bouvet, enregistra tous les détails de la vie privée de K'anghi et de sa vie politique, les histoires chinoises n'en possèdent pas autant. Et « l'État présent de la Chine » du même auteur était écrit dans le même genre. Seulement dans ce dernier livre, Bouvet, malgré sa profession de charité chrétienne, donnait raison à K'anghi pour une condamnation à mort jusqu'à la neuvième génération [1] du vice-roi Ou-San-Kouei à cause de sa révolte. Ensuite il décrit avec beaucoup de précision [1] l'exemple que l'empereur donnait à ses sujets pour la sagesse et

---

[1] Le terme « neuvième génération » en Chinois est Kiou-tsou ; cela veut dire toute la parenté de la famille, nous croyons que la traduction du P. Bouvet ne convient pas tout a fait au sens chinois.

la clairvoyance, et les audiences, et les entrevues que le souverain avait avec ses sujets : Chinois, mandchous et Européens. Et les voyages et les chasses, jusqu'à la forme du gouvernement, qui est, dit le P. Bouvet, parfaitement monarchique. Il en donnait la définition :

> «...Tout s'y rapporte à un seul. Les officiers inférieurs dépendent entièrement des supérieurs. Dans une ville, c'est le gouvernement qui a seul le pouvoir de décider de toutes les affaires de cette ville ; et dans une province, c'est le vice-roi ou le gouverneur de la province [2].

Notre missionnaire ne cachait point son admiration pour cette forme de gouvernement :

> p.44 « Cette forme de gouvernement, qui de soi est très parfaite, demande que les gouvernements des villes et des provinces entre les mains desquelles reste toute l'autorité du Prince, soient des gens d'une grande probité et d'une intégrité à l'épreuve, pour ne pas se laisser corrompre et pour ne pas vendre la justice.... [3].

Le P. Bouvet, comme les autres missionnaires à la cour de Pékin, ne pouvait pas parler de quoi que ce fut dans les lettres comme dans les livres, sans y mentionner la faveur que l'empereur avait accordé à la religion chrétienne, protégée et approuvée même par les princes du sang et des grands fonctionnaires. Lors d'un entretien des PP. Fontaney et Visdelou

---

[1] *Portrait de l'empereur,* p. 35.
[2] *Livre cité*, p. 63.
[3] *Id*., p. 63-64.

avec le Prince héritier (Hoang-t'ai tze) un échange de vues les amenait à conclure que les doctrines confucéennes n'étaient non seulement point contraires à la religion chrétienne, mais qu'elles s'y accordaient à merveille avec ses principes [1] et « l'empereur K'anghi, dit Bouvet, est tout à fait dans ce sentiment et c'est là même ce qui a achevé de le disposer enfin à approuver, comme il a fait d'une manière si solennelle et si publique notre Sainte religion...

Ce que nous sommes persuadés qu'il n'aurait jamais fait, étant aussi politique qu'il est, s'il s'était seulement douté que les maximes fondamentales du Christianisme, qui est la perfection de la loi naturelle, fussent contraire à celles de la religion de son État... » N'est-ce pas ici déjà la théorie préliminaire de tous les philosophes français du XVII[e] siècle ? C'est ainsi que conclut Voltaire, que la morale est la même dans toutes les nations civilisées.

Mais toutes ces histoires concernant la Chine, quelque soit le genre, traductions, compilations, ou nouvellement faites, sont des aperçus sommaires donnant des connaissances trop partielles. Il est évident que c'est en période de préparation. Quand un grand mouvement se produit, il y a toujours une série d'événements qui marquent la tendance vers le but. Ces signes précurseurs précipitent le développement du goût d'étudier l'histoire chinoise et facilitent à d'autres écrivains d'entreprendre des travaux plus importants avec plus d'exactitude. Le P. De Maillac, confrère de Parrenin et de Bouvet, par l'ordre de l'empereur, traduit du chinois en p.45 mandchou l'Histoire de Ssema-Kouang,

[1] *Livre cité*, p. 229.

le T'ong-Kien-Kang Mou [1], il profite de cette circonstance favorable pour entreprendre une traduction française.

Cette histoire importante qui a été rédigée sous la dynastie des Song (960-1279 ap. J. C.) était un extrait des grandes Annales qui comprenait le temps écoulé jusqu'au commencement de cette dynastie. De Maillac avait fait un extrait et cet extrait de Sse-Ma-Koang, et l'on n'a publié qu'un extrait de son manuscrit. Mais d'un autre côté, il introduit dans son ouvrage beaucoup de choses étrangères au T'ong-Kien-Kang-Mou ; notamment l'histoire tout entière des dynasties des Ming et une partie des Ts'ing.

La plupart de ces missionnaires historiens sont à la fois des géographes que l'empereur a envoyé pour relever les cartes dans les provinces. Ainsi leurs écrits historiques étaient souvent une confirmation de la géographie de la Chine. Ils ont vu les différentes races dans toute la Chine, et la diversité des mœurs et des climats. Il est donc naturel que leur esprit se porte sur l'infinie variété des usages et des croyances. On trouve dans leurs écrits historiques et géographiques des réflexions de ce genre : réflexion qui font naître en France chez les philosophes l'idée sur les mœurs humaines, qui sont infiniment diverses et qu'« il y a des esprits et non pas un esprit des nations ».



[1] Quoique la traduction de cet ouvrage par Maillac soit faite avant 1750, elle ne fut publiée que vers 1770. Voir dans « *Réflexions critiques des histoires des anciens peuples* », de Fourmont, chapitre XVI qui a pour titre : Énumération de quelques écrivains chinois illustres, qui ont travaillé soit aux annales de leurs nations, soit sur l'histoire en général, il y a une notice détaillée sur Sse Ma-Koang et ses œuvres.

CHAPITRE CINQUIÈME

GÉOGRAPHIE DE LA CHINE

I. — Les nouvelles cartes de la Chine relevées sur l'ordre de K'anghi par les missionnaires

@

p.46 Ce fut sous le règne de K'anghi que les missionnaires Jésuites Régis, Bouvet, Jartoux, Fridelli, Cardoso, de Maillac, de Tartre, Bonjour, relevèrent les cartes de toute la Chine d'après la méthode européenne ; c'est-à-dire l'emploi de la triangulation et des observations astronomiques, et de celles de la déclinaison de l'aiguille aimantée. Après huit ans de dur labeur, les nouvelles cartes furent achevées. Elles furent d'abord imprimées en Chinois, ensuite reproduites en lettres latines. Ce beau monument géographique composé de quinze cartes particulières de chacune des provinces de la Chine, de la Corée en une feuille, de la Tartarie chinoise en douze feuilles, et du Thibet en neuf feuilles, fut gravé en France sous la direction du célèbre d'Anville de 1729 à 1733. Cet illustre géographe dressa lui-même les cartes générales ; et le tout forme l'Atlas de la Chine qui accompagne le grand ouvrage de Du Halde avec des explications faites par ce dernier.

Dès lors, la Chine possède les cartes de ses provinces plus précises et plus claires qu'elle n'en avait eu. Mais il ne faut pourtant pas croire, comme certains écrivains, que les Chinois

n'aient appris à connaître [1] p.47 leur pays que d'après les cartes dressées par les européens : Voilà deux siècles que la discussion dure à ce sujet. Le préjugé vient d'abord de ce qu'on ignore même que le plus vieil « Atlas Sinensis » de Martin n'est autre chose qu'une traduction et une rédaction de la grande géographie de la dynastie des Ming [2] et qu'on pousse le dédain jusqu'à l'ignorance, pour critiquer son examen, et sans savoir même que le Yu-Koung du Chou-King est la plus ancienne topographie du monde [3].

Aussi prétend-on que l'initiative de refaire les cartes de l'Empire chinois fut elle-même européenne. Selon certain critique, le P. Parrenin aurait suggéré cette idée à l'empereur K'anghi, qui, dans une conversation avec ce prêtre, aurait été invité à observer qu'il se trompait sur la position géographique de quelques villes de son pays. Et cet excellent prince, loin de se fâcher qu'un étranger eût la prétention de connaître mieux que lui ses propres États, chargea sur le champ le savant ecclésiastique de s'occuper de cet important travail. Cela est fort possible, vu que K'anghi était un monarque d'esprit très large et toujours prêt à faire ce qu'on lui proposait d'utile pour

---

[1] Entre autres, un Allemand, de Paw, dans son ouvrage célèbre « *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois* » a bien manifesté cette prétention.

[2] La Bibliothèque Nationale de Paris en possède un exemplaire. (Catalogue de Fourmont, numéro XXXVIII).

[3] Bien que la traduction de cet ouvrage ait été publiée à une époque postérieure de notre étude, nous tenons à donner le titre entier de cette traduction qui est considérée comme la meilleure parmi les œuvres des missionnaires : Le Chou-King, un des livres sacrés des Chinois, qui renferme les fondements de leur ancienne histoire, les principes de leur Gouvernement, et de leur morale ; ouvrage recueilli par Confucius, traduit et enrichi de notes par feu le P. Gaubil, missionnaire en Chine, revu et corrigé sur le texte chinois, accompagné de nouvelles notes, de planches gravées en taille-douce et d'additions tirées des historiens originaux, par M. de Guignes. Paris, 1770.

administrer mieux le pays dont il était le souverain. Son idée première est venue de ce qu'il voulait s'assurer d'avoir les plans nets et précis de ses possessions : idée aussi logique que naturelle d'un prince qui, sans parler de son amour-propre, devait connaître son pays tant dans le domaine politique que dans le domaine économique. Ces plans donneraient des indications pour l'administration des districts et des provinces. Et dans la politique extérieure on en tirerait des connaissances exactes sur la situation géographique des États voisins. Ce double emploi est indispensable en temps de paix comme en temps de guerre. Mais le vrai but de l'Empereur, en faisant faire entièrement à nouveau la carte de tout l'Empire, était plutôt de se donner un moyen sûr pour contrôler où pourrait germer la révolution, car les révoltes éclatèrent trop souvent pour qu'il ignorât p.48 que les complots organisés par les partisans de la dernière dynastie contre sa couronne étaient toujours menaçants. Avec ces cartes, il saurait renforcer les points de défenses dans le cas où un trouble se serait produit éventuellement, ce serait donc une garantie pour la sécurité et le bon ordre du pays [1].

Mais avant de mettre à exécution les projets de relever les cartes, déjà les missionnaires n'avaient pas moins fait des descriptions topographiques sur les pays où il avaient séjourné. Entre autres le P. Gerbillon en 1696, fut témoin de la guerre dans laquelle K'anghi vainquit les Eleuthes, et au mois d'août de

[1] Les révoltes les plus connues sous le règne de Kanghi sont celles de Tchang-Tchang-Kong qui s'était emparé de l'île de Formose et avait lutté pour la cause des Ming, et en 1673, Wou San-Kouei, fameux traître de la dernière dynastie, s'était révolté contre les Mandchous ; il mourut en 1679.

la même année, il partit avec trois grands de l'empire chargés de présider aux assemblées qui devaient se tenir dans les États des Tartares K'alkas nouvellement soumis à la Chine, pour régler les affaires publiques. Gerbillon profita de ce séjour pour déterminer les latitudes de plusieurs lieux de la grande Tartarie. Les voyages soit avec les ambassadeurs, soit avec l'empereur lui-même dans la Tartarie, lui permirent d'offrir au public français des renseignements très détaillés sur la nature du pays, sur les mœurs et sur les choses de la Cour impériale. On trouve ces différentes sortes de descriptions dans les livres de Du Halde et dans les Lettres Édifiantes.

C'est en 1708 que les grands travaux furent commencés. Ce fut par la grande muraille et les pays situés aux environs que les Jésuites débutèrent dans cet immense ouvrage. D'abord les PP. Bouvet, Régis, Jartoux, se chargèrent d'en déterminer la situation générale.

Deux mois après, le P. Bouvet, tombé malade, ne pouvait plus suivre ses confrères. Alors Régis et Jartoux continuèrent leur opération qui dura toute l'année 1708. Ces premières esquisses furent présentées au commencement de l'année 1709 à l'empereur, qui ne manqua pas de leur adresser des compliments et manifesta son désir de voir au plus tôt l'achèvement de celles de toutes les provinces. De là la division du travail pour une entreprise pareille s'était imposée. La même année les PP. Régis, Jartoux et Fredelli allèrent en Mandchourie depuis la province du Tché-Ji jusqu'au Fleuve du Dragon Noir (Hei-long-Kiang).

Ce travail les occupa pendant l'année 1710, et l'année suivante, la p.49 carte de Chantong fut achevée par un travail acharné des P. Régis et Cardoso. Pendant ce temps, les autres missionnaires se dirigèrent vers le sud. De Maillac et Henderer dans la province de Ho-Nan, du Nan-King (Kiang-sou actuelle) du Tche-Kiang et du Fou-Kien ; Fridelli au Koei-Tchéou et au Hou-Kouang (Hou-Nan, Hou-Pé). Le directeur général de tous ces travaux fut le P. Régis. Il fut tantôt dans le Nord, tantôt dans le Sud, et même envoyé au Yun-Nan après la mort du P. Bonjour. C'est lui qui a fixé la manière dont fut conduite cette belle et importante opération, dont la description en détail a été recueillie par le P. Du Halde.

II. — Le grand topographe français, le P. Gaubil [1]

A part ces cartes, il y eut un savant français qui consacrait son temps à faire la partie descriptive de l'histoire comme de la géographie. C'était le P. Gaubil. Dans ses « Observations » publiées par le P. Souciet, on trouve bien des remarques instructives. En qualité d'astronome et de topographe il était le seul qui eût bien compris que dans un pays aussi vieux que la Chine, rien n'est nouveau. N'est-il pas mieux de ramasser les documents afin de les mettre en traduction d'après la conception et la méthode européenne que de prétendre qu'avant l'arrivée

[1] Gaubil (son nom en Chinois est Song-Kiun-Yong) fut envoyé en Chine en 1723. Interprète des Européens dans la Cour impériale, il travailla beaucoup sur les sciences chinoises. Parmi ses œuvres, nous citons : « Traité historique et critique de l'astronomie chinoise » — « Histoire de Gentgiskan et de toute la dynastie des Mongoux » — « Traduction du Chou-King ».

des missionnaires, rien n'a existé ? Gaubil est le seul missionnaire qui n'ait pas la prétention de connaître la Chine mieux que les Chinois ; c'était peut-être la profonde connaissance de la langue chinoise qui l'a rendu modeste et l'a affranchi de cet orgueil aveugle. Dans ses écrits géographiques comme dans les autres écrits, Gaubil a pris soin d'ajouter toujours des « remarques marginales » qui ont rendu à ses traductions et ses rédactions plus de précision et de clarté.

Voici ce qu'en dit le P. Souciet [1] :

> p.50 « La remarque du P. Gaubil sur la difficulté de reconnaître les noms propres d'hommes, de peuples, etc..., quand ils sont travestis à la chinoise, est très judicieuse, et montre que pour ne point s'y tromper, il faut : 1° beaucoup d'attention, 2° beaucoup de connaissance d'histoire et de géographie. Avec ces secours, malgré la difficulté et la bigarrure des noms étrangers exprimés en Chinois, il n'est pas impossible de rencontrer juste ou de se tromper peu en traduisant l'histoire et la géographie chinoises. C'est ce qui résulte de la « remarque du P. Gaubil » [1].

En effet, la « remarque » accompagnant les écrits du P. Gaubil est en quelque sorte un petit lexique franco-chinois des noms propres auxquels il ajoute son opinion personnelle. On

---

[1] Savant Jésuite, naquit à Bourges le 12 octobre 1671. Il s'engagea à Paris dans l'étude des langues orientales et fut nommé conservateur de la Bibliothèque du Collège Louis-le-Grand. Il a publié « Observations mathématiques, astronomiques, géographiques et physiques, tirées des anciens livres chinois, ou faites nouvellement aux Indes et à la Chine, par les missionnaires Jésuites, Paris, 1719. Ce livre renferme plusieurs Mémoires importants du P. Gaubil, du P. Noël, etc...

conçoit aisément avec quelle minutieuse recherche l'auteur a pu établir l'équivalence de ces noms dans les deux langues, surtout franciser les noms qu'il a trouvés dans les vieux livres chinois. A cet effet, il serait peut-être le premier étranger qui, grâce à ses connaissances étendues sur le chinois comme sur le mandchou, a eu la juste audace d'entreprendre cette sorte de travail difficile lequel a rendu un service mémorable à ceux qui s'occupent de l'histoire et de la géographie de la Chine.

Dans la partie d'observations géographiques de son livre, quand il s'agit du nom d'une montagne, d'une rivière ou d'une ville, Gaubil a pris toujours le soin de donner latitude et longitude. Et en cas de nécessité, il ajoute à ses propres observations les points de vue de ses collègues. Ainsi :

> « La rivière Toula, c'est la source du Kérolen ou de la rivière Kerlon, est dans une fameuse montagne appelée Keulé-Han. L'an 1711 le P. Jartoux fait plusieurs observations près de cette montagne et trouva la latitude 48° 33' et la longitude 7°3' ouest de Péking » [2].

Enfin le P. Gaubil paraît être le seul missionnaire qui ait tiré parti de la connaissance du chinois pour acquérir des lumières sur l'histoire et la géographie de la Tartarie et des autres pays situés aux environs de la Chine. Avec un travail assidu et une intelligence hors de pair, le traducteur de Chou-King rassembla les vieux textes parsemés dans des livres classiques pour faire des livres d'après ses méthodes, c'est-à-dire montrer beaucoup de faits et très peu de conjectures. Son mérite est d'avoir rendu

---

[1] *Observations astromiques, géographiques, etc...*, p. 167.
[2] *Livre cité*, p. 150.

beaucoup de services dans les sciences chinoises par les sciences chinoises p.51 elles-mêmes. C'est justement cette méthode que les érudits chinois et étrangers devront adopter pour mettre un arrangement dans les livres chinois immenses et confus s'ils veulent connaître vraiment la valeur de la civilisation chinoise.

*

Il nous reste à ajouter que Song-Kiun-Yong (le P. Gaubil), à cause de ses travaux importants en Chine, est considéré comme un grand lettré chinois. Quant aux cartes des missionnaires, elles servent toujours de base à l'étude géographique de la Chine pour les géographes modernes. Même de nos jours, nos géographes chinois, dans les préfaces de leurs atlas, mentionnent dans les premières lignes les sources où ils puisèrent pour leurs travaux, et ils témoignent toute leur reconnaissance aux anciens géographes dans les Palais de l'Empereur K'anghi ; c'est-à-dire aux missionnaires.



CHAPITRE SIXIÈME

ETHNOLOGIE DE LA CHINE

I. — Les différents peuples de la Chine et leur situation morale



p.52 Les missionnaires avant de s'embarquer pour la Chine n'auraient jamais songé à la complexité que pouvait avoir l'étude des races chinoises. Car ils ne connaissaient ce pays que sur les récits des marchands qui n'avaient jamais visité l'intérieur de ce pays. Mais lorsqu'ils y sont arrivés, et à force de voyager dans les différentes provinces de l'Empire, ils avaient été frappés, non sans stupeur, par l'immensité de ses territoires, et surtout par la diversité des races qui y habitent. Au sud, dans le Yu-Nan et les provinces qui l'environnent ils ont vu les Miao-tseu et les Lolos ; à l'Ouest et dans les pays septentrionaux, les Tartares. Cependant le mot « Tartare » est un terme conventionnel appliqué aux différents peuples qui habitent à l'Occident de la Chine. Ainsi ceux du Thibet sont pour les Chinois les Si-fan ou Si-Tsang et ceux de Koukounor (les Eleuths pour ainsi dire) sont appelés Hoei-Hoei, c'est-à-dire les Mahométans. Ces peuples, depuis le temps de Genghiskan, habitent le long de la province de Sse-tchouen entre cette province et le Thibet, tout près d'un grand lac que les géographes chinois nomment Ts'ing-hai (mer bleue) et qu'ils appellent en leur langue Koukounor. Quant aux Mongoux et aux Mandchoux, lorsque l'occasion permit aux

Jésuites d'aller dans la Grande Tartarie et toutes les étendues de la Mongolie et de la Mandchourie, ils auront sûrement eu une singulière surprise de voir la différence bien prononcée dans les langages aussi bien que dans les mœurs. Et, s'ils avaient fait un peu d'attention, $_{p.53}$ ils auraient distingué assez facilement, par les signes particuliers, dans la mentalité et dans la vie quotidienne, qu'il y a toujours une homogénéité très accusée de chaque peuple même à l'intérieur de la Chine et que, malgré le temps, les débris de l'originalité de la race subsistent encore.

Alors, les rapports étroits que les missionnaires ont eus avec ces peuples, les plongeaient dans un mystère et réveillaient leur curiosité. Il va donc de soi qu'ils s'efforçaient de chercher, avec intérêt, à savoir quel est l'état social où ces peuples se trouvent. A plus forte raison, ces peuples, pour la plupart avaient été assimilés quelquefois par des combats sanglants avec les Chinois ; même si peu que soit la valeur de la civilisation des Lolos et celle des Miao-tseu, un peuple conquis est toujours digne de la pitié humaine. Le P. Régis avec ses compagnons, séjournaient longtemps aux confins de Kouéi-Tcheou et des régions à la ronde de cette province à l'occasion de l'établissement des nouvelles cartes de la Chine et restaient même dans les tribus sur lesquelles les Chinois ont souvent une mauvaise opinion aveugle [1] qui vient de la haine et du mépris : « Ce sont des sauvages qui ne valent rien » disaient-ils. Pourtant les missionnaires avaient donné souvent la preuve, en engageant à leur service ces « sauvages » soit comme guides, soit comme coolies, qu'ils n'étaient pas plus sauvages qu'ils

n'avaient cru tout d'abord. Ces relations directes avec eux changeaient complètement leurs préjugés formés par les Chinois. Dès lors, ils ont compris qu'un peuple chassé de sa terre, réduit à l'esclavage par un autre peuple, moins intelligent peut-être, n'a pas moins de qualités propres ; les vainqueurs méprisent toujours les vaincus. Il faut avoir recours à des étrangers sans parti-pris pour en entendre une opinion juste : ils ont trouvé chez ces peuples de la bonté, de la fidélité et de l'amabilité. Bien qu'ils fussent longtemps restés et mélangés avec les Chinois, ils conservaient jalousement leur langue, leurs mœurs particulières. Bref, les missionnaires ont tout à fait raison d'avoir eu sympathie et pitié pour ces races dégénérées et aujourd'hui presque éteintes.

Il est à remarquer que ce ne fut pas encore l'époque où les missionnaires eurent beaucoup de temps pour entreprendre une étude ethnologique d'une manière sérieuse sur les peuples chinois, non plus le moment où ils osaient proclamer à haute voix leur charité chrétienne en disant que : p.54 « si les Lolos avaient à faire à une nation sympathique, douce et juste, ils s'allieraient très volontiers avec elle » [2]. C'était le temps où les missionnaires français, s'ils faisaient des descriptions sur les peuples de la Chine, n'avaient d'autre intention que de signaler leur existence, et que ces peuples, tout en étant chinois de nationalité, gardent néanmoins quelques caractères qui leur sont propres. Quelques descriptions impartiales sur leur vie en

[1] Le P. Régis fait des descriptions très détaillées de ces peuples publiées dans le premier recueil de Du Halde.

[2] Paroles d'un missionnaire français du Yun-nan le P. Paul Vial, l'auteur d'un livre intitulé : *Les Lolos,* 1898.

s'appuyant textuellement sur l'histoire chinoise pour en tirer la preuve de ce qu'ils racontent : voilà avec quoi ils informaient le public européen que les Chinois actuels ne sont pas indigènes sur le sol de la Chine. Ils y sont arrivés du Nord-Ouest et ils ont été obligés d'en chasser, pour y trouver place, des peuplades moins civilisées. En effet, les Chinois d'aujourd'hui ne sont pas plus indigènes en Chine que les Français ne le sont sur le sol de la France. Si l'on prenait un nom collectif « Chinois », cela ne veut pas dire que les Chinois sont tous descendants des mêmes ancêtres. Depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'époque de Kien-long encore, tant de combats sanglants ont été engagés ! Sous la dynastie des Tcheou (1134-256 av. J. C.) il y eut la guerre avec les Joung-ti, Ts'in-che-hoang-ti (264-210 av. J. C.) a construit la grande muraille contre l'invasion des Tartares. Et sous la dynastie des Han, l'empereur Wou-ti (140-88) a organisé plusieurs expéditions militaires contre les Hiong-Nou et les États occidentaux (Si-Yu) La dynastie des Kin (1123-1260) et surtout celle des Yuen (1260-1311) où le fameux Genghiskan a conquis non seulement tout le grand continent de l'Asie mais même une partie de l'Europe, n'étaient autre chose que des races mongoles et tartares.

La vieille Chine, vaincue plusieurs fois, a réduit ses vainqueurs en les assujettissant à ses usages, et les a tellement changés qu'en peu de temps, on ne les reconnaissait plus au premier abord.

> « C'est une mer (la Chine) qui sale tous les fleuves qui s'y précipitent » [1].

Les conquérants de la Chine ont été obligés de la gouverner selon ses lois, ses maximes et ses coutumes sans pouvoir changer ni la langue p.55 chinoise, ni le caractère national. Ils n'ont pas pu même introduire celle qui leur était propre dans les villes où ils tenaient leur cour. En un mot, leurs descendants sont devenus Chinois.

Ceci est d'autant plus frappant lorsque les Jésuites constataient que les Tartares Mandchoux, « en tendant leurs efforts à obliger les peuples à se couper les cheveux et à changer la forme des habits, étaient devenus Chinois de mœurs à leur tour pour la période où ils sont devenus maîtres » [2] et quant à la langue, sur dix mille personnes, à peine en trouva-t-on une qui pusse s'exprimer médiocrement en Mandchou.

II. — Le P. Parrenin, précurseur en France de la doctrine philosophique de : « L'influence des circonstances géographiques et climatériques sur l'homme ».



---

[1] Voir une lettre du P. Parennin adressée en Septembre 1735 à M. Dortous de Mairan, membre de l'Académie royale des sciences. Cette Lettre est insérée dans le 22e recueil des *Lettres Édifiantes* dans laquelle le savant missionnaire a répondu point par point aux différentes questions sur la Chine que ce dernier lui avait posées.

[2] Lettre du P. Parrenin déjà citée.

L'étude ethnologique sur les peuples chinois par les missionnaires, comme les autres branches d'études faites par eux dans ce pays, avait également son écho en France. Elle avait préoccupé beaucoup l'esprit de quelques savants français qui entreprenaient des études assez sérieuses à ce sujet. Ainsi « L'origine des Chinois » avait été fort en discussion parmi eux. Mairan [1] trouve des ressemblances entre les Chinois et les Égyptiens. Fourmont de son côté, reconnaît que l'Empire Chaldéen a été porté dans l'Inde et jusque vers la Chine [2]. Il s'appuyait sur le fait que même aujourd'hui les Indiens et les Chinois conservent encore les idées, la religion, les mœurs, les manières de l'Égypte, telles qu'Hérodote nous les a décrites.

Si nos deux savants français ont pu se mettre d'accord sur leur thèse, le P. Parrenin, cette fois-ci n'a pas voulu l'accepter. Dans une lettre adressée à Mairan, il dit :

> « Je vous avouerai franchement, Monsieur, que toutes vos ressemblances me portent seulement à juger que ces deux anciens peuples (Égyptiens et Chinois) ont puisé dans la même source leurs coutumes, leurs sciences et leurs arts sans que l'un soit un détachement ou une colonie de l'autre [3].

---

[1] Dans une lettre au P. Parrenin le 29 septembre 1752, Mairan dit : « Quelques figures de l'Égypte m'ont rappelé les physionomies chinoises : ces yeux fendus et un peu convergents de haut en bas vers le nez. Je n'ai présentement ni assez de temps ni assez de mémoire pour me rappeler tout ce que je crois avoir trouvé de ressemblance entre ces deux nations, mais je crois qu'avec un peu de loisir, on pourrait mettre cette ressemblance dans un grand jour. » Lettre du R. P. Parrenin.

[2] *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples,* t. I., Préface, p. 22.

[3] *Lettres Edifiantes* — Lettres à M. Mairan le 28 Septembre 1735. Et dans une autre lettre datée du 20 Sepemhre, il soutient la même thèse.

L'étude des missionnaires sur l'antiquité de la race chinoise, pousse encore plus loin, avec d'autres documents et démontrée par les faits. Il est bien entendu que l'exposé de cette sorte d'étude devait confirmer miraculeusement ce qu'a enregistré la Bible. Toutefois, ils n'ont pas pu indiquer des points précis ni des documents solides. D'après eux, l'humanité dès le début sort de la même origine. Les Chinois ne pouvaient donc être autrement, voilà pourquoi « ils sont des descendants de Sem ». Le P. Parrenin a même fait allusion à ce que dit un de ses collègues que les Chinois auraient été les descendants de Jectan, cadet de Phaleg ; l'un et l'autre fils de Heber. Cette hypothèse ne déplut pas au savant missionnaire, car il s'agit d'une conjecture sur l'origine des Chinois de la même nature que la sienne, et on y a aussi parlé de la Bible. Enfin cette hypothèse vient de ce que l'Empereur Yao (2357-2358 av. J. C.), dont la dynastie avait le nom de T'ang était considéré comme le premier Empereur dans l'histoire de la Chine par Confucius (à l'exclusion des premiers Empereurs chinois fabuleux). Si l'on plaçait le mot Tang après le mot Yao, cela ferait Yao-Tang, nom homonyme approximatif de Jectan, donc les Chinois devaient être les descendants de Jectan [1].

*

Quoique le P. Parrenin fût fort enchanté de sa découverte, il ne voulait pas attacher trop d'importance à savoir au juste lequel des enfants de Sem fut le vrai ancêtre des Chinois puisque, dit-il, « en entrant dans la Chine, ils fermèrent la porte derrière

[1] Lettre du P. Parrenin à M. Mairan — *Lettres Édifiantes,* t. 22, p. 168.

eux » [1]. Si ce genre d'hypothèse est un peu enfantin, les autres remarques sur les Chinois qu'a faites le P. Parrenin n'en étaient pas moins intéressantes et instructives. Il suivit l'Empereur K'anghi jusqu'à la Tartarie. Il faisait à cette occasion souvent des descriptions détaillées sur ses voyages. Il y rencontrait des Mongoux, des Thibétains qui, d'après lui, sont aussi des descendants de Sem. Mais p.57 ils sont si différents des Chinois pour les mœurs, pour la langue, pour les traits du visage. Ce sont des gens grossiers, ignobles, fainéants, défauts essentiels mais rares chez les Chinois.

> « Quand il vient quelqu'un de ces Tartares à Pékin et qu'on demande aux Chinois la raison de cette différence. Ils répondent : *Choui-t'ou-k'o-che* (que cela vient de l'eau et de la terre), c'est-à-dire de la nature du pays qui opère sur l'esprit de ses habitants » [2].

Cette fois-ci, le P. Parrenin fait confirmer cette théorie par les faits qui sont d'ailleurs vrais. En accompagnant l'Empereur jusqu'à la Tartarie, il y trouve des Chinois de Nanking qui s'y étaient établis et leurs enfants étaient devenus de vrais Mongoux [3]. Et il a vu aussi de ses propres yeux des Mores répandus dans toute la Chine des Juifs résidant dans le Ho-Nan ; on ne les eût point reconnus, s'ils n'avaient eu soin de conserver

---

[1] Même lettre.
[2] *Lettre citée.*
[3] *Lettre citée.* Les Chinois n'ont jamais séparé l'homme de l'ensemble harmonique du monde physique et de la solidarité universelle des êtres. Dans « Ta-ts'ing-Y-tong-che » (description complète de l'Empire des Ts'ing) Il est dit du département de Nan-King : « Le sol de ce département est uni et découvert et les fleuves qui descendent des montagnes larges et profonds : c'est pourquoi les habitants, dans les choses de la vie, attachent beaucoup d'importance à ce qui est grave, solide et droit. »

des signes extérieurs de leur religion, tels que la circoncision et l'abstinence de la chair de porc et quelques marques aux habits, comme le bonnet de toile blanche, les moustaches coupées et la loi qu'ils se sont faites de ne s'allier qu'ensemble.

Si cette recherche sur l'origine dus Chinois passionnait les savants français, comme nous l'avons dit plus haut, il y eut toujours les érudits « pour » et les érudits « contre », tout comme dans les querelles religieuses sur les cérémonies chinoises. Longtemps, De Guignes et Deshauterages, avec leurs arguments sans assez de fondements discutèrent pour savoir si les Chinois étaient ou non une colonie égyptienne. C'était sûrement une des études sur la Chine à cette époque qui portait le moins de fruits, mais, de documents peu solides, on tirait quand même des conclusions. Il est vrai que l'écriture idéographique chinoise semble être l'hiéroglyphe égyptien perfectionné, et les mœurs chinoises ont aussi des ressemblances avec celle des Égyptiens : voilà les preuves incontestables. Mais on ne s'avisa pas de penser que toutes les anciennes civilisations se ressemblent et on ne comprit pas que la civilisation chinoise immémoriale est une de $_{p.58}$ celles qui ont conservé toujours la jeunesse de l'antiquité ; il y a une ligne droite qui lie le passé au présent. Au contraire, la civilisation occidentale est une ligne courbe qui marque les périodes par étapes ; on marche en avant et laisse ce qui est en arrière comme quelque chose de mort et de démodé, telles que nous voyons aujourd'hui les langues et les mœurs de l'ancien temps, même les plus belles.



CHAPITRE SEPTIÈME

LA LITTÉRATURE CHINOISE EN FRANCE
LA MÉTHODE D'ÉTUDES CHINOISES DE FOURMONT

I. — Difficulté de la langue et
la méthode d'études chinoises de Fourmont

@

p.59 S'il existait en France, au temps de Louis XIV, une Chine philosophique, il n'y existait guère une Chine littéraire au sens strict du mot. Autant les ouvrages parus sur Confucius furent abondants, autant les écrits sur la littérature furent maigres et insignifiants. La raison est que, bien qu'il y ait une ressemblance établie dans le domaine littéraire de tous les pays, la langue chinoise (sans s'être muni de cette clef secrète, rien n'est possible pour pénétrer dans la profondeur d'une autre civilisation), est beaucoup plus difficile à s'approprier pour les Européens que celles de l'Europe ne le sont pour les Chinois. Ainsi cette étude fondamentale constitue un obstacle sinon infranchissable, du moins épineux pour ceux qui sont découragés quand ils rencontrèrent les premiers obstacles. Et si quelquefois les premières difficultés sont franchies, vient ensuite l'exigence d'un travail encore plus acharné à cause des allusions et des symboles compliqués [1] employés d'une manière respectivement différente chez chaque auteur, pour arriver à sentir le charme de

la langue et pour se former une idée juste sur la portée des termes choisis lorsqu'on a des livres de tel ou tel écrivain sous les yeux. Toutes ces difficultés à surmonter pour comprendre p.60 la littérature chinoise étaient sans doute la cause profonde pour laquelle les gens du XVIIe et du XVIIIe siècle n'ont pas osé concevoir l'idée de vulgariser la littérature comme ils ont fait de la philosophie chinoise ; il faut tenir compte aussi de la différence de conception d'un Chinois sur la vie sociale qui constitue le fond même des expressions dans son écrit, car l'art d'écrire, quel que soit le genre, ne traduit autre chose que la représentation de la vie réelle. Et dans la littérature surtout, l'idée ne joue qu'un rôle secondaire vis-à-vis de la forme, de « la vie des mots » façonnés et forgés durant des siècles, jusqu'à former un art pur, propre à une langue, qu'on ne pourra jamais transcrire dans une autre langue.

En 1735, parurent les « *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples* » de Fourmont. C'est un ouvrage critique comme son titre l'explique bien. Ce n'est pas une étude à priori, mais comparative et solide avec des textes savants bien documentés par les soins d'un érudit dont les connaissances sur le peuple chinois sont fort appréciables. L'auteur nous dit avec quel travail il a enfin pu entrer en possession de la langue chinoise, et obtenir le fruit de ses études sur les livres chinois. Il critique sévèrement l'ignorance absolue de ses contemporains qui se prétendent sinologues alors que la méthode avec laquelle ils étudient le chinois est fausse.

---

[1] C'est pour cette raison que les livres classiques chinois sont toujours soigneusement commentés, sans cela il arrive souvent que la lecture n'est possible que pour peu de lettrés qui ont une haute culture.

> « Plus on y met d'assiduité, plus la difficulté même est grande ; plus en même temps on acquiert de connaissances, plus ces connaissances sont justes, exactes, réfléchies : avantage que n'ont jamais ni les voyageurs ou marchands qui ne séjournent à la Chine que pour leur commerce, ni même ceux qui y vont pour l'Évangile, lorsqu'ils se contentent de la langue parlée, ou que, voulant savoir quelques caractères, ils les apprennent par routine et sans principe. Tels sont néanmoins la plupart ; si on les consulte sur la langue parlée des chinois, ils la possèdent : exigez d'eux une connaissance grammaticale de cette même langue, exigez d'eux la connaissance des dictionnaires, des grammaires, des Annales, etc., mais surtout l'art par lequel les docteurs chinois parviennent à la lecture et à l'intelligence des caractères, cette langue des yeux seuls, cette langue des premiers hommes, aujourd'hui supérieure aux hiéroglyphes des Égyptiens, ils demeurent muets : et nous, gens à 6.000 lieues de la Chine, mais instruits par les livres mêmes des Chinois, nous serions obligés de la leur apprendre, tant ils sont neufs sur les principes [1].

p.61 On est porté aujourd'hui à trouver ces paroles trop sévères tant pour les marchands que pour les missionnaires français en Chine, mais l'auteur a formulé son jugement avec justesse et raison, de telle sorte qu'il reste encore vrai maintenant. Il est assez curieux de constater qu'au

[1] *Réflexions critiques sur les histoires des peuples,* par Fourmont. Préface.

commencement du XVIII[e] siècle, un savant a pu trouver la méthode pour les études chinoises. Fourmont est bien le premier sinologue qui avait bien découvert le chemin qu'il fallait suivre pour arriver à une connaissance parfaite sur la Chine tout comme sur les Chinois.

«...Surtout l'art par lequel les docteurs chinois parviennent à la lecture et à l'intelligence des caractères ». Voilà sa méthode simple et logique. Sans ce moyen, rien ne serait possible pour quiconque cherche à avoir un résultat satisfaisant dans l'étude d'une langue étrangère. Travaillant sous la direction d'un jeune chinois [1] correspondant assidu du P. Prémare alors missionnaire en Chine, Fourmont a réussi à devenir un lettré français ayant un esprit chinois. Malheureusement la plupart de ses manuscrits n'ont jamais été mis au jour.

Nous donnons ici une liste des ouvrages de Fourmont sur les études chinoises : les uns sont imprimés et les autres restent en manuscrits.

1. Ouvrages imprimés

Explication de la feuille écrite dans la langue des Lamas du Thibet, imprimée dans la grammaire chinoise de M. Bayer en 1730.

[1] Ce jeune chinois nommé Hoang-ji, avait été amené de la Chine en France par l'Évêque de Rosalie. Fourmont fut chargé de diriger ce Chinois dans la rédaction des ouvrages qu'on lui demandait. Hoang-ji mourut en 1716 et laissa quelques essais de traductions et de petits vocabulaires à son collaborateur. — Fourmont, en 1719, fit connaître en Europe pour la première fois les 314 radicaux de l'Écriture chinoise.

Les clefs chinoises en table, avec leurs significations à côté : Paris, chez Bullot, 1719.

Meditationes Sinicæ. Paris, 1737, chez Bullot.

Catalogue de tous les livres chinois, tartares, et indiens de la Bibliothèque du roi, imprimé dans le premier volume des manuscrits de la bibliothèque royale, 1739. p.62

2. Dissertations

Lues à l'Académie, et imprimées, soit dans les Mémoires, soit dans l'Histoire de la même académie.

Sur la Littérature Chinoise, 1722 (Histoire de l'Académie, T. 5, p. 312).

Dissertation sur les Annales Chinoises, où l'on examine leur époque et la croyance qu'elles méritent, 18 Mai 1734. Mémoire de l'Académie, p. 13, p. 507.

3. Dissertations

Lues à l'Académie et restées manuscrites.

Réflexions sur les termes de Fag-sour, d'Altounkhan et de Tamgadge, que l'on trouve dans les auteurs qui ont écrit de la Chine.

Dissertation sur le sens que présentent les clefs chinoises.

Sur les commencements de l'histoire chinoise par rapport à l'invention des arts.

Dissertation où l'on rapporte les différents sentiments sur le nombre et la difficulté des caractères chinois.

Contre l'opinion du P. Magalhanes et de Muller sur la facilité de la langue chinoise.

Sur les distinctions qu'il faut faire lorsqu'on parle de la langue chinoise, et que, fautes de les avoir faites, les auteurs qui en ont parlé, se sont la plupart trompés.

Sur les auteurs qui se sont appliqués à faire connaître la langue chinoise.

4. Ouvrages sur la langue chinoise.

Comparaison de la grammaire chinoise des P. de Prémare, et de celle de M. Fourmont.

Dictionnaire Chinois-Latin, par tons.

Dictionnaire Chinois-Latin, par clefs. p.63

Dictionnaire Latin-Chinois.

Dictionnaire Français-Chinois.

Dictionnaire historique, chronique et géographique de l'Empire de la Chine.

Réfutation de plusieurs Mémoires concernant la littérature chinoise.

II. — La Prose : Morceaux traduits de Kou-Wen [1]

[1] M. Margouliès fait, dans son livre « le Kou-Wen chinois », une étude approfondie avec beaucoup d'érudition sur ce genre littéraire avec des notices historiques de son changement, de son évolution depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Nous recommandons tout particulièrement le livre de M. Margouliès pour savoir exactement cc que c'est le Kou-Wen.

@

Malgré le peu de traductions de textes chinois parues à cette époque, on trouve tout de même quelques fragments qui pourraient donner un aperçu de la littérature chinoise. En 1685 parut en Chine un recueil de Kou-Wen ; grand recueil de lecture en prose de style ancien, dont les sujets sont les plus divers : des lettres, des récits renfermant une moralité, des dissertations et des requêtes, des décrets des empereurs, etc. Ce recueil, composé par l'ordre impérial, avait pris à son choix des textes ayant le caractère particulièrement officiel ; c'est-à-dire qu'il y avait surtout des requêtes, des dissertations officielles et des rapports présentés au trône. Et ce choix de Kou-Wen publié pour être lu à K'anghi, ne pouvait pas passer inaperçu des missionnaires de la Cour. Vite, ils ont entrepris une traduction en choisissant ceux de ces morceaux qui avaient le caractère le plus moral, et qui manifestent tous l'unité de l'idée morale ou philosophique. Ces traductions ont été faites par le P. Hervieu, insérées avec analyse dans le Tome II du livre de Du Halde.

On doit remarquer que, si les textes chinois de ce recueil ont été écrits avec le style du Kou-Wen (style ancien) la traduction française n'en fut par moins rapprochée de la solennité latine. En comparant les deux textes, on trouve qu'il y manque un scrupule d'exactitude scientifique. Et malgré le dévouement coutumier des missionnaires dans toutes les branches d'études, le P. Hervieu respectait vraiment trop peu ce qui est original. Toutefois ce défaut est excusable si on pense que la littérature chinoise, qui $_{p.64}$ offrait un texte tout gonflé de substances et riche de nuances, était assurément difficile et qu'elle ne pouvait

être comprise en France que si l'on supprimait au besoin la couleur locale trop manifestée et propre à la compréhension de la mentalité chinoise, et que si l'on tâchait de l'arranger de façon à se conformer au goût des français pourvu qu'il n'y eut pas de contre sens.

C'est sûrement dans cet esprit que le P. Hervieu a traduit le Kou-Wen. On pourra le confirmer en comparant quelques phrases de la traduction avec celles du texte original. Ainsi nous reproduisons ici le même passage de la traduction du P. Hervieu avec celle d'un contemporain, M. Margouliès, on constatera aisément la différence qu'il y a entre les deux traducteurs.

1. Traduction du P. Hervieu
Déclaration de l'Empereur King-Ti pour recommander aux peuples l'agriculture, aux magistrats la vigilance et le désintéressement.

« A quoi bon toutes ces sculptures, et ces autres vains ornements qui deviennent si fréquents ? Non seulement, ils ne sont pas nécessaires ; mais occupant beaucoup d'hommes, ils nuisent à l'agriculture. A quoi bon aussi tant de broderies et d'autres colifichets qui amusent aujourd'hui les femmes, autrefois bien plus utilement occupées aux étoffes et aux habits d'usage ? Les hommes laissant l'agriculture pour d'autres arts, les campagnes deviennent incultes, et les femmes laissant pour des bagatelles les étoffes nécessaires, on manque de quoi s'habiller dans les familles. Or, que de gens à qui le vivre et le vêtir manquent, ne s'échappent à rien de mal, c'est assurément une chose assez rare… »

Voici maintenant la traduction directe de M. Margouliès laquelle est beaucoup plus près du texte chinois.

2. Décret [1] ordonnant aux Fonctionnaires (rétribués) de deux mille Che [2] d'être attentifs à leur charge.

« La sculpture sur pierre et la gravure sur métal, c'est ce qui lèse l'agriculture. Les brocarts et les broderies les cordons de soie rouge, c'est ce qui endommage les travaux féminins [3]. Si l'agriculture est lésée, c'est là l'origine de la famine. Si les travaux féminins sont endommagés, c'est là la source du froid (qu'on souffre). Or, il est bien rare que la famine et le froid arrivent ensemble et qu'on puisse ne pas commettre de fautes [4]. »

Cette dernière traduction simple et précise met plus en relief l'élégance du style chinois que la traduction précédente qui est plutôt une composition du P. Hervieu d'après les idées chinoises. Il nous semble après avoir lu ces deux textes que la langue chinoise n'est pas si rebelle à la transcription dans une autre langue. Si le P. Hervieu avait mal réussi en sa traduction, c'est que, comme pensait Fourmont pour la plupart des missionnaires,

---

[1] Ce décret a été fait par l'empereur King des Han (156-141 av. J. C.). Il le donna en 142 av. J. C.

[2] Le che valait dix boisseaux. Deux mille che, c'étaient les appointements des plus hauts dignitaires. Cette désignation dans l'ancien temps indiquait la valeur des appointements et non la valeur des paiements.

[3] C'est-à-dire que le luxe détourne le peuple des travaux nécessaires à la vie.

[4] Voir le Kou-Wen chinois, par G. Margouliès, Paris, chez Geuthner, 1926, p. 53-54.

il ne savait que la langue parlée et donnait l'explication du texte pour la traduction du texte.

III. — La Poésie : Quelques odes du Che-King

@

En dehors du Kou-Wen, on trouve encore quelques odes du Che-King (premier livre canonique chinois), insérées également dans Du Halde. Le Che King, un des livres classiques, renferme trois cents poésies de tous genres que Confucius a revues et classées. Le P. Prémare en a traduit seulement huit avec une introduction dans laquelle il a exposé en peu de lignes ce qu'il savait sur ce livre. Il a fait entr'autres, remarquer que ce recueil de poésies anciennes a été beaucoup recommandé par Confucius. Il semble que ce sinologue ait ignoré totalement que ces poésies ont existé bien avant Confucius au nombre de plusieurs milliers, et que c'était Confucius lui-même qui avait donné au recueil sa forme actuelle. De plus s'il est p.66 certain qu'au début du XVIIIe siècle, la traduction libre était admise, était même en vogue, celui ou ceux qui prétendent connaître une langue étrangère qu'ils ne comprennent réellement pas ne sont plus excusables. C'est malheureusement le cas du P. Prémare. En comparant ses traductions avec les textes originaux, on est surpris de constater que la connaissance du chinois de notre traducteur n'était point suffisante pour lui permettre de traduire quoi que ce fût. Et cependant, il avait l'audace d'ajouter aux traductions des notes et des éclaircissements que lui-même serait probablement fort embar-

rassé d'expliquer : ainsi Hia, Chang, Tcheou sont désignés dans l'histoire de la Chine antique par un terme courant : « Les san tai » (les trois dynasties). Le P. Prémare ayant mal compris le sens propre du mot « tai » (dynastie) l'a traduit par « race ». Ainsi « troisième race » est le terme du P. Prémare pour désigner les Tcheou, alors troisième dynastie historique de la Chine. Cette faute grave pourrait rendre toute une histoire incompréhensible, si l'on ne sait pas de quoi il s'agit dans le texte original. Mais si l'on connaît l'histoire chinoise, les notes du traducteur deviennent superflues.

En lisant les traductions, on rencontre des contresens étonnants. Malgré le temps que le P. Prémare a consacré à l'étude du Chinois il était manifestement incapable de comprendre les phrases les plus simples, pour lesquelles d'ailleurs, Tchou [1] avait donné des notes d'une limpidité parfaite. Nous reproduisons une de ces odes traduites par ce missionnaire suivie d'une autre traduction presque littérale d'un autre missionnaire le P. Couvreur, afin qu'on puisse juger de l'écart considérable entre le texte original et la traduction du P. Prémare.

1. Traduction du P. Prémare.
A la louange de Ven-Vang.

« C'est le ciel qui a fait cette haute montagne, et c'est Tai-Vang qui l'a rendue un désert ; cette perte vient uniquement de sa faute ; mais Veng-Vang lui a rendu son premier éclat. Le

[1] Illustre commentateur des livres classiques de la dynastie des Song (1130-1200) ap. J. C.

chemin ou celui là s'était engagé est rempli de dangers : mais la voie de Veng-Vang est droite et facile. p.67 Postérité d'un si sage roi, conservez chèrement le bonheur qu'il vous a procuré. »

2. Traduction du même texte par Le P. Couvreur

T'ien-Tso [1]

(Éloge de T'ai Ouang et de Ouen Ouang)

« Le ciel a fait cette haute montagne (le mont Ki) ; Tai Ouang a défriché les terres environnantes. Il a commencé l'ouvrage, Ouen Ouang l'a terminé. (Grâce à eux), des chemins unis conduisent au pied de cette montagne escarpée. Leurs descendants puissent-ils la conserver ! »

Voilà la traduction qui a rendu tous les sens du chinois. Celle du P. Prémare a des contre sens incroyables. Puisqu'il s'agit ici d'un éloge fait à deux grands ancêtres de la Maison des Tcheou, comment peut-on dire que « C'est Tai-Vang qui a fait de cette haute montagne un désert » : symbole de sa dynastie qu'il a reçu du ciel ? Pourquoi le chemin est-il rempli de « dangers » ? Et pourquoi la voie de Ven-Vang est-elle « droite et facile » ? En un mot la traduction du P. Prémare est incompréhensible et n'a presque pas de rapport avec le texte.

Cette ode est classée dans la partie des « Soung » (éloge d'une œuvre méritoire accomplie) de la maison des Tcheou. On sait que dans le Che-King les poésies sont classées en six catégories : la première s'intitule « Foung » (chanter les

[1] L'auteur n'a pas traduit ces deux mots chinois en titre qui signifient « L'Œuvre du Ciel ». Et il a traduit tout simplement les notes et commentaires qui rendent la traduction claire et facile à comprendre.

événements), la seconde « Fou » (exposer les sentiments primordiaux) ; La troisième « Pi » (procéder par allégorie) ; la quatrième « Hing » (procéder par comparaison) ; la cinquième « Ya » (exposer les connaissances et le bon ordre) ; enfin la sixième « Soung » comme nous l'avons déjà dit, celle qui est destinée à faire l'éloge d'une œuvre méritoire accomplie.

D'après le P. Prémare, dans le Che-King, il y a seulement cinq genres de poésies dont le dernier renferme, dit-il, « les poésies suspectes de Confucius a rejetées comme apocryphes ». Il est difficile de saisir ici la pensée du P. Prémare ; Confucius étant, on l'a vu, le rédacteur du recueil. Aussi bien cette remarque reste-t-elle strictement personnelle au P. Prémare.



CHAPITRE HUITIÈME

LE THÉATRE CHINOIS EN FRANCE

I. — « Les Chinois » : Comédie de Regnard et de Dufresny. La Chine sur les tréteaux du « Théâtre de la Foire ».

@

p.68 Il n'y avait pas au XVIIe siècle, comme au XVIIIe siècle (et même jusqu'à présent) une pièce de théâtre chinois proprement dit qui fût jouée en France. Le public ne se faisait aucune idée de ce qui devait être le vrai théâtre de l'Empire du Milieu. Par contre, on a toujours voulu composer des œuvres soit disant chinoises, mais dont le fond et la trame sont sortis de l'imagination de l'auteur européen.

Nous avons déjà dit que les missionnaires ont toujours éprouvé une grande admiration pour la Chine. Le grand retentissement qu'ont obtenu leurs publications ne pouvait sûrement pas laisser indifférent le public. Toutes ces images vivantes de Chinois qu'ils ont dépeintes avec habileté ; leur tenue, leurs manières hantaient les esprits. Les auteurs comiques saisissaient cette occasion pour faire des pièces n'ayant d'autre but que d'amuser le public plutôt que de l'instruire. Ces pièces uniquement faites pour distraire étaient assez nombreuses. « Les Chinois » Comédie en cinq actes, mise au théâtre par MM. Regnard et Dufresny, et représentée pour la

première fois par les comédiens italiens du roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le 13 Décembre 1692. « Arlequin invisible chez le roi de la Chine », 1713. « La Princesse de la Chine », 1729. Ces comédies du Théâtre de la Foire eurent pour initiateur Le Sage qui, en fait d'orientalisme, avait revu et corrigé la traduction des « Mille et un Jours » de Petis de la Croix. Il existe à la Bibliothèque Nationale une autre pièce de lui p.69 inédite [1] en collaboration de M. d'Orneval. Cette pièce avait été jouée par la troupe du Sieur Restier à la foire de St-Germain en Février 1723, intitulée : Arlequin Barbet, Pagode et Médecin « Pièce chinoise de deux actes en Monologue ».

Prenons maintenant comme exemple « Les Chinois » de Regnard, pièce qui présente bien l'état d'esprit et le goût exotique du temps.

L'action se passe sur le Mont Parnasse ; le théâtre représente Apollon avec les Muses. Sur le sommet paraît un âne ailé ; représentant Pégase. On entend un concert ridicule de plusieurs instruments comiques, interrompu par l'âne qui se met à braire. Ce n'est que le prologue. Pour ce qui est de la pièce même, en voici le canevas :

Octave, amoureux d'Isabelle, fille de Roquillard, sait qu'il doit arriver trois personnes, un chasseur, un capitaine et un docteur chinois, tous pour la demander en mariage. Or le père d'Isabelle ne les a jamais vus. Octave imagine donc qu'Arlequin, son valet, se déguise successivement en toutes ces personnes-là et les

[1] Bibliothèque Nationale Mss 9314 et 25471.

tourne en ridicule pour en dégoûter la jeune fille et pour faire tomber le choix sur lui. Certainement la ruse réussit.

Puisqu'il s'agit d'une pièce comique, l'auteur esquisse d'une façon toute fantaisiste un faux docteur chinois représenté par Arlequin, qui se vante d'être un « homme universel » parce qu'il est à la fois philosophe, logicien, barbier et cordonnier, et par-dessus le marché, il est compositeur d'Opéra. Et il montre à Roquillard en ouvrant « son cabinet de Chine » que l'on voit rempli de figures chinoises grotesques, composant une académie de musique, mêlés de violons et de figures qui représentent la rhétorique, la logique, la musique, l'astrologie etc... Au milieu de ces figures, on voit une grosse pagode. L'auteur de cette charmante pièce obtient ainsi quelque chose de nouveau comme mise en scène et qui justifie bien le nom de comédie ornée de nouveautés exotiques : un faux docteur chinois parmi le décor d'un Extrême-Orient imaginaire !

La Chine ainsi présentée attire évidemment les sympathies des spectateurs qui se sont amusés de voir des costumes baroques et d'entendre un langage fantaisiste. Cependant cette sorte de déguisement en Chinois formait dans la pensée du peuple une Chine comique et créait peu à peu une tradition des peuples chinois dans les théâtres français, tels que nous les p.70
voyons encore aujourd'hui. L'esprit ainsi formé, loin de favoriser l'introduction et l'adaptation du vrai théâtre chinois en France, constitue un grand empêchement pour que les œuvres théâtrales chinoises authentiques puissent être comprises désormais, car, le grand public refuserait de concevoir le théâtre

chinois autrement qu'à travers ces figures et ces silhouettes comiques dont sa mémoire est imprégnée.

Il est bien entendu que cette critique, au point de vue de la valeur documentaire, si elle atteint la pièce examinée, ne saurait en aucune façon rejaillir sur la valeur de Regnard auteur comique. Ce n'est pas ici la place de parler de son talent dramatique ; d'ailleurs la comédie que nous avons étudiée n'est certainement pas parmi ses meilleures œuvres. Ce n'est qu'une boutade sans importance. Et puis nous n'avons pas le droit de critiquer les œuvres que du point de vue auquel se plaçait l'auteur ; certes l'idée n'est jamais venue à Regnard qu'on pût traiter la Chine autrement que comme un nom vide apte à revêtir tout aspect comique qu'il lui plaisait de lui imposer mentalité très pernicieuse par ses effets, mais malheureusement de nos jours même assez fréquente.

II. — Tchao Che Kou Eul ou l'Orphelin de la Maison de Tchao ; tragédie chinoise traduite par le P. Prémare

@

Cette pièce fut la seule tragédie traduite à cette époque en français par le P. Prémare, et insérée dans le troisième volume du recueil du P. du Halde [1]. On sait que le théâtre chinois se subdivise en plusieurs catégories [2] entre autre, celle des pièces

[1] *Description de la Chine...*Du Halde. t. 3, p. 339.

[2] On peut répartir les pièces chinoises en sept groupes, savoir : les drames historiques, les drames taoïstes, les comédies de caractère, les comédies

historiques qui forment en quelque sorte « l'Histoire de la Chine adaptée pour la scène ». Si dans ces ouvrages les auteurs ont pu ajouter au récit des événements ce qui manquait dans les œuvres des historiens, ils avaient toujours le scrupule de ne pas trop changer le fond de l'histoire elle même. Ils offrent aux spectateurs p.71 un véritable tableau des époques reculées où l'on voit le caractère des personnages et la physionomie des siècles, et où l'on peut étudier fort agréablement l'histoire des vieilles dynasties. Justement « L'Orphelin de la maison de Tchao » est classé parmi les pièces historiques. Son sujet fut tiré des Annales de Sse-ma-Ts'ien [1], histoire bien connue de la dynastie des Han [2]. Avant d'exposer notre point de vue sur la traduction du P. Du Halde, nous donnons d'abord un résumé de l'histoire d'après les Annales de Sse-ma-Ts'ien :

> « Tchao-Chouo, un des nobles du royaume des Tsin, fut assassiné par son ennemi, un autre noble nommé Tou Ngan-Kou. Sa femme réussit à s'échapper avec son nouveau-né. Mais Tou Ngan-Kou organise leur poursuite.
>
> Deux amis de la famille Tchao, Kong Souen Tchou-Kiou et Tcheng-Ying, devant la menace croissante pour la vie du dernier rejeton de la famille Tchao, ont l'idée de le sauver. Il est convenu que l'un, Tcheng Ying ira avertir l'ennemi disant qu'il apprit l'endroit où s'était caché l'orphelin auquel en réalité on aura substitué un bébé

d'intrigue, les drames domestiques, les drames mythologiques et les drames judiciaires ou fondés sur des causes célèbres.

[1] Sse-ma Ts'ien 145-85 av. J. C. Ses ouvrages sont traduits par Chavannes.

[2] Dynastie des Han, 206 av. J. C.

> quelconque ; Kong Souen Tchou Kiou restera auprès de ce faux orphelin pour effacer tout soupçon de l'ennemi. Les hommes de Tou Ngan-Kou, trompés par ce stratagème, vont trouver le faux orphelin, et Kong Souen Tchou-Kiou, feignant un dévouement sans bornes pour le prétendu descendant des Tchao, est tué avec lui. Cependant le vrai orphelin est sauvé par Tcheng Yin. Quand l'orphelin fut grand, il prit le nom de Tchao Wou et finalement vengea sa famille en exterminant tous ses ennemis ».

Telle est la vraie histoire de « l'Orphelin de la Maison de Tchao ». Dans le théâtre, l'auteur Ki Kiun-Siang a légèrement déformé les données de l'original. Il a remplacé le faux orphelin un bébé du peuple par le propre fils de Tchen Ying. Ceci fait que les deux amis de la famille Tchao sacrifient l'un sa propre vie et l'autre la vie de son enfant pour sauver l'orphelin. Nous supposons que c'est dans un but purement dramatique que l'auteur a fait ce changement, voulant d'un côté faire ressortir davantage le caractère tragique d'un héroïsme égal des deux amis, de l'autre côté satisfaire la raison humanitaire faisant sacrifier à Kong Tchou Kiou p.72 son propre fils plutôt que de faire tuer un enfant d'un autre. C'est le seul point qui diffère de l'histoire officielle ; le fond reste sans changement.

Le P. Du Halde n'a pas compris la nature de cette pièce ; ne faisant pas attention au fait que c'était là un sujet purement historique, avec son esprit européen il a cru que cette pièce était composée d'après l'imagination seule de l'auteur, et que, comme la Chine est une nation où l'on encourage beaucoup la vertu, il

l'avait faite dans l'esprit de « réprimer le vice et encourager la vertu ». De plus, il a conseillé à ses lecteurs de ne pas trop réclamer les trois unités, attendu que la Chine ne les connaîtrait point :

> « Il ne faut pas y chercher les trois unités du temps, du lieu et de l'action, ni les autres règles que nous observons pour donner de la régularité et de l'agrément à ces sortes d'ouvrages.... Ces règles, qui nous sont propres, ont été inconnues aux Chinois, lesquels ont toujours vécu comme dans un monde séparé du reste de l'Univers. Ils n'ont pour but dans leurs pièces de théâtre que de plaire à leurs compatriotes, de les toucher, de leur inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice... [1].

Si le P. Du Halde a peu compris l'esprit du théâtre chinois, le traducteur (et c'est plus grave) l'a compris encore moins. Prémare a eu le tort de vouloir appliquer à l'œuvre chinoise les classifications du théâtre français de son temps. Il trouva donc que cette pièce ne mérite pas d'être nommé une « tragédie », mais qu'elle n'est pas non plus une comédie. Nous n'insisterons pas sur les expressions approximatives de sa libre traduction dans laquelle le sens du chinois n'est jamais bien rendu. Voici simplement sa critique pour la pièce qu'il a traduite.

> « Les Chinois ne distinguent point, comme nous, entre tragédie et comédie. On a intitulé celle-ci « tragédie » parce qu'elle a paru assez tragique.

---

[1] Livre cité, p. 341.

Le P. Prémare a tort, semble-t-il, d'accuser ici l'auteur chinois du XIV[e] siècle d'une faute contre les règles dramatiques françaises établies au milieu du XVII[e] siècle, faute, du reste qui n'est due qu'à une interprétation tout arbitraire des termes chinois, ne possédant pas d'équivalence exacte en français.

*

L'ouvrage du P. Du Halde était à son époque non seulement en p.73 honneur, mais encore considéré comme la meilleure source pour les études chinoises. Le grand orientaliste Fourmont dès qu'il eut connaissance de la publication d'une tragédie chinoise intitulée « Tchao Che Kou Eul », fut surpris de la voir paraître sous la signature de Prémare lui-même. En constatant aujourd'hui la colère qu'il avait contre le P. Du Halde, tout nous porte à croire que la jalousie aurait été assez grande entre le savant et le prêtre au sujet des publications sur la Chine. La raison est que Fourmont se considérait comme sinologue et se moquait souvent de l'ignorance des prêtres, et que le P. Du Halde, chef de propagande de la Compagnie de Jésus, recevait directement toutes les actualités et tous les écrits des missionnaires de Pékin. Il est tout de même assez étonnant que le P. Prémare ait manqué de droiture en promettant à Fourmont de publier cette tragédie et en même temps il l'avait publiée dans le recueil de Du Halde, sous son propre nom. On trouve dans la « Grammatia » [1] de Fourmont publiée en 1742, parmi les extraits des lettres de Prémare, sous la date du 4 Décembre 1731 :

[1] Livre cité, p. 513.

> « Ayant achevé toutes mes lettres et confié à M. Du Brossay mes écrits pour vous, j'ai cru avoir encore assez de temps pour vous donner quelques nouvelles connaissances chinoises et de peur que vous ne vous imaginiez qu'on ne peut tirer de moi que des hiéroglyphes ou des Koua, je vous envoie un livre chinois nommé « Yuen Jin Pei Tchong » en 40 volumes. C'est un recueil des cent meilleures pièces de Théâtre qu'on ait faites sous la dynastie des Yuen, etc... [1].

Et plus loin :

> « Si vous le jugez digne de paraître, vous pourriez le faire imprimer sous votre nom, sans craindre qu'on vous accuse de larcin, puisqu'entre amis, tout est commun, puisque je vous le donne et puisque vous y aurez la meilleure part si vous vous donnez la peine de le recevoir. Timuitne hoc Duhaldius ?.... »

Le P. du Halde, ayant vu ces paroles : Timuitne hoc Duhaldius..., en fut d'autant plus surpris qu'il avait eu cette tragédie de M. de Velaer. Il $_{p.74}$ eut donc recours à lui et voici le témoignage que M. de Velaer a rendu. Nous le copions sur l'original.

> « Lorsque j'arrivai à Paris en 1732, je présentai au P. du Halde plusieurs petits manuscrits que le P. Prémare m'avait donnés à mon départ de la Chine et parmi

[1] Il faut noter qu'une partie des pièces de ce recueil ont été traduites un siècle plus tard en français sous le nom de « *Théâtre Chinois* » ou « Choix de pièces de théâtres composées sous les Empereurs Mongols, traduites pour la première fois sur le texte original précédées d'une introduction et accompagnées de notes », par Bazin, 1838.

> lesquels était la traduction littérale d'une tragédie chinoise, intitulée : « L'Orphelin de la Maison de Tchao.... » Paris le 22 Mai 1748 de Velaer [1].

Le P. Du Halde, ayant ce témoignage, écrit une longue lettre d'explications à Fourmont, à laquelle Fourmont n'a jamais répondu. Voltaire était sûrement au courant de cette affaire. Il a été probablement pris de curiosité de lire cette tragédie dans Du Halde. Ceci lui donna l'idée de composer sa pièce chinoise : « l'Orphelin de la Chine ». N'ayant pas une notion suffisante sur l'histoire de la Chine, il savait seulement que cette pièce était classée dans le recueil des pièces des Yuen. Il pensa donc que l'action de cette tragédie ce serait passée à l'époque de cette dynastie. Ceci fait qu'il a mis le grand Gengiskan sur la scène.

Au reste la pièce de Voltaire est de date trop éloignée pour que nous puissions l'examiner en détail dans le présent travail qui ne va pas au delà du milieu du XVIII[e] siècle.



[1] Extrait du manuscrit français 12215, à la Bibliothèque Nationale, à la page 56 et suivantes.

CHAPITRE NEUVIÈME

CONFUCIANISME

Confucius considéré comme précurseur de la religion chrétienne, et l'Athéisme attribué aux savants chinois



p.75 Innombrables sont les livres parus à cette époque sur la philosophie et la religion des Chinois. La discussion de ces deux questions fut l'occupation principale des missionnaires des différents ordres ; elle eut son retentissement à travers le monde entier européen, et les opinions les plus diverses, souvent d'une violence extrême furent émises. Si jamais les missionnaires ne réussirent à tomber d'accord pour arriver à une conclusion satisfaisante, par contre l'élite de la France profita de leurs querelles pour acquérir une connaissance assez complète du vrai Confucianisme. En fait, l'école philosophique confucéenne, contrairement à tout ce qu'on a pu en dire, n'eut jamais aucune prétention à usurper le nom de religion ; mais les Jésuites, soit pour des raisons de propagande chrétienne, soit par suite d'idées préconçues et de principes trop rigides, n'ont jamais voulu la considérer autrement. On peut trouver une première explication de cette erreur dans le fait que ces Missionnaires sont venus d'Europe au moment où la philosophie européenne n'était pas encore bien dégagée de la théologie, où l'emprise de la religion sur la pensée abstraite était encore extrêmement forte. Il est naturel que ces missionnaires,

penseurs religieux de profession, n'aient pu concevoir une mentalité aussi totalement distincte de la leur, aussi repoussent-ils comme inconcevable ce qu'ils n'avaient jamais vu ni ne voulaient voir dans leur pays. Mais la raison essentielle est autre ; les p.76 besoins de la propagande chrétienne en forment la base. C'est pour flatter l'amour-propre de l'empereur de Chine que les Jésuites ont combiné cette assimilation du christianisme au Confucianisme. Et leurs adversaires, c'est-à-dire des missionnaires d'autres ordres monacaux, aveuglés par la jalousie de voir leurs confrères devenus de hauts dignitaires à la Cour de Pékin, ont voulu à tout prix détruire leur édifice. En conséquence, ils dénoncèrent hautement, ce qui était plutôt une maladresse, la véritable mission qu'ils considéraient avoir en Chine, disant qu'ils étaient venus pour enseigner et non pour apprendre. Le Confucianisme, bon ou mauvais, n'avait, d'après eux, rien de commun avec le Christianisme ; car du point de vue de la foi, les disciples de Confucius sont des athées, ils s'attachent trop à la vie terrestre, et ne s'occupent pas du tout de la vie éternelle ; de plus, dans la vie courante, ils rendent hommage à leurs ancêtres, et sont manifestement superstitieux. Ce Confucianisme à la fois athéiste et superstitieux, devait par conséquent être condamné par les ministres du Dieu Chrétien.

Mais si nous possédons un grand nombre d'écrits sur ce vaste sujet, *la philosophie et la religion des Chinois,* la plupart en est rédigée en latin. En effet, la langue latine est plus souple, s'adaptant beaucoup mieux à la traduction d'une langue étrangère que le Français, elle est donc plus capable de rendre avec précision le sens complet du texte chinois. Ensuite, c'est

une langue internationale dans les milieux lettrés et surtout théologiques du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Ainsi l'on vit paraître en latin plusieurs ouvrages importants sur Confucius. Ces traités rédigés par les missionnaires de Pékin, ont conquis une place honorable dans les bibliothèques ; le plus connu en a été sûrement le *Confucius Sinarum Philosophus.* Sans nous engager dans l'étude des documents originaux en latin, d'ailleurs souvent traduits et cités par les écrivains postérieurs, nous exposerons notre jugement d'après l'étude des livres rédigés uniquement en Français.

Nous avons déjà fait remarquer le soin qu'on prit d'étudier le Confucianisme. Cette question occupa une place si considérable dans les livres européens que les autres sujets furent traités avec beaucoup de négligence à tel point qu'on pourrait supposer que la Chine n'a pas eu de philosophes autres que Confucius, de science autres que le Confucianisme. Ce que nous reprocherions aujourd'hui à ces vieux auteurs, ce n'est pas d'avoir trop écrit sur Confucius, c'est d'avoir tenté de présenter ce philosophe autrement que les Chinois ne le comprennent ; ses doctrines, en changeant de pays, changeaient étrangement de caractère. Les Chinois p.77 connaissent en Confucius un philosophe, les missionnaires le concevaient comme un précurseur de la religion chrétienne, qui aurait même prédit la naissance de Jésus-Christ. Des considérations de cette espèce sont tellement nombreuses qu'on ne saurait tout citer ; voici seulement quelques passages

curieux que nous trouvons dans l'ouvrage intitulé : *Les cérémonies religieuses* [1].

> « On veut que par le Saint qui se trouve en Occident, Confucius ait prédit Jésus-Christ. Il semble, ajoute le P. Martini dans son « *Histoire de la Chine* » qu'il avait prévu le mystère de l'Incarnation, et même marqué l'année dans laquelle il devait s'accomplir. On le lui fait prédire à l'occasion d'un petit animal tué à la chasse et qui, selon les Chinois, ne devait paraître que quand il viendrait un personnage d'une singulière sainteté, qui annoncerait un bonheur promis depuis plusieurs siècles à toute la terre. Confucius apprenant la mort de cet animal, s'écria deux fois en soupirant : « Oh ! Kilin, (licorne) qui t'a donné l'ordre de paraître ? Ma doctrine est sur son déclin et ton avènement rend toutes mes leçons inutiles ». Enfin, continue-t-on, comme ce mot Kilin signifie un animal très doux, on pouvait en faire allusion à l'Agneau de Dieu, d'autant plus que l'année de sa mort avait du rapport à celle de la naissance du Sauveur, quoi qu'elle eût précédé celle-ci de 478 ans » [1].

Cette parenté du Confucianisme avec le Christianisme ainsi artificiellement établie par le P. Martini ne déplaît pas aux Jésuites. Malheureusement, en réalité, ce philosophe n'a jamais prédit la naissance de Jésus Christ. L'abbé Renaudot, connu pour

---

[1] Tome VII, dans la partie concernant la Chine, qui a pour titre « *Dissertation sur la religion des Chinois* ».

n'avoir pas de sympathie pour la civilisation chinoise, a rejeté non sans raison, cette thèse comme absurde [2]. Seulement, sa protestation ne se basait que sur le mépris pour la civilisation chinoise, de même que Martini affichait son admiration pour les Chinois par mesure de prudence nécessaire à la bonne marche de la propagande religieuse. Pour les chinois, la mort du Kilin regrettée par Confucius, n'est autre chose qu'un symbole. La tradition veut que cet animal possède une vertu surnaturelle ; il est dans la société des animaux comme leur sage, de même, que le lion est leur roi. Confucius, malgré ses connaissances et ses p.78 qualités ne parvenait pas à faire comprendre et appliquer ses doctrines aux princes. La licorne est le sage des animaux, il est le sage des hommes, on n'apprécie point leur venue, et on les mésestime. C'est bien triste de voir le sort de cet animal qui sera probablement le sien. C'est un sentiment analogue qui inspire à Alfred de Vigny sa *Mort du loup.*

> Gémir, pleurer, prier est également lâche.
> Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
> Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
> Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

A travers les siècles, il y a, dans la littérature chinoise, bien des œuvres consacrées à la licorne, sujet littéraire et poétique courant dont on a tiré tant de jolies pièces. La plus connue est certainement celle de Han Yu, qui, grand écrivain et moraliste de la dynastie des T'ang, se plaint comme Confucius de ce qu'il n'y

---

[1] « Les cérémonies de la religion des Chinois » insérées dans « Les cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres », Amstaerdam, 1728, t. VII, p. 199.
[2] Même page.

a pas de sage capable de reconnaître sa juste valeur. L'explication donnée par lui sur la licorne est très importante, nous en reproduisons ici le texte entier.

Explication sur l'apparition de la licorne.

> « Il est universellement connu que les licornes ont une vertu surnaturelle. On le chante dans le Che-king, c'est noté dans le Tch'ouen-Ts'iou, cela apparaît dans plusieurs endroits des biographies, des histoires et dans les livres de cent auteurs. Il n'est pas jusqu'aux femmes et petits enfants qui tous ne sachent que c'est un augure faste.
>
> « Mais pour ce qui est de l'être même de la licorne, ce n'est pas un animal domestique qu'on a à la maison, on ne la trouve pas d'une manière constante dans le monde, l'aspect qu'elle présente n'entre dans aucune catégorie. Elle n'est pas du genre du cheval, du bœuf, du chien, du porc, du loup ou du cerf.
>
> « Mais alors, même s'il y a une licorne, on ne peut pas savoir si c'est bien une licorne. Ceux qui ont des cornes, nous savons que ce sont des bœufs ; ceux qui ont des crinières, nous savons que ce sont des chevaux. Pour le chien, le porc, le loup ou le cerf, nous savons que c'est un chien, un porc, un loup, un cerf. Il n'y a que la licorne que nous ne pouvons connaître. Mais si nous ne pouvons la connaître, il serait bien possible aussi que nous l'appelions néfaste ?

« Mais c'est que, à l'apparition de la licorne, il y a toujours un sage qui est au pouvoir et la licorne apparaît pour le sage. Celui qui est un sage p.79 connaît certainement la licorne et sait que la licorne effectivement n'est pas néfaste.

« Je dis encore : ce qui fait que la licorne est licorne, c'est sa vertu et non pas son aspect. Si la licorne n'attend pas un sage pour se manifester, il peut bien arriver qu'on la qualifie de néfaste.

Ceci montre, d'une façon suffisamment claire, le symbole que représente aux yeux des Chinois la licorne. Son apparition n'offre aucune analogie avec l'Agneau chrétien qui porte un sens de sacrifice. Le P. Martini n'ignorait pas la distinction entre ces deux faits, mais il suivait de son mieux la ligne de conduite tracée par ses confrères qui ont voulu expressément déformer le Confucianisme afin de pouvoir établir un trait d'union avec leur propre religion. L'origine des querelles religieuses venait de là ; les Dominicains, les Franciscains, à cause de la jalousie comme nous l'avons dit, les attaquaient énergiquement en s'appuyant sur la thèse de laïcité [1] que comporte la doctrine confucienne. Pour répondre aux demandes des missionnaires du Tonkin touchant les honneurs qu'on rend en Chine à Confucius, voici l'extrait d'une lettre du P. Jean de Paz de l'ordre de St-Dominique :

---

[1] En effet, le surnaturel, qui tient une grande place dans les religions se montre peu dans la doctrine de Confucius. « Comment, disait-il, prétendrais-je savoir ce qu'on deviendra après la mort, alors que je ne sais pas encore la vie ». Lun-Yu.

> « On trouve dans ces relations de nos religieux de la Chine, qu'un néophyte ayant un jour protesté en présence de plusieurs infidèles qu'il ne prétendait rendre à Confucius que ce qu'un disciple rendait à son maître, et non pas l'honneur comme si c'était un Dieu, ou qu'il pût quelque chose : à ce discours les Chinois éclatant de rire : — Pensez-vous donc, lui dirent-ils qu'aucun de nous ait attribué rien de tout cela à Confucius ? Nous savons assez que c'était un homme comme nous ; et si nous lui rendons nos respects, c'est simplement comme des disciples à leur maître, en vue de la doctrine excellente qu'il nous a laissée.

Enfin, les mêmes religieux rapportent que si quelque chrétien du nombre des gens de lettres ne se trouve pas selon la coutume pour faire ces inclinations profondes devant le nom de Confucius, les Gentils, à la vérité, l'accusent d'être ingrat envers leur maître ; mais non pas d'avoir peu de religion, ni d'être infidèle selon les principes de leur secte.

> « A quoi il faut ajouter que les savants de la Chine infidèle font p.80 ordinairement profession d'athéisme, ne reconnaissant aucune substance ni aucune vertu de celles qui tombent sous les sens : de même que les Saducéens qui niaient la résurrection, et qui n'admettaient ni anges ni Esprits [1]. Or il n'est pas possible qu'étant dans cette persuasion, ils croient que Confucius, qui est mort depuis longtemps, ou que son

[1] Anciens mémoires de la Chine touchant les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts. 1700, p. 201-202.

> âme soit en état de leur faire du bien, ni qu'ils espèrent de lui quelque chose [1].

On voit ici la vraie figure du Confucianisme, et comment les Chinois le comprennent et le pratiquent. Voici un autre thème des Jésuites :

> « Il (Confucius) exhortait ses disciples à obéir au Ciel, à le craindre, à le servir, à aimer son prochain comme soi-même, à se vaincre, à soumettre ses passions à la raison, à ne rien faire, à ne rien dire, à ne rien penser qui lui fût contraire [2]. Et ce qu'il y avait de plus remarquable, il ne recommandait rien aux autres ou par écrits ou de vive voix, qu'il ne pratiquât premièrement lui-même [3].

Ce passage a été cité également dans la « *Disertation sur la religion des Chinois* » [4] et l'auteur ajoute :

> « qui ne croirait en lisant le récit d'une si belle morale, et d'une pratique si excellente de ses devoirs, que Confucius était chrétien et qu'il avait été instruit dans l'École de Jésus-Christ ? Remarquez surtout cette intégrité, qui était un présent du Ciel, et de laquelle l'homme était déchu. Certainement un chrétien ne s'exprimerait pas mieux.

---

[1] L'idée analogue qu'on trouve dans le Lun-Yu : « Le maître ne parle ni de magie, ni de brutalité, ni de troubles, ni des Esprits. »

[2] Ceci est sûrement la traduction de ces paroles de Confucius : « Ne regardez pas ce que vous ne devez pas regarder, n'entendez pas ce que vous ne devez pas entendre, ne parlez pas de ce que vous ne devez pas parler, ne faites pas ce que vous ne devez pas faire » ; seulement l'auteur y glisse une idée religieuse.

[3] Morale de Confucius, par le P. d'Orléans, 1688.

[4] Les cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres, t. VII, p. 198.

Après lecture de tous ces documents, on voit que les missionnaires se sont mis d'accord sur la morale de Confucius en tant que morale. Mais la conception des missionnaires du temps voulait que la morale dépendît de la religion. Les Dominicains montraient que la morale en Chine est indépendante de la religion. Et cette accusation bien fondée des Dominicains contre la conception des Jésuites de cette époque leur porte un coup formidable. Les penseurs français, enclins à la morale civique, qui plus tard, p.81 devait former l'esprit des encyclopédistes, accueillaient avec enchantement leurs renseignements. Chose curieuse ! Le Confucianisme faussé par l'admiration des Jésuites est révélé par leurs adversaires, les Dominicains et les Franciscains, qui ont remporté la victoire finale. Et les Jésuites, malgré la protestation de leur foi purement chrétienne, et malgré leurs intrigues ingénieuses, furent considérés comme convertis au Confucianisme qui est une doctrine des athées. Aussi furent-ils condamnés non seulement par leurs confrères, mais encore par le Pape lui-même en 1742.



CHAPITRE DIXIÈME

PHILOSOPHIE

Les philosophes des autres écoles peu connus en France : Causes et conséquences



p.82 Il est assez étonnant de constater qu'au début du XVIIIe siècle, Confucius fut le seul philosophe chinois connu en France. Les missionnaires ont bien parlé quelquefois de Mencius, d'une manière d'ailleurs tout à fait superficielle ; mais c'était toujours la même pensée confucéenne orthodoxe. Les gens d'esprit cultivé de même que les esprits simplistes auraient dû être étonnés de la carence de la Chine dans le domaine de la pensée. Mais la Chine comme les anciennes civilisations, comme la Grèce et l'Inde, possède des philosophes nombreux et variés qui, par la valeur de leurs doctrines, auraient bien mérité d'être au moins signalés par les missionnaires, d'autant plus que la plupart furent contemporains et souvent rivaux de Confucius. En réalité la fin de la dynastie des Tcheou fut une époque florissante, connue par un déploiement prodigieux de théories et d'idées ; c'est alors que se formèrent les différentes écoles ayant groupé chacune des disciples nombreux commentant et développant les doctrines de leurs maîtres, tels que Lao-tseu, Mo-tseu, Yang-tseu, Siun-tseu, Han fei tseu, etc., penseurs dont l'influence sur l'esprit chinois a été forte et constante. De plus, il y eut également un tel enchevêtrement de courants philosophiques

que l'on ne peut pas parler indépendamment d'une école sans mentionner les autres. Et cependant de tous ces noms, les missionnaires ne mentionnaient quelquefois que Lao-tseu, mais encore comme p.83 fondateur de la religion Taoïste et non comme un pur philosophe [1]. Or ce Taoïsme populaire déformé, mêlé de croyances mythologiques et bouddhiques saugrenues, n'a rien de commun avec la philosophie de Lao-tseu, au point qu'on pourrait très bien affirmer que ce sont deux choses de tout point distinctes que les Chinois, du reste, ne confondent jamais. N'existerait-il pas quelque raison occulte pour que les missionnaires aient feint d'ignorer l'importance de la philosophie de Lao-tseu, de Mo-tseu, et des autres philosophes de l'antiquité, qui, d'après les intellectuels chinois, ont parfois plus de mérite que Confucius lui-même ? C'est la question que nous tâchons d'étudier.

1. Faveur accordée à Confucius par les Empereurs

Les missionnaires étaient venus à une époque où le Confucianisme avait reçu les plus grands honneurs. La Chine, nouvellement soumise aux Mandchous, frémissait encore à l'idée que ces barbares allaient détruire toutes ces traditions du passé. L'empereur K'anghi, très habile dans la politique, comprit le danger qu'il courait et qui pourrait amener la chute de son empire, s'il n'avait pas la prudence de respecter les coutumes des Chinois. Ainsi K'anghi, n'avait jamais manqué l'occasion de

---

[1] Voir « *Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idylâtres* » p. 208-209, et une page illustrée où l'on place trois portraits : Fo (Bouddha) au milieu, Confucius à droite, Lao-tseu à gauche, au-dessus de toutes les autres divinités.

montrer les qualités d'un monarque sage et d'encourager tout ce qui concernait l'établissement de l'ordre social. Aux lois comme aux institutions, il n'apportait aucune modification qui pût être jugée susceptible de porter atteinte à la tradition chinoise, si ce n'est la manière de s'habiller à la mode mandchoue, en portant une natte dans le dos. Le Confucianisme, en raison du respect qu'il enseigne au peuple à l'égard du Prince, se conformait bien à l'état d'esprit de l'empereur. Aussi ce dernier s'armait-il des leçons de Confucius en manifestant le plus profond respect pour le sage chinois et annonçant qu'il punirait quiconque manquerait aux devoirs envers le gouvernement, tracés par ce philosophe. Du reste, cet appui donné par le pouvoir aux doctrines confucéïstes, cette vogue de l'école n'étaient pas $_{p.84}$ introduits par les Mandchous, mais encore par la dynastie déclinante des Song, dont les derniers souverains pensaient relever par ce moyen leur pouvoir fléchissant. Depuis, les Mongols avaient continué ce mouvement par des considérations analogues à celles des Mandchous, et les Ming avaient encore suivi la même politique.

Cet aménagement ingénieux gagna vite les suffrages de la classe intellectuelle, ce qui avait toujours été le premier souci des souverains chinois clairvoyants. On voit par là l'avantage que pouvait tirer le Prince Mandchou pour avoir accordé des honneurs tout particuliers à Confucius, dont l'autorité morale, beaucoup plus puissante que celle du pouvoir politique, s'était fortement établie depuis plusieurs siècles.

Les Jésuites de la Cour de Pékin, pour les intérêts de leur propagande, observaient de leur mieux les prescriptions de

l'empereur, et n'osaient interpréter rien en dehors du courant d'idées officiel. Le Confucianisme et le christianisme avaient, entr'autres, le même principe d'enseigner aux hommes à être bons ; voilà un argument utile pour flatter l'amour propre de l'empereur. Grâce à cela la religion chrétienne était tolérée en Chine. Les missionnaires ont produit quantité de documents pour solliciter de l'empereur la faveur d'être traités simplement sur le pied d'égalité avec les prêtres de la religion bouddhique [1]. Si la religion chrétienne se trouvait avoir des points de contact avec le Confucianisme favorisé par Kanghi et placé par lui au-dessus de toutes les autres doctrines, c'était vraiment un coup de chance pour les missionnaires. D'un autre point de vue, ils savaient également fort bien profiter de ces considérations pour les besoins politiques de la propagande chrétienne. C'était, en effet, la seule méthode intelligente et réfléchie avec laquelle ils pouvaient espérer gagner la sympathie des Chinois ; aussi bien du souverain que de son peuple. p.85

2. Idées démocratiques et socialistes des philosophes chinois que les missionnaires n'ont pas voulu importer en France

Il est certain que l'époque de laquelle nous parlons ne voyait que le commencement de la pénétration de l'orientalisme en

[1] Sur les sollicitations des missionnaires, le Président de la cour souveraine des rites présente une requête à K'anghi, en leur faveur. Il y dit notamment : « La doctrine qu'ils (Les missionnaires) enseignent n'est point mauvaise ni capable de séduire le peuple et de causer des troubles. On permet à tout le monde d'aller dans les temples des Lamas, des Ho-Chang (prêtres bouddhiques), des Tao-ssé, et l'on défend d'aller dans les églises des Européens, qui ne font rien de contraire aux lois, etc. » Le 20 Mars 1692. Voir *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne,* par le P. Charles le Gobien, Paris 1698, p. 183. Voir aussi les *Mémoires* du P. Le Comte, Lettre XIII.

France ; la connaissance de la philosophie chinoise y était encore très sommaire. Mais en dehors de ces considérations, des raisons de carrière empêchaient les missionnaires de travailler avec impartialité, et sans idées préconçues, conditions indispensables pour quiconque voudrait vraiment, en étudiant la civilisation d'un autre pays, obtenir des résultats probants. En effet, les missionnaires manquaient de cette indépendance d'esprit nécessaire pour pouvoir pénétrer la pensée chinoise dans toute son ampleur. Ils se condamnent presque toujours à n'en avoir qu'une conception tronquée et peu exacte. Ainsi Lao-tseu, contemporain de Confucius, à cause de ses idées socialistes, d'une violence extrême à l'égard du régime politique de son temps, a été écarté par les missionnaires. Ils n'ont pas voulu avoir pour lui la considération qu'ils ont accordée à Confucius ; et son fameux livre Tao-te-King ne fut pas traduit. Le fait est que Lao-tseu a des idées qui ne pouvaient plaire aux prêtres. Ce philosophe trouvait que les machinations politiques formaient une plaie sociale, il décrivait les misères du peuple causées par les luttes incessantes des Princes contre eux. Ayant vécu, comme Confucius, à une époque où la féodalité avait fait des ravages dans toute la Chine disloquée, Lao-tseu a voulu y apporter un remède. Pour diminuer les souffrances causées par des guerres il a prêché des théories de socialisme primitif ou plutôt d'anarchisme intégral, alors que les mêmes faits inspiraient à Confucius le désir d'un gouvernement stable, fort, et sage. D'après Lao-tseu, seul le retour à la simplicité des mœurs primitive pourrait donner le bonheur à l'humanité. Il préconisait le retour au naturel inculté mais vertueux de l'homme bon par sa nature. On voit par cette curieuse

coïncidence d'idées qu'on pourrait à ce point de vue nommer Lao-tseu le Rousseau chinois. Ses plaintes à ce sujet sont si vives qu'il maudit la civilisation et toutes les organisations sociales comme artificielles et fausses, créées par l'égoïsme des prétendus « sages », et les troubles sociaux ne sont à ses yeux que des résultats fatals de leurs œuvres.

« Si le peuple souffre de la faim, c'est que de trop grands impôts $_{p.86}$ pèsent sur lui ; voilà la cause de sa misère. Si le peuple est difficile à gouverner, c'est qu'il est surchargé de trop grands travaux ; voilà la cause de son insubordination. Si le peuple voit arriver la mort avec insouciance, c'est qu'il a trop de peine à vivre ; voilà pourquoi il meurt avec si peu de regrets » [1].

Dans la question de la religion, Lao-Tseu est encore plus matérialiste que Confucius qui la concevait comme une des institutions sociales indispensables. En effet Lao-tseu doute qu'il y ait un lien quelconque entre le Ciel et les êtres. Il est le premier philosophe chinois opposé aux théories anthropomorphistes. Il ne sent aucune reconnaissance envers le Ciel incorporel et immuable. Sa théorie se fonde sur le fait que tous les êtres apparaissent dans la vie et accomplissent leurs destinées d'après les exigences de leurs besoins. Ils se manifestent sous les formes extérieures plus diverses pour retourner ensuite chacun à son origine, à son repos, à son immortalité.

« Le Ciel n'a rien de commun avec les êtres, nous ne lui devons aucune reconnaissance. Ainsi les herbes n'ont pas poussé pour les animaux, mais les animaux les mangent quand

même. Les chiens ne sont pas nés pour les hommes, mais les hommes les apprivoisent » [2].

Comme ce sont toujours les circonstances sociales qui font naître les théories philosophiques, après Confucius et Lao-tseu vient Mo-tseu qui, bien qu'il ne soit pas tout à fait contemporain de nos deux grands philosophes, a vu également des troubles et des souffrances de l'époque « des royaumes combattants ». Lui aussi, témoin douloureux de ces désordres et de cette corruption morale, il cherchait la cause du mal et voulait y apporter son remède. S'opposant aux rites des formalistes de l'école confucéenne comme ridicules, ne donnant pas non plus son adhésion à l'anarchisme de Lao-tseu, il établissait une nouvelle doctrine sociale. Les guerres dont la Chine a tant souffert faisaient de lui un ardent antimilitariste, il prêchait l'utilitarisme et l'altruisme, et créait une méthode scientifique et expérimentale pour l'organisation de la vie courante. On pourrait résumer ses théories en trois catégories : l'amour universel comme principe, l'ordre politique et social p.87 comme base, et l'intérêt de tous comme but. Son livre formule bien des idées qui furent reprises par les socialistes modernes.

> « La préoccupation des sages est d'améliorer le monde, s'ils savent où les troubles prennent racines, ils pourront remédier heureusement, sinon ils ne peuvent rien faire. Pour remédier au triste état de la société, il faut, comme le font les bons médecins, trouver l'origine

---

[1] *Tao-te-King*, Sect. 75.

[2] Le sens de ce texte est donné ici d'après le commentaire de Wang-Pi, cité par Hou-Che, dans son Histoire de la philosophie ancienne de la Chine.

> du mal. Or, cette origine de tous les maux actuels, c'est que les hommes ne s'aiment plus les uns les autres.

Son principe de l'utilitarisme est poussé jusqu'à un tel point qu'il considérait les croyances religieuses comme un moyen nécessaire pour inspirer au peuple la crainte en cas de besoin et non comme une règle intransigeante qu'on doit pratiquer constamment ; il n'est même pas question de les envisager du point de vue de la foi. Voici un passage du chapitre de Lou-Wen, qui montre comment et dans quel sens ses doctrines devraient être appliquées [1] :

> « Quand vous vous occupez de la direction d'un État il faut choisir, selon les circonstances, ce qu'il faut pour ce pays. Dans un pays où les désordres et les troubles font des ravages, parlez de l'emploi de « l'élite dans la politique », et de « l'unification du souverain avec son peuple ». Dans un pays pauvre parlez de « l'économie dans la vie courante », et de « l'économie des rites funéraires ». Dans un pays où l'on s'abandonne trop à la musique et aux vins, parlez de la doctrine contre « la musique » et de celle contre « la prédestination ». Dans un pays où les mœurs sont légères et corrompues, parlez du « respect du Ciel » et du « culte des Divinités ». Dans un pays où l'on entreprend la guerre et opprime les autres nations, parlez de « l'amour universel » et de la « condamnation de la guerre ».

[1] Voir Mo-tseu, chapitre *Lou-Wen.*

> Tout ceci s'appelle « choisir ce qui est nécessaire selon les circonstances » [1].

Cette étude comparative des idées de Lao-tseu et de Mo-tseu suffit pour justifier notre jugement. Si les missionnaires n'ont pas traduit les ouvrages de tous les anciens philosophes chinois autres que Confucius, c'est qu'il est le seul conforme à leur goût et aux besoins de leur propagande. De plus, chez Confucius on trouve des idées moins révolutionnaires et p.88 plus faciles à appliquer sans trop changer le cours des choses. Les « Pei--tseu » (cent philosophes chinois) n'ont jamais été bien connus au temps de Louis XIV, ni même longtemps après. Teng-Si, contemporain de Lao-tseu, considéré comme un grand révolutionnaire par les chinois, est ignoré même aujourd'hui en France, et certes, sa doctrine ne ferait sûrement pas plaisir à ceux qui ont des idées religieuses et politiques tant soit peu conservatrices.

> « Le Ciel n'est pas le bienfaiteur de l'homme. Le Prince ne l'est pas non plus envers le peuple... Pourquoi ? Parce que le Ciel n'est pas capable de supprimer le destin apportant aux hommes la mort prématurée et les faire revivre, et il ne donne pas aux bons une vie longue, voilà pourquoi il n'est pas le bienfaiteur de l'homme. Et si parmi le peuple il y a des voleurs et des fraudeurs qui conspirent pour tromper les gens, ceci vient de ce qu'ils n'ont pas assez pour vivre, de la

[1] Les expressions mises entre guillemets, qui résument les recettes préconisées dans chaque cas, sont autant de titres de chapitres développés dans le même ouvrage.

misère. Et cependant les Princes veulent absolument les condamner à mort d'après la loi ; voilà pourquoi le Prince n'est pas le bienfaiteur envers le peuple » [1].

Certes, ces idées qui développent avec plus de netteté et de violence des principes donnés déjà par Lao-tseu, mériteraient au moins qu'on en fît mention. Nous pensons que ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, suffisent pour montrer que Confucius ne représente qu'un seul des multiples courants de la pensée chinoise.

3. La profession même des Missionnaires ne leur permettait pas de fréquenter les milieux intellectuels

Les missionnaires furent et sont en Chine une classe à part. Sauf les empereurs, leurs maîtres et protecteurs, ils n'ont eu de relations qu'avec les fonctionnaires dans les Palais. Mais en Chine comme dans tous les pays, les intellectuels forment une classe nombreuse et importante qui garde toujours son esprit indépendant, et ne manifeste guère de préférence dans le choix des doctrines de la philosophie pure. Ces érudits sont bien p.89 souvent des éclectiques. Pour eux, les doctrines de Confucius, de Lao tseu et Mo-tseu ont chacune des défauts et des avantages. On ne doit pas s'attacher aveuglément à une seule école. Cette liberté scientifique est toujours maintenue par les Chinois, et reste intacte jusqu'à maintenant. Il est donc naturel qu'ils se soient aussi bien refusé à admettre la suprématie absolue et exclusive de la religion chrétienne. Cet esprit est non seulement

[1] Voir Teng-Si-tseu. Chapitre I.

répandu dans les milieux des lettrés, mais on le trouve aussi bien chez des princes les plus despotiques qui, accordant manifestement tant de faveurs à l'école confucéenne n'ont cependant pas osé attaquer ou proscrire les doctrines de Lao-tseu ou de Mo-tseu. L'esprit exclusif de la religion chrétienne ne pouvait que déplaire à la mentalité chinoise. C'est pourquoi relativement peu de gens l'embrassent surtout dans les classes intellectuelles. En effet, le christianisme, comme la plupart des autres religions formalistes n'admet pas de vérité contraire à sa doctrine, et se base sur la foi et non sur la raison, condition qui explique les attaques violentes des philosophes français au XVIIIe siècle et son peu de succès en Chine.

C'est pour cette raison que les missionnaires en Chine n'ont guère possédé la confiance de la classe intellectuelle. Du reste, de part et d'autre, ce sont peut-être les hommes les moins faits pour s'entendre. Avec leur vocation religieuse et leurs jugements choquant les habitudes chinoises, les missionnaires, bien qu'ils aient beaucoup écrit sur la philosophie de la Chine, se condamnaient volontairement à ne jamais bien la comprendre. Cela vient, comme nous l'avons dit, de leur profession qui leur défend de chercher la vérité en dehors du cadre de leur dogme.

Les bonnes familles chinoises, dont la fréquentation est interdite à tous les prêtres de toutes les religions, représentent la vraie civilisation chinoise, qui tient toujours à séparer la religion de la morale. En effet, en Chine, la morale est indépendante de la religion. Confucius refusa de parler sur la vie future. Lao-tseu, quand il arrive à cette question ne se prononce pas davantage, Mo-tseu nous conseille de ne parler des Dieux et

des esprits que lorsque qu'on se trouve dans un pays où la religion est nécessaire pour corriger les « mœurs corrompues ». Les missionnaires conservaient leur mentalité européenne en confondant toujours la religion avec la morale. Pour eux, sans la religion, la morale n'aurait plus de raison d'être. Cette conception n'est, à nos yeux, ni une erreur ni une vérité. Entre l'Asie et l'Europe, il y a différence de conception ; l'esprit diffère suivant l'espace, le climat, et les races.

*

p.90 Les trois raisons que nous venons d'esquisser montrent les causes du maigre résultat obtenu par les missionnaires du XVII[e] et XVIII[e] siècles dans l'étude de la philosophie chinoise, malgré tous leurs efforts. Prétendre que les premiers sinologues, n'ayant en réalité jamais pu pénétrer la profondeur de cette branche d'étude, peuvent être fidèles dans leurs interprétations des livres chinois et que leurs écrits méritent foi, serait peut-être abusif. D'ailleurs tout ce qu'ils ont transcrit à cet époque en français a été plutôt des morceaux choisis mélangés d'impressions personnelles, de notes de voyages, de descriptions les plus diverses. Finalement ils ont formé en France une tradition du type chinois à la manière imaginaire de Confucius : mou, poli, qui marche en mesurant d'avance la longueur de ses pas, les inclinations de sa tête, les battements de ses paupières ; en un mot, l'exagération de politesse poussée jusqu'au ridicule. Telle est l'image des Chinois formée par les écrits des missionnaires.

On peut ainsi conclure que les missionnaires ont tenté vraiment des efforts pour propager en France la philosophie

chinoise ; la preuve en est qu'ils ont beaucoup écrit sur ce sujet depuis les dernières années du XVII[e] siècle jusqu'à la première moitié du XVIII[e] siècle et même après. S'ils ne sont pas arrivés à la comprendre telle qu'elle est en Chine, ce n'est pas leur faute, car il y a deux genres littéraires qu'ils ont exclus de leurs études : d'abord les romans [1] où se renferment l'amour et le sentiment poétique, ensuite la philosophie où règnent la vérité et la raison laïque. Ce sont des choses que les prêtres ne peuvent posséder. C'est ainsi qu'ils n'ont jamais parlé des romans chinois, par contre, ils ont beaucoup parlé de la philosophie chinoise. Le résultat est presque le même ; ils n'ont compris ni l'un ni l'autre.



[1] C'est ainsi qu'ils ne font aucune allusion à deux ouvrages célèbres de ce temps, qui exerçaient alors une influence considérable, le roman *Houng-lou-moung* et le recueil de contes *Liao Tchai tche yi.* Le premier est une histoire d'amour qui peut rivaliser pour la noblesse des sentiments avec les romans du dix-septième siècle en France, et trace en même temps le tableau des mœurs dans les classes élevées de la société chinoise. Le second est l'œuvre d'un des écrivains les plus distingués de la littérature chinoise, qui sait unir dans un style délicat et poétique la vérité de l'émotion au fantastique des événements. Un choix de ces contes a été traduit en français par M. Louis Laloy sous le titre de *Contes magiques* (Paris, Piazza, 1924).

CHAPITRE ONZIÈME

LA CHINE EN FRANCE AUX XVIIe-XVIIIe SIECLE

Connaissances à peu près complètes sur l'Empire Chinois

@

p.91 Après tant d'années de propagande pour la Chine par des missionnaires, dont les écrits furent cependant souvent en contradiction avec ceux des voyageurs, on se demande si cette propagande n'avait pas produit quelques effets sur l'esprit français ; d'autant plus que le XVIIe siècle est caractérisé dans l'histoire de la France par l'introduction des idées étrangères. En effet, les récits des missionnaires et ceux des voyageurs avaient, dans toute l'Europe, leur écho. Dans les œuvres de Montesquieu, de Diderot, comme dans celles de Rousseau et d'Helvétius, particulièrement de Voltaire, on trouve beaucoup de passages concernant les Chinois. Ici, une question se pose. Quelles sont les raisons qui poussaient les écrivains et les philosophes à parler d'un pays qu'ils n'étudiaient que par l'intermédiaire des missionnaires et des voyageurs ? En examinant ce que ces auteurs ont écrit sur ce pays, on y voit non seulement leurs témoignages de sympathies, mais encore un enthousiasme exagéré et souvent des éloges sans borne. Quel profit pourront-ils tirer de ces descriptions si vivantes consacrées aux Chinois ? On doit en faire la recherche dans leurs œuvres même, afin de pouvoir comprendre l'importance de l'introduction des idées chinoises en France.

Ce mouvement ne peut s'être formé autrement que les autres mouvements littéraires ou politiques. Il ne peut s'être manifesté subitement. Une préparation à longue échéance finit par réveiller l'intérêt plus ou moins vif de tous pour cet objet commun.

p.92 Les connaissances de la Chine en France furent très anciennes. Ce fut vers la première moitié du XVIIIe siècle qu'elles prirent beaucoup d'intensité. De 1650 à 1750, les livres parus successivement sur la Chine étaient innombrables ; entr'autres, les « Lettres Édifiantes » et la « Description de la Chine » sont considérés comme les meilleures sources. Les livres de Bouvet et ceux de Le Comte et ceux de tant d'autres missionnaires sont dans les mains de tous. Ainsi l'influence de la Chine en France fut certaine, même incontestable du fait que déjà, vers la fin du XVIIe siècle on peut trouver dans les œuvres des grands écrivains des traces qui pourraient consolider cette opinion. Saint-Simon, dans ses « Mémoires » parlait des querelles religieuses des Jésuites de Pékin avec les missionnaires de différents ordres. Pascal dans ses « Pensées » n'avait pas manqué de mentionner ce qu'il jugea de l'ancienneté de l'Histoire de la Chine, mais avec beaucoup de réserves. Il avait sûrement lu le livre du P. Martini [1] qui aurait dû attirer vivement l'attention des esprits critiques sur cette antiquité antédiluvienne :

> « Histoire de la Chine — Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger.
>
> « Il n'est pas question de voir cela en gros. Je vous dit qu'il y a de quoi aveugler et de quoi éclairer. Par ce mot

> seul, je ruine tous vos raisonnements. Mais la Chine obscurcit dites-vous ; et je réponds : La Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver ; cherchez-la. Ainsi tout ce que vous dites fait à un des desseins, et rien contre l'autre. Ainsi cela sert et ne nuit pas. Il faut donc voir cela en détail, il faut donc mettre papier sur table. [2].

*

Mais les vieux documents sur la Chine, à parler en général, sont encore loin d'être complets et parfaits. D'après le résultat de nos examens dans leur ensemble, ils laissent encore beaucoup à désirer. D'ailleurs nous avons déjà exposé notre opinion sur certains points avec leurs preuves dans les p.93 chapitres précédents de ce livre. Ce qui est intéressant, ce sont les jugements des grands écrivains à l'égard de la Chine. Ils possèdent un esprit d'analyse dont la lumière éclaircit les choses en écartant, d'une manière générale, les histoires trop fantaisistes et incroyables. Ils ramassent seulement des éléments précieux dans la civilisation chinoise. Pourtant ce sont des gens qui n'ont jamais mis les pieds sur le sol chinois, et ils comprennent ce pays infiniment mieux que quiconque. C'est l'effet du discernement qui les distingue des intelligences vulgaires. Voltaire, grand admirateur de la Chine, ne fait dans tous ses récits, que des éloges des Chinois : dans l'« Essai sur

---

[1] *Histoire de la Chine,* par le P. Martini, 1658.

[2] *Pensées* de Pascal, article XXIV, Section 46, Édition de 1883, librairie Ch. Delagrave. On y trouve un commentaire intéressant de M. Ernest Havet sur l'*Histoire de la Chine* du P. Martini et l'influence de cette histoire en Europe en 1658.

les Mœurs » comme dans « Le Siècle de Louis XIV ». Il se signale enfin entre tous les écrivains de son temps comme défenseur et disciple de la morale de Confucius. La Chine lui plaît, parce qu'elle n'est pas une nation chrétienne. La morale de Confucius sans merveilleux, constitue pour lui une espèce de religion rationaliste dont il juge par les traductions des livres canoniques, publiées dans l'œuvre de Du Halde et par les descriptions de la morale chinoise dans les « Lettres Édifiantes », les œuvres de Gaubil, les lettres de Parrenin et d'autres.

> « Jamais la religion des Empereurs et des Tribunaux ne fut déshonorée par des impostures, jamais troublée par les querelles du sacerdoce et de l'empire, jamais chargée d'innovations absurdes, qui se combattent les unes les autres avec des arguments aussi absurdes qu'elles et dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques, conduits par des factieux. C'est par là surtout que les Chinois l'emportent sur toutes les Nations de l'Univers [1].

Diderot, dans son Dictionnaire encyclopédique, a considéré les Chinois comme

> « peuples supérieurs à toutes les nations de l'Asie, par leur ancienneté, leur esprit, leurs progrès dans les arts, leur sagesse, leur politique, leur goût pour la philosophie...

et dit de Confucius :

[1] *Essai sur les mœurs.* Introduction.

> « La morale de Confucius est bien supérieure à sa métaphysique et à sa physique.

Jean-Jacques Rousseau [1], en 1750, dans son fameux discours fait p.94 pour l'académie de Dijon : « Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ? », a dit de la Chine :

> « Il est en Asie une contrée immense où les lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'État.

Et dans le *Discours sur l'Economie politique* il fera encore une fois un bel éloge de l'Administration et de la justice chinoise :

> « A la Chine, le Prince a pour maxime constante de donner le tort à ses officiers dans toutes les altérations qui s'élèvent entre eux et le peuple. Le pain est-il cher dans une province, l'intendant est mis en prison. Se fait-il dans une autre une émeute, le gouverneur est cassé et chaque mandarin répond sur sa tête de tout le mal qui arrive dans son département. Ce n'est pas qu'on examine ensuite l'affaire dans un procès régulier ; mais une longue expérience en a fait prévenir ainsi le jugement. L'on a rarement en cela quelque injustice à réparer et l'Empereur persuadé que la clameur publique ne s'élève jamais sans sujet, démêle toujours, au

---

[1] Le philosophe de Genève n'est pas toujours conséquent avec lui-même, il dit de la Chine autant de bien que de mal. Plus tard, dans la Nouvelle Héloïse, il critique sévèremuent le peuple chinois « qui ne connaît, dit-il, d'autre humanité que les salutations et les révérences ». Cette sévérité contre le Chinois vient, d'après M. Mornet, de ce que Rousseau, homme de la nature, a toujours détesté l'étiquette, les simagrées, les salutations et les révérences. C'est le mensonge de la vie mondaine. Voir *La Nouvelle Héloise*, nouvelle édition publiée avec des notices et des notes par M. D. Mornet, t. I, p. 105.

> travers des cris séditieux qu'il punit, de justes griefs qu'il redresse.

*

Montesquieu de son côté, ayant passé sa vie à lire et à réfléchir, a bien connu comme Voltaire et Rousseau tous les livres concernant les Chinois. Avec son esprit scientifique, il a pu recueillir les documents nécessaires, pour confirmer ses théories politiques dans « l'Esprit des Lois » [1]. Il n'est pourtant pas un admirateur de parti-pris des pays étrangers. Il a lu aussi bien les « Voyages d'Anson » que les traductions des livres classiques chinois des missionnaires. Voici ce qu'il dit de la Chine parmi de nombreux chapitres concernant ce pays :

> « Bonne coutume de la Chine
>
> Les relations de la Chine nous parlent de la cérémonie d'ouvrir les terres que l'Empereur fait tous les ans. On a voulu exciter les peuples au labourage par cet acte public et solennel.
>
> De plus l'Empereur est informé chaque année du laboureur qui s'est le plus distingué dans sa profession ; il le fait mandarin du huitième ordre... [2].

p.95 Dans le livre septième, chapitre VI du même ouvrage, il a parlé « Du luxe de la Chine » en mentionnant la belle ordonnance de Kia-Wen-ti [3] de la dynastie des Han, qui ne voulait pas fatiguer son peuple à travailler pour le luxe qui ne

---

[1] Voir « *La Chine dans l'Esprit des Lois* », Revue d'Histoire littéraire de la France, 1924, n° 2, p. 193-205, par M. E. Carcassonne.

[2] *De L'Esprit des Lois*, livre quatorzième, Chapitre VIII.

[3] Il s'agit probablement des empereurs King et Wen.

pouvait ni le nourrir ni le vêtir : « Notre luxe est si grand que le peuple orne de broderies les souliers des jeunes garçons et des filles, etc... ». Ce texte a été publié en entier, dans l'ouvrage du P. du Halde, t. II, p. 497. C'est une des preuves que Montesquieu n'a basé son admiration de la morale chinoise que sur la lecture des œuvres des missionnaires.

Helvétius fait aussi quelques allusions aux Chinois. Dans son livre : « De l'homme » il écrit quelques remarques sur les mœurs, sur le despotisme (section V, note 14), mais assez insignifiantes, il semble qu'il n'ait pas eu, comme ses confrères, la compréhension de la valeur de la Chine.

Ce que nous avons rapporté ci-dessus, ce ne sont que des thèses sur la Chine des philosophes et des écrivains. Si l'on voulait en chercher de pareilles dans le domaine de la science et de l'art, on n'y trouverait pas moins d'interprétation et de renseignements nombreux qui nous autoriseront à prononcer que l'influence de la Chine ne fut pas partielle, mais générale. Bien que l'esprit français au XVIIIe siècle considère encore la science, à tort ou à raison, comme une forme de pensée qui n'existe qu'en Europe, les multiples publications des missionnaires sur la science chinoise leur montrèrent petit à petit que ce genre d'étude ne fut point exclusif, bien au contraire. Il était fort ancien en Chine tout comme son histoire. « Le Secret de la Médecine des Chinois » parut en 1671. Le « Sinarum Scientia » rédigé par les missionnaires eut sa première édition en 1672. Un certain Pierre Petit, médecin parisien, travailla à propager les mérites d'une boisson qu'un admirateur appela l'« Ambrosia Asiatica » (1672), propre à guérir la migraine,

grand remède contre la goutte. Puis un des Jésuites de Pékin, Intercotta, publia en 1673 « La Science des Chinois ».

Les travaux les plus intéressants parmi les missionnaires s'occupant de la science, furent sûrement ceux du P. Parrenin, qui, correspondant fidèle de M. Mairan, directeur de l'Académie des Sciences, lui envoya successivement ses nouvelles et les résultats de ses recherches. Il lui expédie non seulement des lettres toutes pleines de noms des plantes et de ceux p.96 des animaux de l'Asie, mais encore des collections de ces plantes et de ces animaux rares recueillis lors de ses voyages dans la Mongolie et la Tartarie avec l'Empereur ; et il ne manqua pas non plus de signaler le Pen-ts'ao qui est la plus ancienne histoire naturelle de la Chine — son étude préférée. Voici une lettre de M. Mairan datée du 14 Octobre 1728 pour remercier de son envoi important, notre savant missionnaire ; elle se termine en ces termes :

> «... Agréez s'il vous plaît, que je vous marque une reconnaissance particulière pour tout ce que vous avez envoyé de curieux et de rare à l'Académie des sciences et surtout de l'instruction que j'ai reçue à la lecture des Lettres que vous lui adressez. Le P. du Halde à qui je remettrai celle-ci, m'encourage à quelque chose de plus : il m'assure que vous ne trouverez pas mauvais que j'y ajoute quelques questions sur un pays et sur les mœurs d'un peuple que vous connaissez si bien. Il vous fera tenir en même temps les remerciements que la

> Compagnie vous fait par la main de M. Fontenelle, son secrétaire et ses Mémoires qu'elle vous envoie, etc... [1].

Puisque l'auteur a mentionné Fontenelle, qui fut le Secrétaire de l'Académie des Sciences et en même temps entra en relations avec la Compagnie des Jésuites dont le P. Du Halde fut chargé de transmettre les correspondances des missionnaires de Pékin avec leurs amis, il est probable que Fontenelle était très au courant de ce qui concerne les Chinois. Il est encore une fois évident que les Membres de l'Académie ont étudié avec intérêt tout ce qu'envoya le P. Parrenin sur la science chinoise.

*

Avec la science, la connaissance de l'art chinois en France fut très ancienne, bien avant la fondation des Compagnies françaises des Indes (1660). La France inaugura son commerce avec la Chine en 1697. Dès lors l'art chinois pénétra plus aisément qu'auparavant. Au Louvre, nous avons, dans la collection de M. Ernest Grandidier, un brûle-parfums chinois ayant appartenu, prétend-on, au célèbre voyageur vénitien Marco-Polo. Dans les Musées de Cluny, Vincennes, Chantilly, partout on trouve des porcelaines, des meubles, des peintures et des bibelots chinois.

p.97 L'art architectural de la Chine a depuis longtemps exercé une grande influence sur l'art français. On a aujourd'hui oublié que le « Trianon » au Palais de Versailles fut le remplacement du « Trianon de Porcelaine » construit vers 1670. Félibien dans la « Description du Palais de Versailles » (1671) a dit que :

---

[1] Lettres au R. P. Parrenin, par Dortous de Mairan.

> « Ce Palais n'a qu'un seul étage, et lorsqu'on a monté sept marches pour entrer dans le vestibule, l'on trouve un salon dont toutes les murailles sont revêtues d'un stuc très blanc et très poli, avec des ornements d'azur. La corniche qui règne autour et le plafond sont aussi ornés de diverses figures d'azur sur un fond blanc, le tout travaillé à la manière des ouvrages qui viennent de la Chine, à quoi les pavés et les lambris se rapportent, étant faits de carreaux de porcelaines.

Nombreux sont les artistes qui ont pris le goût de l'art chinois. Antoine Watteau, décorateur du cabinet du garde des sceaux Chauvelin et de celui du Duc de Cossé, exécuta diverses figures chinoises pour le cabinet du Roi au Château de la Muette. Christophe Huet a exécuté une foule de décorations au Château des Champs et peignit au rez-de-chaussée un salon chinois [1]. Vers 1745, le même artiste exécuta des arabesques et les figures chinoises du cabinet de l'ancien Hôtel de Rohan, construit au commencement du XVIIIe siècle, et au Château de Chantilly, on trouve de lui « La grande Singerie » peinture pittoresque faite probablement vers 1735 [2]. Les frères Martin en travaillant à l'imitation de laque et de bois vernis (façon de Chine) ont obtenu plusieurs fois leurs privilèges (1730-1748) Voltaire admirait beaucoup à Lunéville un salon :

> « Moitié Turc et moitié Chinois » [3]

[1] Voir la description détaillée de ces décors dans *Voyage pittoresque des environs de Paris,* par d'Argenville, 1755.
[2] Voir *Peinture décorative en France au XVIIIe siècle*, par Géris-Didot.
[3] Lettre au Président Hénault, Février 1748.

Toutes ces citations sur la science, l'architecture et l'art chinois en France sont un peu hors de notre sujet. Mais nous voulons montrer par ces documents, comment s'était créé l'état d'esprit favorable à la Chine. Les relations entre la France et la Chine furent d'abord entretenues par les prêtres ensuite par le commerce maritime, il y eut un moment où les renseignements sur la philosophie, la morale et la science furent au moins aussi nombreux que ceux sur la friponnerie des petits marchands chinois sur la côte. L'importation des meubles de bibelots, dont les personnages décoratifs ne $_{\text{p.98}}$ sont pas pour les chinois pas autre chose que des caricatures, donnèrent aux Chinois l'idée de juger les Chinois d'après ces images. C'est justement ce sentiment peu sérieux qui rendit la Chine populaire. On pourrait très bien prétendre qu'aucun pays d'Asie n'a fourni à la France tant de connaissances sur sa civilisation, et tant d'objets d'art « populaires » qui suffisent à rendre la Chine glorieuse dans tous les salons de la bonne société. Par exemple ceux de Madame de Pompadour furent non seulement pleins de meubles chinois, mais on y trouvait des bassins où nageaient des petits poissons rouges aux écailles d'or, apportés pour la première fois en France pour elle. Ainsi n'est-ce pas une date historique que l'introduction de ce genre de poissons chinois en Europe qui s'y sont multipliés depuis ? Enfin, le XVIIIe siècle fut l'époque où l'on s'est le plus interessé à la Chine. Cette tendance est plus marquée chez les encyclopédistes qui, ayant vu l'abus et la corruption dans la politique et la religion, ont voulu les attaquer indirectement en s'armant de ce qu'ils avaient trouvé de meilleur dans les autres pays. C'est avec cette intention que Montesquieu

a écrit ses *Lettres persanes* et plus tard Madame de Staël *De l'Allemagne.*



CHAPITRE DOUZIÈME

IDÉALISATION DE LA CHINE

Crise morale et politique de la France.
Idées nouvelles s'appuyant sur l'exemple chinois
et inspirées par la Chine.



p.99 On ne tente pas d'attaquer vaguement une religion quand elle est encore capable d'être en harmonie avec l'esprit du temps. Toutes les réactions, qui s'élèvent contre elle, ont pour cause le fait qu'on a depuis longtemps perdu confiance. Ce détachement progressif des esprits à l'égard de l'Église au début du XVIII[e] siècle se prépare d'une façon tout d'abord invisible, secondé par l'introduction des nouvelles théories de la Chine sur l'indépendance de la morale relativement à la religion. Les idées des philosophes, le soutien une fois trouvé s'affermirent, et ces philosophes ne furent plus de simples déistes, mais formèrent « une secte » et « un parti » franchement hostiles à la religion. Mais dès que les hommes ont tourné des regards menaçants contre la majesté du Ciel qui gouverne nos âmes, il ne tarderont pas à les diriger contre la souveraineté de la terre qui gouverne nos corps. Il est dans la nature des choses que presque toujours l'autorité de l'Église soit alliée avec celle de la politique, qui tenait en réserve des armes redoutables contre les réactions éventuelles. Mais les philosophes ont tout prévu, et ne tomberont pas trop facilement dans le piège. Ils jugeront

prudent de ne porter atteinte à la religion et à la politique qu'avec des coups souvent p.100 indirects. Au lieu de dire du mal de leur pays, ils vantèrent tout simplement la sagesse et la tolérance de l'Empereur de Chine, ou d'autres princes de l'Orient. Confucius devient leur idole, parce que sa morale « est simple et n'est jamais troublée par les querelles du sacerdoce et de l'empire » pour ne pas dire que la religion chrétienne a tous ces défauts.

Cependant, si l'on cherchait l'origine de cette réaction contre l'autorité de l'Église et de la politique, on remarquerait qu'elle est souvent provoquée par leur propre faute. Les querelles des Jésuites et des Jansénistes s'accentuent d'une manière analogue à celle des missionnaires de Pékin [1]. C'est par ces disputes théologiques que les théologiens avaient depuis le XVIIIe siècle, entamé peu à peu l'autorité ecclésiastique. Les philosophes suivaient ces querelles avec un vif intérêt, et finissaient par découvrir la raison laïque. Dans ce cas, on pourrait très bien dire que ce sont des croyants qui travaillèrent d'abord à la défaite de leur Église. C'est la même cause qui explique l'affaiblissement de l'autorité publique. Louis XIV a commis des fautes assez graves qui auront pour résultat une réaction fatale : abus du pouvoir, dépenses excessives pour le luxe de la Cour, enfin la famine, les lourds impôts et les vexations financières inspirèrent petit à petit au peuple la haine profonde pour le despotisme. Ce qui fait que

---

[1] Les querelles sont tellement vives depuis le règne de K'anghi jusqu'à Young-Tcheng que ce dernier finit par expulser les missionnaires à Macao afin qu'ils prennent la route pour l'Europe, dans le décret impérial, il est dit notamment : « Nous n'allons pas en Europe imiter votre conduite ; vos disputes sur nos coutumes nous ont beaucoup nui ; il ne manquera rien à la Chine quand vous cesserez d'y être ». Ce document est cité par Pauthier dans son livre intitulé « *La Chine* » Paris, 1838, p. 449).

les philosophes se dressèrent contre son autorité. Mais ni la religion ni le despotisme ne sont établis pour être discutés ; parce que discuter veut dire qu'on doute.

En dehors de toutes ces causes, il y en a encore d'autres qui, quoique discrètes, mais très caractéristiques, dérivaient de la psychologie et du sentiment de la dignité de la carrière même des hommes de lettres. La situation morale et [1] philosophes au XVIIIe siècle est beaucoup plus importante que celle du XVIIe siècle. En effet, ils sont partout admis dans le monde, et ce sont eux qui trônent dans les salons et souvent chez les souverains. La considération ainsi accordée réveillait en leur personne le sentiment de dignité et l'esprit de l'importance de leur rôle dans la vie sociale, et leur donnait l'envie du respect et de l'honneur qu'on a rendu en Chine, à Confucius, qui n'est ni un démon, ni un Dieu, mais simplement comme eux, un p.101 philosophe, un fondateur d'une doctrine philosophique rationaliste, et un grand législateur dont les principes, au dire d'un certain Jésuite :

> « Ne sont pas seulement bons pour les gens de la Chine, mais je (le Jésuite) suis persuadé qu'il y a peu de Français qui ne s'estimeraient fort sages et fort heureux s'ils pouvaient les réduire en pratique [2].

Ensuite, à travers l'histoire de la Chine, la plupart des empereurs ont toujours l'amour et le respect pour les arts et les belles lettres en ne choisissant les fonctionnaires d'État qu'après l'examen par les académiciens. N'est-ce pas une preuve éclatante que K'anghi, monarque tout puissant est avant tout,

---

[1] [css : 'des' ?]
[2] *Lettre sur la morale de Confucius, philosophe de la Chine,* 1688, p. 7.

un lettré qui se distingue parmi ses œuvres politiques et littéraires par un dictionnaire [1] considéré comme le meilleur qui n'ait jamais existé ?

Yong-Tcheng [2] bien que inférieur en talent en comparaison avec celui de son père, est pourtant connu comme un prince sage et clairvoyant. Puis Kien-long s'est illustré en poète que tout l'univers admire. Bref Confucius, K'anghi, Yong-Tcheng, Kienlong et les mandarins chinois sont tous hommes de lettres ; ils sont donc les confrères des philosophes français. Alors là-bas en Chine, leurs confrères sont tous à la fois grands philosophes, empereurs, et hauts dignitaires ; ici en France, malgré les honneurs qu'ils ont obtenus dans la société et malgré qu'ils soient parfois choisis auprès des souverains leur situation morale proprement dite n'est pas meilleure que celle des courtisans dans les palais impériaux. Ces regrets furent naturels et expliquent pourquoi la Chine est devenue le pays de leur rêve. Par conséquent, faire éloge de ces grands Chinois, c'est parler en quelque sorte, un peu d'eux-mêmes, et propager l'idée laïque de l'école confucéenne, c'est pour montrer leurs propres idées coïncidant avec celle d'un ancien confrère nommé Confucius.

Cette vision d'une Chine idéale et philosophique s'est généralisée dans toute l'Europe. Partout on faisait l'éloge de Confucius, le premier philosophe qui mettait en pratique des

---

[1] Le dictionnaire de K'anghi, contient 44.449 caractères différents représentant chacun un groupe de significations distinctes.

[2] Young Tcheng (1723-1735). Malgré les mesures rigoureuses prises par lui contre les missionnaires. Ces derniers n'en ont pas moins fait d'éloges à son égard : « On ne saurait s'empêcher, dit l'un d'eux, de louer son application infatigable dans le travail ; il pense jour et nuit à établir la forme d'un sage gouvernement, etc.. » Du Halde, t. I, p. 485.

maximes opposées à celles de Rome. Ainsi vers 1725 le mathématicien allemand Wolf fut condamné pour avoir, dans p.102 une cérémonie académique à Hall, prononcé l'éloge de la morale laïque confucéenne. L'affaire fut retentissante [1].

Ce fait porte à croire que depuis longtemps l'autorité eut conscience du danger provenant des philosophes qui ne cessaient d'occuper l'esprit par la propagande des idées laïques de différentes manières ingénieuses. Cette tentative d'« intellectualiser » la Chine ou d'autres pays d'Orient [2] ne fut plus pour elle une simple nouveauté littéraire, mais chaque récit ou éloge relativement à la morale chinoise qu'on voulait retourner aimablement contre l'autorité du pays dont l'auteur était originaire. C'est pourquoi un auteur français prudent publia anonymement un livre peu volumineux, en 1729, qu'il intitula « Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois tirée particulièrement des ouvrages de Confucius », ouvrage simplement laïque et si bien ordonné que l'auteur n'y mentionne même pas l'exaltation et les préoccupations intéressées des missionnaires pour la Chine. La morale chinoise y était présentée de la même manière mais plus claire et précise que dans la « Lettre sur la morale de Confucius » par les Jésuites. « C'est une morale puisée dans les plus pures sources de la raison naturelle » [1].

Les philosophes observent toujours ce procédé de dire des plaisanteries en y insinuant des tentatives de réformes éparses.

---

[1] Voir *Dictionnaire philosophique* de Voltaire au mot : Chine.

[2] Les *Lettres persanes* de Montesquieu est un ouvrage le plus connu fait dans cette intention ; mais, il y en a beaucoup d'autres à son imitation. Par exemple Les Lettres cabalistiques, les Lettres Juives, etc.

Ces écrivains connus ou obscurs n'avaient plus les préoccupations de ceux du XVIIIe siècle qui avaient été des psychologues et des moralistes, ils vont être plutôt des sociologues, ayant en vue la rénovation de la société. Le changement moral entraîne le changement de la littérature. Même les gazetiers, les nouvellistes et les romanciers se groupèrent pour l'étude de la sociologie. En 1745 Victor de la Cassagne, connu sous le nom de Dubourg, publia son livre : « L'espion chinois en Europe » pour critiquer la société du point de vue d'un espion étranger. Et en 1739-1746, les « Lettres Chinoises » du Marquis J.-B. De Boyer d'Argens [2] ont paru sous la forme d'une revue, le lundi et le jeudi de chaque semaine, où l'auteur en se déguisant en chinois qui adressait à son correspondant lointain des nouvelles de la p.103 dernière mode et du dernier scandale, y glissait, bien entendu, ses propositions de réformes sociales. Cet ouvrage serait peut-être un des meilleurs exemples du dessein que les philosophes formèrent et accomplirent vers 1750 et qui devint la grande pensée du temps.

Ce genre d'ouvrages anonymes ou dissimulés dans des critiques satiriques pouvait très bien échapper à des condamnations mais les œuvres les plus sérieuses n'ont pas été épargnées. Ces « beaux esprits » ayant gardé l'intention de porter tôt ou tard le coup à l'autorité furent toujours inquiétés. La condamnation contre les Lettres philosophiques de Voltaire et les « Pensées philosophiques » de Diderot sont des affaires connues. On a presque oublié que vers 1743, les philosophes

---

[1] *La Morale de Confucius,* 1643.

[2] M. Cordier attribue ce pseudonyme à Frédéric II, voir « *La Chine en France au XVIIIe siècle* » par Henri Cordier, 1910, p. 126.

manifestèrent leurs points de vue sur la religion en jetant leurs masques de ne savoir composer que des œuvres satiriques indirectement contre l'autorité. Ils publièrent tout franchement un livre en y réclamant le droit de garder ce qu'ils appelèrent : « le célibat philosophique » [1]. L'ouvrage fut, bien entendu, condamné par le Parlement. Ceci prouve que les philosophes eurent conscience de leur force pour entreprendre une lutte acharnée et sans fléchir. Une religion qui « gêne la nature » telle que le christianisme est l'ennemi commun pour eux. La Chine fut désormais leur inspiratrice des idées nouvelles qui ressuscitèrent la tradition épicurienne, d'ailleurs toujours vivante à travers le XVIIIe siècle. Finalement il se forma une philosophie matérialiste pratique et rationnelle bien française, qui remplaça cette morale des prêtres, despotique, scholastique et contraire à la raison. Voilà le résultat éclatant de l'admiration pour la civilisation d'une autre nation. Comme nous avons dit, la Chine ne prit qu'une part de ce mouvement. Dans ce cas, il serait plus juste de dire que cette « idéalisation de la Chine » et des pays orientaux fut un moyen d'atteindre la religion avec une ironie inoffensive et une critique fantaisiste qui font réfléchir où il n'y a vraiment rien de bien méchant par apparence comme dans les *Lettres personnes.*

Enfin, cette « étrangéromanie » des écrivains français montrait combien leur esprit était large qui sut assimiler les meilleurs éléments des anciennes civilisations. Les autres pays de l'Europe avaient pourtant connu aussi la Chine et la morale chinoise, ils l'estimaient moins à sa juste valeur. Certains

---

[1] Le titre entier de cet ouvrage est : « *Les Princesses malabares ou le Célibat philosophique* ».

critiques ont dit que la Chine n'exerçait pas une grande p.104 influence sur la pensée française, d'autres prétendaient que l'influence avait été si grande que la révolution française résultant de ce que l'esprit laïque de la Chine pénétrait en France. Nous ne devons admettre ces deux thèses dont l'une fut manifestement orgueilleuse et l'autre fut trop exagérée. La vérité est que dans ce monde « rien n'est nouveau » et que dans toutes les vieilles civilisations, il existe des sentiments semblables. C'est quelque chose d'analogue à ce que nous trouvons dans des magasins où l'on met en bonne place des objets que la saison rend indispensables. La France au temps de Louis XIV avait besoin des idées laïques tant pour la politique que pour la morale. Les missionnaires par les querelles et leurs politiques, introduisirent tout miraculeusement la morale de Confucius qui affirmait les idées longtemps conçues des philosophes. Et à travers des années de recherches, ces philosophes trouvèrent enfin une définition d'une morale propre aux Français. Qu'est-ce que la vertu ? C'est « la fidélité constante à remplir les obligations que la raison nous dicte, et cette raison là n'est pas du tout la religion [1] », tout comme la morale de Confucius est conforme aux Chinois : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ». Les termes sont différents, mais le fond reste le même, car la raison humaine est partout la même !

Il nous reste à ajouter que l'idéalisation de la Chine fut finalement même approuvée plus tard par le roi de France. Grimm, dans sa « Correspondance » (1778) rapporte qu'un jour

---

[1] Voir *La Pensée française au XVIIIe siècle*, par M. D. Mornet, p. 48.

où Louis XV se plaignait des nombreux abus qui régnaient en France, son Ministre, Bertin, lui proposa comme remède « d'inoculer aux Français l'esprit chinois », et le roi approuva cette lumineuse suggestion. C'est une preuve de plus que le rôle de la Chine était toujours grand au XVIIIe siècle en France.



BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPAUX OUVRAGES SUR LA CHINE PUBLIÉS ENTRE 1650 ET 1750

Date	Noms d'auteurs	Noms d'ouvrages
1653	A. de RHODES	Sommaire de divers voyages et missions apostoliques du R. P. A. de Rhodes, à la Chine et aux autres royaumes d'Orient avec son retour de Chine à Rome, depuis l'année 1618 jusqu'à l'année 1633. (Paris, Lambert).
1658	Alphonse NAVARETTE	Voyage de Navarette au travers de la Chine en 1658. (V. Histoire générale des Voyages). Paris 1748.
1662	Michel BAUDIER	Histoire de la Cour du Roi de la Chine.
1666	NIEUHOFF	Ambassade des Hollandais en Chine. (Paris).
1667	Alvarez SEMEDO	Histoire universelle de la Chine par A. Semedo, avec l'histoire des Tartares, par M. Martini. (Lyon).
1670	DAPPER	Faits remarquables de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, sur les côtes et dans l'empire de la Chine, contenant la deuxième ambassade dans ce pays, par I. V. Campen et C. Nobel, et la troisième sous les ordres du P. van Horn.
1670	BAUDIER	Histoire de la conquête de la Chine.
1671	FELIBIEN	Description du Palais de Versailles. On y trouve l'influence de l'art Chinois dans l'architecture française).
1673	INTORCETTA	La Science des Chinois.
1678	P. MAGALHENS	Nouvelles relations de la Chine.
1682	F. VERBIEST	Lettre écrite de la Chine, où l'on voit l'état présent du christianisme dans cet empire et le bien qu'on y peut faire pour le salut des âmes. (Paris).
1682	F. VERBIEST	Lettre écrite de Pékin à tous les Jésuites de l'Europe le 15 août 1678. (Paris).
1682	A. de RHODES	Divers voyages de la Chine et autre royaume de l'Orient.
1683	F. VERBIEST	Relation d'un voyage de l'empereur de la Chine dans la Tartarie. (Paris).
1684	Le P. COUPLET	« Galanterie d'un jeune Chinois arrivé à Paris » (Mercure Galant, Octobre 1684).
1684	F. VERBIEST	Lettre écrite par le P. F. Verbiest de la cour de Pékin, sur un voyage que l'Empereur de la Chine a fait l'an 1623 dans la Tartarie Orientale (Paris).
1686	G. BLAGAILLANS	Nouvelle Histoire de la Chine.

Date	Noms d'auteurs	Noms d'ouvrages
1687	Le P. LETELLIER	Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine du Japon et des Indes, contre la morale pratique des Jésuites et l'esprit de M. Arnaud.
1687	ARNAUD	Lettre d'un théologien contre la défense des nouveaux chrétiens.
1688	BARBIN	Nouvelle relation de la Chine.
1688	LES JESUITES	Lettre sur la morale de Confucius, philosophe de la Chine.
1688	Le P. D'ORLÉANS	La morale de Confucius.
1688	MAGAILLANS	Nouvelle description de la Chine contenant la description des particularités les plus considérables de ce grand empire, composée en l'année 1668, (Paris).
1688	Le P. D'ORLÉANS	Histoire des conquêtes Tartares qui ont subjugué la Chine. Histoire des différends entre les missionnaires Jésuites, d'une part, et ceux de l'ordre de St-Dominique et de St-François de l'autre, touchant le culte que les Chinois rendent à leur Maître Confucius et à l'idole Chinghoang.
1692	REGNARD	Les Chinois, comédie en cinq actes, mise en théâtre par MM. Regnard et Dufresny et représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le 15 décembre 1692.
1692	Le P. MARTIN	Histoire de la Chine.
1692	Philippe AVRIL	Voyage en divers Etats d'Europe et d'Asie.
1694	GALLAND	Paroles remarquables des Orientaux.
1696	P. Louis LECOMTE	Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine.
1697	BOUVET	L'état présent de la Chine. E. F. IV. XI.
1697	P. LE GOBIEN	Lettres sur les progrès de la religion à la Chine.
1697	BOUVET	Portrait historique de l'Empereur de Chine.
1698	P. LE GOBIEN	Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine.
1698	LE GOBIEN Charles	Eclaircissement sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts.
1699	Evert ISBRAND	Relation du voyage de M. Evert Isbrand, envoyé de S. M. Czarienne à l'Empereur de la Chine.
1700	G. GHIRARDIN	Relation du voyage fait à la Chine en 1698, sur le vaisseau. « l'Amphitrite ». (Paris). — Anciens mémoires de la Chine, touchant les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts. — Histoire apologétique de la conduite des Jésuites. — Relation de ce qui s'est passé à la Chine en 1697-1698 et 1699, à l'occasion d'un établissement que M. l'Abbé de Lionne a fait à Nien-Tchéou, ville de la province de Tché-Kiang. — Conformité des cérémonies chinoises avec l'idolâtrie grecque et romaine (Cologne).

Date	Noms d'auteurs	Noms d'ouvrages
1700	P. Louis LECOMTE	Des cérémonies de la Chine. Lettre à Monseigneur le duc du Maine sur les cérémonies de la Chine.
1700	GHERARDINI	Relation du voyage fait à la Chine.
1701	R.P. LONGOBARDI	Traité sur quelques points de la religion des Chinois.
1702	LE GOBIEN Charles	Lettres de quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus, écrite de la Chine et des Indes Orientales. **Remarque :** l'accueil favorable que reçut ce premier recueil engagea bientôt Le Gobien à le faire suivre d'un second sous ce titre : « Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus 2e recueil ».
1711	DE LA CROIX	Histoire de Gengiskhan.
1705	CATROU	Histoire générale de l'Empire du Mongol.
1717	SENECÉ	Epigrammes et autres pièces de M. de Senecé (Paris).
1718	E. RENAUDOT	Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le IXe siècle de notre ère.
1722	DE LA CROIX	Histoire de Tamerlan.
1723	SAVARY DES BRUSLONS	Dictionnaire universel du Commerce. Au mot : Commerce de l'Asie. Dictionnaire universel du Commerce (le thé). Les aventures merveilleuses du mandarin Fum-Hoan (contes chinois).
1723	F. BERNIER	Voyages de F. Bernier, contenant la description des États du Grand Mogol.
1726	LANGE	Journal de la Résidence du Sieur Lange, Agent de sa Majesté impériale de la grande Russie a la Cour de la Chine dans années 1721 et 1722).
1728		Cérémonies et coutumes religieuses des peuples idolâtres. t. VII. (Amsterdam).
1729	P. Etienne LOUCIET	Observations mathématiques géographiques et physiques, tirées des anciens Livres Chinois, ou faites nouvellement aux Indes et à la Chine par les Pères de la Compagnie de Jésus. Paris, Rollin
1729	Etienne de SILHOUETTE	Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois, tirée particulièrement des ouvrages de Confucius.
1731	LE GENTIL	Nouveau voyage autour du monde.
1732	DE GUIGNES	Planisphère céleste chinoise avec des explications, le catalogue alphabétique des étoiles et la suite de toutes les comètes observées à la Chine depuis l'an 613 avant J. C. jusqu'à l'an 1222 de l'Ere chrétienne, tirées des livres chinois. (Paris).

Date	Noms d'auteurs	Noms d'ouvrages
1734		Les Princesse malabares ou le Célibat philosophique.
1735	DU HALDE	Description géographique de l'Empire Chinois.
1735	FOURMONT	Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples, etc.
1735	Jean-Antoine FRAISSE	Il grava en taille-douce en 1734 pour Chantilly 53 planches sous le titre de : Livre de dessins chinois, tirés d'après des originaux de Perse, des Indes, de la Chine et du Japon. (Paris, 1735).
1737	M. D'ANVILLE	Nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet, etc... (42 cartes).
1739	ARGENS	Lettres chinoises.
1739	Le P. GAUBIL	Histoire de Gentchishkan et de toute la dynastie des Mongous, ses successeurs, conquérants de la Chine, tirée de l'histoire chinoise et traduite par le R. P. Gaubil, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Pékin, (Paris).
1749	L'Abbé PREVOST	Histoire générale des voyages.
1749	ANSON	Voyage autour du monde (traduit de l'anglais).
		L'État présent de l'Église de la Chine. Par les Missionnaires.

